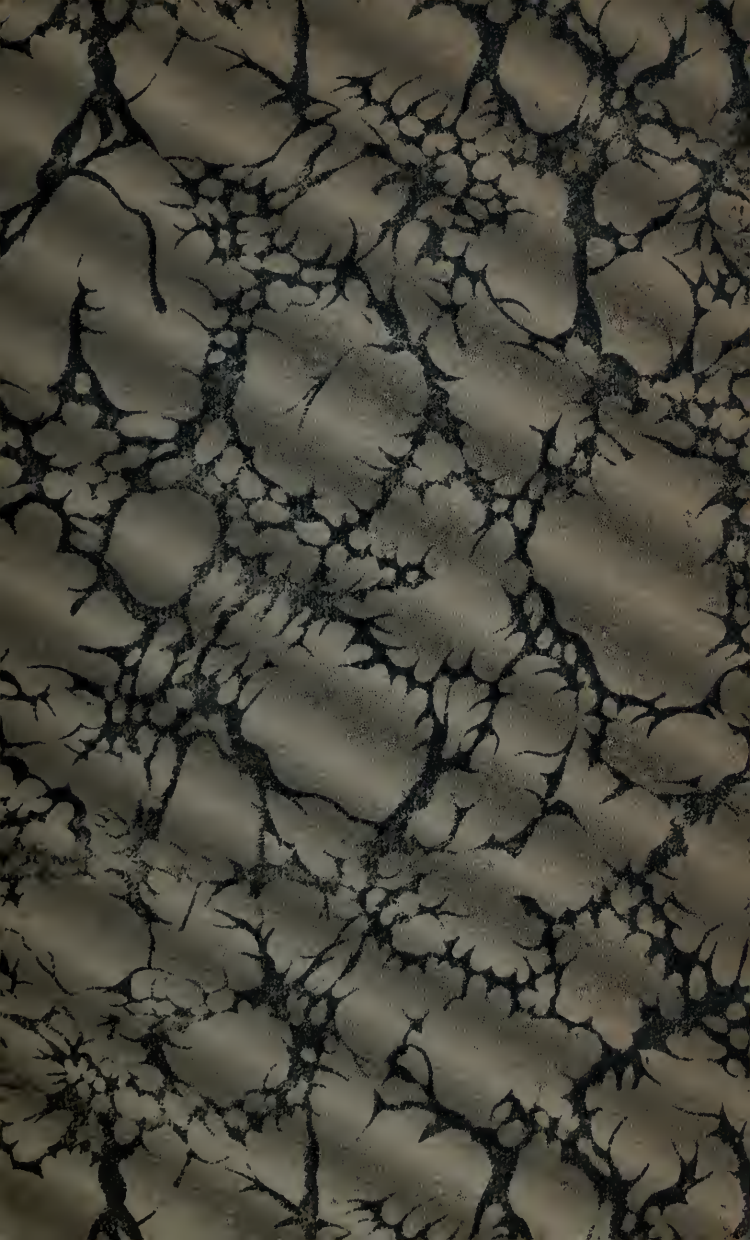
3 1761 07970602 4



ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

DEUXIÈME SÉRIE

Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

Lt. 11
B8591p

ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

Deuxième Série

(MÉDAILLONS — PROMENADES ET VISITES)

TROISIÈME ÉDITION

46421.6
22.7.47

Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1904

Tous droits réservés.

PQ
2603
R45P64
t.2

MÉDAILLONS

Mme SÉVERINE

Dans quelle mesure est-elle sincère? A-t-elle une âme d'apôtre ou une âme de rhéteur? Se réjouit-elle du bien qu'elle répand autour d'elle ou de la renommée qu'elle acquiert en prêchant la charité? L'examen attentif des volumes qu'elle a publiés, et qui ne sont que des collections d'articles, nous permettra de voir clair dans ce « cas littéraire », un des plus curieux que nous ayons vus éclore depuis vingt ans.

D'abord un mot sur les origines de notre *autoresse*. Elle naquit dans un milieu très modeste et fut élevée à Paris. C'était, je suppose, une fillette à l'intelligence précoce, à l'esprit déluré, à l'imagination galopante, et je suis sûr qu'elle avait bon cœur, au sens populaire du terme, qu'elle adorait les animaux et qu'elle se fût mise en quatre pour obliger une amie ou une voisine dans l'embarras. Le hasard la mit en contact avec un homme qui prit sur elle un

prodigieux empire : Jules Vallès. Il la pétrit, il l'imprégna de ses doctrines. A cette fraîche et aimable fille il insuffla ses haines et ses rancunes de révolté ; il lui démontra que la société est mal faite, que les faibles y sont opprimés, que la justice humaine est un mot vide de sens. Elle accepta aveuglément ces théories, elle les amplifia. Ce qui n'était chez Vallès que misanthropie amère devint chez elle enthousiasme et ferveur. Vous savez que les femmes vont tout de suite aux extrêmes. Mme Séverine avait, à cette époque, des ardeurs de néophyte. Elles se sont apaisées avec l'âge, avec l'expérience et le frottement de la vie parisienne. Il lui en est demeuré quelque chose. Les impressions de l'adolescence sont indestructibles. Mme Séverine devait toujours se ressentir de l'influence de Jules Vallès. Quand il mourut, elle prit en mains son journal le *Cri du Peuple* et le garda pendant plusieurs mois, au milieu d'effroyables querelles intestines. La rédaction était partagée en deux camps. Mme Séverine fit bravement le coup feu, elle s'essaya dans la polémique et couvrit d'invectives ses adversaires. Elle fut vaincue, ou se retira de plein gré. Mais ces premières escarmouches l'avaient mise en évidence. En quittant le *Cri du Peuple* elle trouva des feuilles hospitalières qui lui demandèrent de la copie. Elle publia sur le monde des usines et des mineurs, au moment des grèves du Nord, une série d'articles très émouvants (les meilleurs qu'elle ait écrits); elle eut l'idée de se rendre à Rome et d'arra-

cher au pape Léon XIII une interview qu'elle envoya au *Figaro*. Ce fut l'apogée de sa gloire. Toutes les gazettes à gros tirage lui firent des propositions. Mme Séverine s'attela à de multiples travaux : ce fut la plus féconde des chroniqueuses, et elle n'est que chroniqueuse, ne s'étant pas essayée dans le roman ni dans la nouvelle. Elle est la seule femme de lettres qui se soit résolument confinée dans le journalisme.

Or, connaissant son passé, ses filiations intellectuelles et les principales phases de sa carrière, nous pouvons dégager les éléments de sa personnalité.

1° *Nervosité*. — Mme Séverine avoue que les variations atmosphériques la rendent très malheureuse et agissent sur son caractère :

> J'étouffe trois jours avant l'orage; l'aridité me calcine les veines; je languis sous la neige; un malaise inexprimable m'étreint quand le soleil s'évanouit à l'horizon; je me détache de la vie à l'automne, comme les feuilles des arbres; et le sang bouillonne dans mes veines, comme la sève des plantes, quand le premier rayon de mars troue le plafond de nuages gris.

Et par suite, elle subit, avec une prodigieuse intensité, les influences momentanées. Elle est excessive, elle a des indulgences inexplicables et des haines féroces, que rien ne peut assouvir. Il est rare qu'elle juge de sang-froid; elle est agitée d'un perpétuel bouillonnement; elle a aussi des générosités chevaleresques et des fidélités héroïques, mais on y sent un peu de fièvre. Elle a beaucoup malmené les trai-

tres qui ont abandonné le général Boulanger dans l'exil, après s'être servi de lui alors qu'il était puissant. Son mépris n'était pas un mépris réfléchi et froidement dédaigneux; mais une indignation véhémente qui s'exhalait en mots injurieux, en cris de colère... les nerfs, vous dis-je! Mme Séverine est ce que les médecins appellent un « paquet de nerfs »...

2° *Sensibilité.* — Infiniment délicate. Mme Séverine s'émeut à toutes les souffrances physiques, et qui frappent les yeux. Elle verse des pleurs sur le froid, sur la faim, sur les enfants sans mères, sur les mères sans enfants. Elle ne se demande pas si la souffrance est ou non justifiée, si celui qui souffre est digne de sympathie. Il souffre : c'est assez. Et même (reconnaissez à ce trait l'empreinte de Jules Vallès), un secret penchant l'attire vers les insurgés et les violents. Elle leur tend la main plus volontiers qu'aux résignés et aux timides. Et cela sans aucun discernement. Elle suit une impulsion instinctive. Elle aperçoit un malfaiteur; elle lui donne l'accolade; elle ne s'enquiert pas des fautes qu'il a commises. La société l'a frappé; elle a pour lui une secrète tendresse, elle lui prodigue ses consolations. Elle est comme les gamins, qui, aux jours de bagarre, prennent toujours parti contre la police, sans s'inquiéter de savoir de quel côté sont les torts. La police a toujours tort. La société, aux yeux de Mme Séverine, est l'éternelle coupable. Et, animée de telles dispositions, elle laisse couler de sa plume d'exquises

stupidités. Jugez plutôt... Elle rencontre un jour sur la grande route un garçon de quinze ans qui file, son baluchon sous le bras, vers une destination inconnue. — Où allez-vous, lui demanda-t-elle. — Toujours tout droit. — Toujours tout droit, c'est la frontière, c'est l'Allemagne!... Le jeune homme esquisse un geste découragé : — Pourvu que je mange, ajoute-t-il...

Qu'eussiez-vous pensé à la place de Séverine? Que peut-être ce vagabond était un fieffé paresseux, ou une brute qui n'avait pas voulu entrer en apprentissage, ou peut-être même un criminel qui fuyait la justice de son pays. Vous eussiez fait une enquête et, en tout cas, vous vous seriez gardé de conclure. Mme Séverine fait fi de ces défiances et de ces circonspections; elle les abandonne aux bourgeois; elle s'emballe ainsi qu'une cavale échappée. Ce jeune homme fuit sa patrie et déclare qu'il n'a pas de quoi manger... Plus de doute!... Ce jeune homme est un martyr et sa patrie une marâtre! Et Mme Séverine ne tient plus en place; l'indignation lui sort par les yeux, ses narines palpitent, elle saisit sa plume et griffonne d'un doigt fébrile ces lignes vengeresses :

Je me disais que la terre, notre terre française, si féconde, si riche, produit bien de quoi nourrir ses fils; que nos vignes n'ont pas été plantées, que nos blés ne mûrissent pas, pour que des petits de cet âge s'en aillent mendier au vainqueur, par delà le Rhin, une croûte de seigle, une lampée de houblon; que le sol, l'air, l'eau, sont

à tous de par le fait de naître; et qu'il y a, dans ce qui se passe au rebours des vœux de la nature un crime de lèse-humanité!

La niaiserie, poussée à ce degré, devient lyrique — et touchante.

3° *Imagination.* — J'en connais peu d'aussi riche. Mme Séverine *voit* ce dont elle parle et avec une précision et une abondance de détails vraiment remarquable. D'un simple fait divers elle tire un drame merveilleusement mis en scène, et orné d'un grand luxe d'accessoires. A mesure qu'elle écrit, les tableaux pathétiques se déroulent. Elle lit quelque part que le maître d'école de Pampelune est mort de faim. Et, là-dessus, elle brode une chronique. Mais quelle chronique! Amalgamez l'éloquence de Jean-Jacques, la rhétorique de Victor Hugo, l'ingéniosité de Dennery, vous n'atteindrez pas aux sublimités de Mme Séverine. Et elle pousse des soupirs! Et elle interpelle l'Université! « Ah! que pèsent vos Panthéons, vos Sorbonnes, vos Facultés, vos toges bordées d'hermine, etc., etc. Comment la vieille Université n'en tremble-t-elle pas sur ses bases? » Et elle raconte l'agonie de l'instituteur. Elle lui prête des supplications désespérées. Elle le montre seul, dans sa petite maison, abandonné de ses élèves, épuisant ses ressources à soutenir une vieille mère infirme (!), broutant, pour calmer les tortures de son estomac, des bourgeons de vigne, et enfin, sentant sa dernière

heure approcher, se levant sur son lit et prononçant ce discours :

« Ah! maudit soit le jour qui m'a vu naître; maudits, les flancs qui m'ont porté; maudite, l'Isis dont les mamelles sont restées de marbre sous mes lèvres desséchées! Que ne suis-je resté artisan! J'aurais eu le travail joyeux, dans l'atelier où le rabot chante en frisant les copeaux blonds! J'aurais eu les samedis de paye et les dimanches de joie! J'aurais eu, etc., etc. »

Je passe dix lignes.

« Que ne suis-je un laboureur? J'aurais empli mes poumons de l'air des bois et des plaines; j'aurais enfoncé mes pieds dans la bonne terre qui, elle, n'est point marâtre à qui s'y dévoue! Je me serais grisé de l'odeur des foins, etc., etc. Oh! que la mort vienne donc! J'ai tant gâché ma vie! »

Ce sont là, pour un mourant, des paroles copieuses... Et gardez-vous d'élever une objection... Mme Séverine est sûre de ce qu'elle avance, elle a *vu* mourir son instituteur.

Imagination, *sensibilité*, *nervosité* : ceci nous donne, en trois mots, la synthèse de Mme Séverine, la clef de ses qualités (bonté, dévouement, bonne grâce et vaillance dans la charité), et de ses défauts (contradiction, mobilité, manque absolu de pondération)... Inconséquente, Mme Séverine l'est au plus haut point et son inconscience est merveilleuse. Elle défend des idées qui hurlent d'être accouplées et elle tombe dans

des erreurs d'appréciation qu'elle est incapable de discerner. Vous venez de lire ses apostrophes virulentes à l'Université qui manque aux devoirs les plus sacrés et laisse mourir de faim ses vieux serviteurs. Nous en concluons que Mme Séverine croit aux bienfaits de l'instruction laïque et obligatoire... Elle insiste sur le rôle sacré du maître d'école : « Il représente la seconde étape du marmot, il lui torche le cerveau, lui enseigne à ouvrir les yeux, etc... » A la bonne heure! Il faut que l'humanité s'instruise. Mme Séverine est animée des vrais doctrines démocratiques. Attendez, cependant! Quelques pages plus bas, la même Séverine exalte les bienfaits de la religion et déclare que le peuple a perdu le bonheur en perdant la résignation, et elle exhorte les curés à s'unir aux prolétaires, elle veut que la soutane et la blouse fraternisent... Songez donc, ô Séverine, à la conséquence de vos discours. Vous désirez, d'une part, que la foi des vieux âges subsiste, avec son humilité et sa douceur; et, d'autre part, vous déplorez l'insouciance des gouvernements qui laissent mourir leurs maîtres d'école. Ignorez-vous donc que l'enseignement de l'école primaire, la demi-instruction qu'on y reçoit est l'arme la plus cruelle qu'on ait dirigée contre la résignation; que c'est là que naissent les ambitions, d'ailleurs légitimes, qui plus tard deviennent des appétits; et qu'enfin vous associez des termes inconciliables.

... En mesurant ces contradictions, on est saisi

d'une inquiétude. Mme Séverine se moque-t-elle du public? A-t-elle des convictions? Et vers quel bord penche-t-elle?... Quand on y regarde de plus près, on est vite rassuré, Mme Séverine est toujours de bonne foi, même lorsqu'elle soutient, à deux pages d'intervalle, des thèses qui se combattent. L'idée a sur elle beaucoup moins d'influence que la sensation. L'idée la laisse à peu près indifférente; la sensation la trouble profondément. Qu'elle évoque l'image du curé de Fourmies, ou du cardinal Manning, sa sensibilité s'émeut au souvenir de leurs admirables vertus et la voilà soudain acquise à la religion, elle ne jure plus que par la croix, elle est dévote. Qu'elle se représente la fin affreuse de l'instituteur de Pampelune. Ce spectacle d'agonie lui arrache l'âme; elle gourmande l'Université; pour un peu, elle deviendrait libre penseuse. Ces perpétuelles variations tiennent à un manque d'équilibre entre les nerfs et le cerveau. La plupart des femmes sont ainsi construites, Mme Séverine n'a pas la prétention d'échapper complètement aux fatalités de son sexe!

Reste à considérer l'écrivain. Il est très inégal. Mme Séverine a des dons de premier ordre et d'insupportables défaillances. Et les unes et les autres sont intimement liés aux traits essentiels de sa nature. La femme, ici, agit encore et agit puissamment sur l'artiste. Lorsque Mme Séverine décrit ce qu'elle a observé directement, pour peu qu'elle en ait été frappée, elle produit des pages excellentes,

parfois supérieures, et quelques-unes qui sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et d'exactitude pittoresque. Telles la visite aux mineurs de Villebœuf ou au petit cimetière de Saint-Etienne. Mme Séverine retrace l'aspect de cet humble asile où sont couchés pêle-mêle des mineurs de tout âge, emportés par le grisou. Sur la tombe des plus petits, des mains pieuses ont déposé des jouets grossiers et d'humbles reliques.

Je ne vois guère que trois ou quatre tombes (pas plus, sur quatre-vingt-dix!) d'abandonnées. Ce sont celles des pauvres gas dont les veuves inconsolables ont reconvolé : il ne faut pas mécontenter le nouveau en prenant trop soin de l'ancien!

Tout à coup, je m'arrête, vraiment stupéfiée! Contre une des croix, au-dessous du nom — Duplot — en une vitrine plus vaste que celle des sépultures enfantines, mais bâtie de même, ceci : une réduction de galerie minière, de chantier, avec ses boisages, ses bennes, la houille luisante et prismée d'aniline! Quelques pas plus loin où gît Cancade, même chose! Mais, cette fois, c'est l'entrée du puits; la « recette » de Villebœuf, qui est représentée avec une minutie de détails extraordinaire. Et les bras me tombent à cette inconscience : sur le tombeau de la victime, le portrait de l'assassin. C'est, m'explique-t-on, les enfants de l'assassiné, qui, sous la lampe, le soir, se sont appliqués à reproduire exactement l'image de qui les fit orphelins. L'aîné la connaît bien, la mine... il y a remplacé le défunt! Quand le fléau l'aura mangé à son tour, par ordre d'âge, ses cadets lui succéderont.

Il est certain que la visiteuse a eu le cœur serré en contemplant ces misères. Et son émotion est contagieuse, elle nous prend aux entrailles. Mais quand, par malheur, Mme Séverine s'avise ou d'exprimer des idées générales ou de raconter un événement hypothétique, et de quitter le document pour l'invention, elle tombe dans le plus affligeant galimatias. C'est une orgie d'épithètes inutiles, de mots répétés, d'amplifications oiseuses, des enguirlandements de métaphores qui se poursuivent au long des pages et découragent l'attention. Mme Séverine n'a pas beaucoup d'idées générales, et ce sont un peu celles de tout le monde; les deux qu'elle développe de préférence et auxquelles elle revient avec une robuste ténacité, sont : 1° que la pitié est la plus sublime des vertus; 2° que la société contemporaine est un tissu de hontes et de pourritures. Prenons le premier chapitre des *Pages mystiques*, c'est un éloge de la pitié. Et nous allons voir ce que devient le style de Mme Séverine quand elle vise au beau style.

Mme Séverine s'efforce de définir la pitié. Trente mots bien choisis (mettons cinquante) suffiraient... Mme Séverine ouvre l'écluse toute grande, et le torrent se précipite :

Elle élève et divinise le cœur des hommes, cette pitié sainte qui efface les discordes de la triste humanité, *supprime ses haines*, *absout ses crimes*; paye la rançon de ten-

dresse qui rachète les *pires erreurs*, les pires *iniquités*; permet au monde de subsister encore, de *n'être point émietté à travers l'univers, par le pied indigné du Destin, de n'être point broyé par le tonnerre vengeur.*

Si vous relisez cette phrase, vous remarquerez qu'une bonne moitié des vocables qu'elle renferme sont superflus et n'ajoutent rien au sens et contribuent plutôt à l'affaiblir. Car enfin, lorsque Mme Séverine dit que la pitié *efface les discordes de la triste humanité*, elle a tout dit, et elle n'a pas besoin d'ajouter que la pitié *supprime les haines et absout les crimes*, cela va de soi. Et de même, quand elle affirme que le monde subsiste grâce à la pitié, je ne sais trop pourquoi elle nous dit que le monde pourrait être *émietté par le pied du Destin et broyé par le tonnerre vengeur*; ou alors, si elle aime à ce point les métaphores, il lui serait facile de continuer à l'infini sur ce ton, et de déclarer que le monde pourrait être *submergé par les eaux du déluge*, ou *ravagé par des monstres*, ou *écrabouillé par une comète*. Cette stérile abondance a quelque chose d'enfantin et rappelle la phraséologie des romans de M. Émile Richebourg. Les ducs et les gens de la haute qui pérorent au rez-de-chaussée du *Petit Journal* s'expriment en termes aussi fleuris... Et cela se poursuit jusqu'à la fin du chapitre. Et Mme Séverine, si elle veut parler de la mort, ne dit pas la mort, mais la Tueuse (avec un T majuscule); et, supposant que le lecteur ignore la

besogne qu'accomplit cette Tueuse au cours des batailles, Mme Séverine procède à une consciencieuse énumération :

Dans les guerres étrangères, c'est elle (la pitié) qui, lorsque l'ignoble Tueuse a fait sa besogne : *fendu des fronts ouvert des ventres, défoncé des poitrines, répandu tant de sang que le sol est rougi comme d'un champ de trèfles en fleur*, c'est elle qui arrive, les mains pleines de baumes et de bénédictions.

O fatale rhétorique! Peut-être y a-t-il des lecteurs qui se laissent bercer à ce ronron et qui s'y complaisent. Pour ma part, je l'ai en exécration. Il me semble qu'une fourmilière me grimpe le long des jambes. Ces alanguissements, ces mièvreries, cette fausse éloquence, ces bêlements déclamatoires, me feraient prendre la littérature en horreur. Quand j'ai lu cent lignes comme celles qui précèdent, j'éprouve un impérieux besoin d'enfourcher ma bicyclette et d'aller aux champs, me saturer d'oxygène. Hélas! Mme Séverine a reçu du ciel une déplorable facilité. C'est le péché mignon des femmes de lettres. Elle se met devant sa table, sa main court sur le papier, et pendant des heures, la copie coule sans douleur et sans fatigue. Mais à quel prix! Jules Vallès, qui avait des côtés de grand écrivain, avec des fautes de goût et des brutalités remarquables, devrait revenir morigéner son ancienne élève et lui conseiller de se garer, comme de la peste, des fadeurs sentimentales. Qui

nous dira pourquoi les femmes, si spirituelles quand elles causent, ont l'air, dès qu'elles écrivent, de chanter une romance? Mme Séverine a des yeux exquis, ironiques et tendres, et moqueurs. Que ne les met-elle dans ses œuvres!

M. HUGUES LE ROUX

M. Hugues Le Roux est le plus intelligent des jeunes hommes de lettres contemporains... C'est à dessein que j'emploie cette épithète, elle me semble caractériser ce qu'il y a de curieux, de remarquable et d'un peu fuyant dans la physionomie de cet écrivain, qui a conquis, en quelques années, une situation considérable. Ses débuts furent pénibles. Il arrivait à Paris, venant du Havre, n'ayant pour toute ressource qu'un ardent désir de faire fortune. Il avait eu pour professeur de rhétorique, M. Jules Lemaître, à peine plus âgé que lui, et qui lui témoigna, en ces jours d'épreuve, une fraternelle sympathie. Mais, à cette époque, vers 1882 ou 1884, M. Jules Lemaître était à peine connu et ne jouissait pas d'un grand crédit... M. Hugues Le Roux s'en remit donc à sa bonne étoile... Il se mêla aux étudiants du quartier Latin, tâcha de se faufiler dans le journalisme; on lui offrit de collaborer gratuitement aux revues de la

rive gauche; ce n'était point tout à fait ce qu'il demandait. Il connut les embarras d'argent, les pires détresses; il ne craignit pas (ignorant les premiers éléments de la langue de Cervantes) d'enseigner l'espagnol dans un pensionnat des Ternes. Il vint guérir, auprès d'un célèbre critique, une lettre de recommandation pour obtenir cette place. « Au moins êtes-vous ferré sur l'espagnol? lui demanda son confrère. — C'est une occasion de l'apprendre!... » Après mille événements de ce genre, M. Hugues Le Roux devint le secrétaire d'Alphonse Daudet. Il trouva dans cette maison hospitalière un appui matériel et, ce qui valait mieux, un secours moral. Il y vit passer des gens célèbres auxquels il sut inspirer de l'intérêt. Ses relations se multiplièrent. Bientôt, il fut assez fort pour voler de ses propres ailes. Il se jeta dans la mêlée, frappa à toutes les portes, entreprit mille travaux divers, s'essaya dans le roman, dans la critique, dans la chronique, dans la nouvelle, dans l'interview, accomplit des voyages d'exploration, étudia de très près le monde des saltimbanques; alla voir le sultan du Maroc en sa ville sainte et M. de Bismark en sa maison de campagne de Fredericksruhe. Parvint-il à les joindre, à leur arracher des confidences? C'est un point que l'histoire n'a pas élucidé. Il leur attribua, à coup sûr, des paroles mémorables et qui furent passionnément commentées. Après quoi, éprouvant le besoin de se reposer, il s'occupa de Mlle Yvette Guilbert, et la pré-

senta au public élégant de la Bodinière. Deux fois par semaine, M. Hugues Le Roux expliqua à l'auditoire le plus *select* de Paris, les chansons de Bruant, de Jules Jouy et de Xanrof, l'initia aux mœurs des Coupeaux, des Lantiers et des belles Virginies qui sont l'ornement des bals de barrière. Les dames de la *haute* semblaient prendre plaisir à ces éclaircissements qui ajoutaient une sauce piquante au ragoût de la chanteuse. Le succès du conférencier fut très vif. Et, ici encore, il nous faut admirer l'ingéniosité de M. Hugues Le Roux. Il avait inventé un genre : l'*étoile présentée en liberté*. Nul, avant lui, ne s'était avisé d'accoupler un monsieur en habit noir, et une femme décolletée, tous deux se prêtant assistance, celle-ci offrant à celui-là des sujets de développements, celui-là donnant à sa compagne le temps de reprendre haleine entre deux chansons. Vous savez la vogue qu'a obtenue cette étrange combinaison. M. Hugues Le Roux a eu d'innombrables imitateurs. Aucun ne l'a surpassé. C'est qu'il possède toutes les qualités du *conférencier pour dames*. Je le dis sans ironie, l'emploi est difficile à tenir et il n'est pas sans gloire. M. Hugues Le Roux y excelle. Il est la séduction même. D'abord, il se présente admirablement. Mince, habillé chez le bon faiseur, sanglé dans son habit qu'avive, à la boutonnière, un imperceptible ruban rouge, il s'assied, calme, souriant, déploie ses notes, tire son mouchoir qu'il pose à côté de lui, promène sur la salle un regard caressant qui

sollicite la bienveillance et l'attention. Et il entame son discours. Sa voix est une musique. Elle a des sonorités voilées, des sous-entendus, des réticences et des alanguissements dont on se pâme, et dont la grâce s'évapore à la lecture... Pour goûter l'éloquence de M. Hugues Le Roux, il faut l'entendre et le voir. Les compliments qu'on lui prodigua l'encouragèrent. Il se sépara de Mlle Yvette Guilbert, dont la collaboration lui devenait inutile. Il donna une série de causeries sur l'amour, qui furent suivies avec prédilection par le faubourg Saint-Germain, le faubourg Saint-Honoré et le quartier Marbeuf. Il y proposait et y résolvait des cas de conscience d'une nature très délicate ; et ses auditrices, assure-t-on, trouvaient profit à méditer ses conseils. Elles étaient insatiables, elles multipliaient les consultations, elles en demandaient même de particulières. M. Hugues Le Roux devint le roi d'un certain nombre de salons, où ses façons discrètes, son art d'envelopper dans du sucre les méchancetés, sa clairvoyance, sa compréhension, son charme félin, tournèrent toutes les têtes. Et je ne connais pas, en effet, de causeurs qui soient plus captivants; je n'en ai pas rencontré de plus redoutables. Il n'a pas l'air d'y toucher, et il distille un poison qui s'insinue dans les veines; je plains ceux dont il parle et qu'il n'aime pas; il ne les injurie pas, il ne se déchaîne pas contre eux en invectives; il enfonce doucement, lentement, dans leur chair, sa griffe acérée; et il regarde couler leur sang avec

volupté. Je me rappelle certain déjeuner où M. Hugues Le Roux exécuta, gentiment, à l'aide de deux ou trois historiettes, habilement choisies, un de nos plus illustres littérateurs. J'eus, ce jour-là, la sensation d'avoir pris mon repas à côté d'une jolie panthère, aux dents féroces...

M. Hugues Le Roux est donc merveilleusement doué. Il est armé pour la lutte, il a une grande puissance de travail et la faculté de suivre, avec des chances d'y réussir, les voies les plus diverses; il a l'ésprit orné et très ouvert; il s'assimile, avec une surprenante rapidité, ce qu'il ignore. Il est adroit ouvrier; il écrit une langue saine et pure, sinon toujours exempte de préciosité; il a produit des livres excellents, auxquels on ne peut adresser aucun reproche. Et, cependant, aucun d'eux ne laisse une impression de maîtrise. C'est qu'il manque à l'auteur une qualité primordiale, qui est celle du créateur, de l'artiste : l'émotion. Jamais M. Hugues Le Roux n'est ému. Ou bien, s'il l'est réellement, son trouble n'arrive pas jusqu'à nous. Il semble indifférent et nous laisse indifférents. Il a imaginé des fictions attendrissantes (*Tout pour l'honneur*), il a conté des épisodes héroïques (*Marins et Soldats*); et, en lisant ces pages très nobles et très habiles, on est tout étonné de conserver son sang-froid. Et l'on se dit : « Oui, vraiment, cet épisode est dramatique, cet acte est d'une grande beauté. On ne saurait rien trouver de plus sublime... » Mais on n'a pas du tout envie de pleu-

rer. On ne sent pas ce picotement délicieux qui vous chatouille l'âme, quand on ouvre certaines *Lettres de mon moulin* ou l'histoire du *Petit Chose*; on n'éprouve pas non plus la secousse que vous communique l'humaine et mâle tristesse de Guy de Maupassant. Cela est propre, ingénieux, et même délicat. Comme disent les bonnes gens du peuple, c'est de l'*ouvrage bien faite*. C'est une tâche de raison, non d'inspiration. On devine que l'écrivain l'a accomplie parce qu'il y était forcé, parce que tel était son devoir et son métier, mais qu'il n'y a point été entraîné par une irrésistible impulsion intérieure.

La sécheresse de M. Hugues Le Roux est particulièrement appréciable dans un de ses volumes : *O mon passé*, qui est une autobiographie. Quel est l'homme qui ne s'attendrisse au souvenir de ses jeunes années et ne s'abandonne à la douceur d'en fixer l'image? M. Hugues Le Roux n'a pas encore atteint l'âge mûr, mais il a beaucoup vécu, et je suppose que son enfance doit, de temps à autre, lui remonter au cœur. Eh bien! son ouvrage renferme des pages exquises, des scènes charmantes. Je ne pense pas que l'on en puisse extraire une larme. La sensibilité est prête à jaillir, elle ne jaillit jamais. L'auteur s'arrête au bord du précipice, il n'y tombe pas. Il se ressaisit, juste au moment où il devrait s'oublier. Par exemple, il rappelle une naïve illusion qu'il avait étant tout petit; il croyait que ceux qui meurent étaient emportés au ciel sur l'aile des anges. Et il ajoute :

Souvent, le soir, quand je montais pour me coucher, j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre si je n'apercevais pas, entre la terre et le ciel, quelques-uns de ces anges porteurs d'enfants qui aiment à voyager dans la paix des clairs de lune. Je n'en ai jamais vu. Et aujourd'hui que je connais le secret de bien des choses, je ne lève pas mes regards vers une nuit de gelée, fourmillante d'astres, sans regretter le temps où mon cœur pur espérait la faveur d'une apparition. Ce serait si doux de penser que nous ne sommes point perdus dans l'infini; mais que, du Ciel à la Terre, il n'y a que l'espace d'un vol d'ange!

Relisez ces lignes. On n'y peut rien reprendre. L'expression est juste, la phrase harmonieuse, la pensée pleine de grâce. Il y manque ce je ne sais quoi, ce tressaillement qui sépare la poésie de l'exercice de rhétorique. Et je pourrais multiplier ces citations... Que M. Hugues Le Roux évoque la figure de son père, l'atmosphère de l'antique chambre où il travaillait, la silhouette du garçon de bureau Coq et du bonhomme Lalay, enfin l'ombre de son aïeul Paparel, un bourgeois du temps jadis : il nous amuse, il nous intéresse; il nous touche rarement... Ce Paparel était un type très singulier et hautement estimable, la perle des armateurs :

On se représente mal aujourd'hui ce que fut, au début du siècle, un homme de Tiers-État qui vivait de la mer. Les contemporains de Paparel sont morts, les pavillons d'armateurs normands qui flottèrent si fièrement sur toutes les mers du monde, et, plus d'une fois, se teignirent de sang « pour l'honneur de France », — tout ce passé de

gloire est inconnu des générations nouvelles. Les descendants des Paparel ont oublié le chemin de l'Océan. Ils spéculent au bout d'un câble, sur le café, sur le coton, sur le brouillard. Ils savent que le jeu les dévorera. Ils n'ont plus la force de remonter le courant. Ils cèdent aux étrangers qui les ont envahis et qui leur imposent les mœurs d'une table de baccara. Ils regardent leurs ports vidés de navires, qui, à présent, passent au large. Ils contemplent avec mélancolie les maisons de leurs pères, habitées par des joueurs plus heureux. Ils ont perdu le goût du vrai travail, le sens de cet honneur commercial qui, chez des hommes comme Paparel et ses contemporains, avaient toutes les susceptibilités et l'idéal chevaleresque.

Eh oui! M. Hugues Le Roux parle d'or. Il parle presque trop bien. Il est le virtuose dont les lèvres modulent un chant d'amour et dont l'âme reste impassible; le fin tireur, qui joue avec son fleuret et ne connaît pas l'ivresse des furieux assauts. Il sait où il va, il continue de sourire. Il est très intelligent.

GYP

... C'est une grande, une très grande dame. Celle qui signe ses livres de ce pseudonyme leste et pimpant, *Gyp*, s'appelle de son vrai nom la comtesse de Martel-Janville. Elle descend en ligne directe de Mirabeau, et en ligne collatérale de M. de Bacourt, qui fut serviteur du prince de Talleyrand. Elle épousa à vingt ans le comte de Martel, presque aussi jeune qu'elle, écuyer, sportsman, gentilhomme campagnard. Elle ne songeait pas encore aux belles-lettres, ou y songeait vaguement. Jolie, adroite aux exercices du corps, chasseresse passionnée, elle parcourait à cheval ses domaines, situés aux confins des Vosges... Puis, elle se lassa de ces plaisirs, vint à Paris, vers 1878, et s'installa dans ce petit hôtel de Neuilly qu'elle n'a jamais quitté. Sa vocation, brusquement, se dessina. Quelques articles insérés dans la *Vie parisienne* et réunis en volume la firent connaître. Elle publia *Autour du mariage*, *Autour du divorce*,

Petit Bob; et mise en goût par le succès, elle n'a cessé, depuis cette époque, de produire. Sa fécondité est prodigieuse; sa plume facile donne le jour, chaque année, à deux ou trois ouvrages, romans, nouvelles, fantaisies dialoguées. Et ce labeur, gaillardement entrepris, ne l'empêche pas de remplir ses devoirs mondains. Elle reçoit beaucoup d'artistes, de littérateurs, quelques hommes politiques, ceux auxquels elle veut bien reconnaître de l'esprit; on lui apporte les nouvelles, les scandales, les historiettes qui courent sur Pierre et Paul; tous les « potins » de Paris aboutissent à son salon, d'où ils se déversent dans ses livres. Gyp n'a presque plus besoin de se déranger pour prendre des notes : les documents la viennent trouver. Et elle en use sans vergogne. Elle a écrit un certain libelle qui, au temps des lettres de cachet, l'eût conduite à la Bastille. Et cette enragée production n'absorbe pas son besoin d'activité. Elle peint, elle dessine, elle fait la charge de M. Georges Ohnet, qu'elle a entrepris de tourner en ridicule, et qu'elle persécute avec une incroyable ténacité. Ce qui l'occupe le moins, c'est sa couturière... Elle porte des robes extraordinaires et d'immenses chapeaux qui semblent dérobés au vestiaire de l'Armée du Salut. Mais sous ces flots de rubans, au fond de ces capotes gigantesques, luisent des yeux moqueurs et frétille un nez spirituel. Et la tête s'agite, le corps se tortille, souple et preste. Gyp cause beaucoup et cause bien Sa parole nette, un peu saccadée,

soulignée de gestes prompts et menus, égratigne gentiment, avec une férocité sournoise. Il y a en cette femme de haute race frottée de littérature une souris fureteuse, une alerte comédienne, un gamin de Paris, et, peut-être aussi, sous ses allures trépidantes, une âme sentimentale...

Son œuvre n'offre pas une grande variété. Gyp ne s'est guère occupée que d'un petit coin de la société contemporaine; elle s'est attachée à peindre les oisifs, les gens trop riches qui n'ont rien à faire qu'à s'amuser; les cercleux, les femmes vaines et coquettes, les aristocrates dégénérés, les inutiles gommeux, les parvenus pleins de morgue, les snobs de tous âges et de deux sexes. Ce sont les modèles qu'étudient Henri Lavedan, Maurice Donnay, Paul Hervieu, qui se sont donné pour tâche, à côté de Gyp, de démolir ce qui reste du grand monde, ce milieu gâté par l'influence corruptrice de l'argent et que l'on nomme familièrement *la haute*... Gyp apporte dans ce groupe de moralistes une note personnelle. Son ironie est moins cavalière que celle de Maurice Donnay, moins philosophique que celle de Lavedan, moins tragique que celle de Paul Hervieu... Gyp est plus débraillée, elle vous a des airs d'improvisation et de négligence qui rappellent les lettres et les mémoires du siècle dernier. Pour tout dire, ce qu'elle produit est un peu lâché de forme. Il est visible que l'auteur de *Mademoiselle Ève* ne s'inflige pas la discipline d'une longue méditation; elle

écrit d'inspiration et d'abondance ; elle écoute parler des personnages et reproduit leurs discours, et ne se donne pas la peine de les résumer et d'en dégager l'essence. Il s'ensuit que ses ouvrages sont verbeux et qu'ils se répètent indéfiniment. En effet, Gyp exerçant son observation sur le même cercle, en est réduite à dessiner les mêmes figures ou des figures qui se ressemblent. Elle les baptise de noms grotesques qui sont, à eux seuls, des étiquettes; elle use d'un procédé cher aux vieux vaudevillistes qui, ayant à mettre en scène un marchand de sable, l'appelaient M. Dugravier, ou un meunier, le désignaient sous le nom de Dumoulin. Gyp forme ainsi une galerie plaisante où sont accrochés le vicomte d'Okaz (toujours en quête de bonnes fortunes); le marquis de Valtanant (insupportable fâcheux); Mme de Belayr (dont la poitrine est royale); la vicomtesse de Frask (sujette aux défaillances); M. et Mme d'Assoupy, M. d'Hulster, M. de Marathon, le prince de Syracuse, la chanoinesse de la Tremblaye... J'en passe et des meilleurs... Gyp se joue parmi ces silhouettes, elle les soufflette du bout de son éventail. Sa verve est toute en surface et ne pince presque jamais jusqu'au sang.

Une seule fois, par un coup de génie, Gyp a créé un type : le petit Bob... Les intuitifs ont de ces inspirations soudaines. Elle s'amusa à noter le bagout d'un enfant mal élevé; elle s'y intéressa, elle y revint, elle dessina le personnage, le montra sous tous les

aspects, lui donna la vie. Et le petit Bob naquit de la sorte; et il s'est solidement implanté dans nos mémoires : nous le connaissons et nous le reconnaissons, car il existe. Gyp ne l'a pas inventé de toutes pièces, elle a seulement synthétisé des traits essentiels et leur a prêté un relief inoubliable. Bob est le produit d'un état de civilisation particulier qu'on peut appeler l'*irrespect universel*. Il a grandi au milieu de gens qui ne croient à rien, qui ne pratiquent aucun devoir et n'existent que pour le plaisir. Mère futile, père indifférent, oncle débauché, cousins fêtards, Bob n'a autour de lui que de fâcheux exemples, et n'entend que des paroles sceptiques. On ne se gêne pas devant lui, on tourne en dérision tout ce que la morale puérile et honnête ordonne de vénérer. Cet esprit le pénètre, et il se met à blaguer sur toutes choses. On l'a comparé à l'enfant terrible de Gavarni. Bob est autrement spirituel et vicieux. L'enfant de Gavarni n'est qu'étourdi; il garde un fond de naïveté, et son irrévérence est inconsciente. Bob pèche en connaissance de cause : il sait fort bien ce qu'il fait quand il interroge M. l'Abbé sur la beauté des baigneuses de Trouville et sur la nudité des tableaux du Louvre; il glisse un regard malicieux vers le pauvre homme et jouit de son embarras. Ce gamin est déjà dépravé jusqu'aux moelles. Il deviendra, avec les années, un franc mauvais sujet et causera mille ennuis à sa famille — qui ne l'aura pas volé. — Il mangera son patrimoine

avec les filles et se fera plumer au baccara, et mourra après une vieillesse pénible et une vie sans utilité. Mais en attendant, il est gentil, amusant; il a des reparties impayables et une audace de pensée et de propos qui fait à la fois frémir et sourire. Gyp a noté tout cela avec un tact, une agilité, une légèreté de touche admirables; elle a gardé la juste mesure, s'arrêtant à la limite où la liberté fût devenue du cynisme, ne forçant point la note caricaturale. *Bob* est un chef-d'œuvre.

Que ne puis-je attribuer à tous ses livres les mêmes louanges! Il en est de très médiocres, ce sont ceux où elle a effleuré la politique. Gyp, qui a tant de verve quand elle raille les mœurs de son monde, en manque totalement quand elle emboîte le pas à M. Henri Rochefort. C'est qu'elle dissimule sous son apparente indifférence, des sympathies et des haines violentes. Dans le domaine intellectuel, elle abhorre les poètes symbolistes; elle déteste M. Georges Ohnet, mais elle déteste aussi Stendhal et Bourget; elle ne peut souffrir les juifs, ni les députés, ni les sénateurs républicains, ni les ministres, ni les fonctionnaires, ni ceux et celles qui touchent de près au gouvernement. Et son antipathie est si agressive qu'elle cesse d'être plaisante. La colère et la bonne humeur ne vont point ensemble. Lorsque Gyp se mêle d'écrire un pamphlet, sa grâce disparaît sous l'invective, ses mots piquants cèdent le pas aux gros mots...

Si vous me demandez pourquoi Gyp est à ce point

passionnée, je serai bien en peine de vous répondre. Je crois qu'elle est très primesautière et qu'elle se laisse influencer par la première impression : Rochefort l'a séduite par ses allures de marquis pamphlétaire qui flatte la démocratie en la méprisant; M. Drumont lui plaît, car elle voit en lui un nouveau Pierre l'Ermite prêchant la Croisade. Et puis, elle est un tantinet socialiste, quoique comtesse. N'en recherchez pas les causes. C'est une anarchiste de sentiment, qui trouve que la société est mal faite, parce que les malheureux n'ont pas chaque matin à déjeuner une brioche et une tasse de chocolat... Et, par une étrange contradiction, cette même Gyp, qui envisage sous des couleurs si sombres le monde moderne et en étale impitoyablement les laideurs, raille le pessimisme et crible d'épigrammes Schopenhauer!

Eh oui! Gyp est absurde, illogique, injuste. C'est par cela qu'elle est femme. Et c'est par cela qu'elle nous plaît. Elle n'a pas de systèmes comme un docteur en Sorbonne; elle ouvre son aile au vent qui passe; elle suit les impulsions de son cœur. Ses erreurs proviennent presque toujours d'enthousiasmes louables et de généreux emballements. Enfin, elle ne cherche pas à viriliser son talent; elle n'appartient pas à l'école de ces philosophes en jupons qui ont l'air de soutenir une thèse quand elles publient un livre, et que l'opinion publique a ridicularisées en les traitant de *bas-bleus*. Les bas de Gyp

sont bleus; mais si peu! Ils sont tissus d'une soie très fine, à peine teintée d'azur; leur vue n'éveille aucune idée déplaisante. Celle qui les porte est tout à fait dépourvue de pédantisme... Rendons à Gyp ce suprême hommage. Elle est, en France, la première femme de lettres qui se soit résignée à n'être pas un homme de lettres....

M. ÉTIENNE GROSCLAUDE

M. Étienne Grosclaude, qui est un des littérateurs les plus gais de cette fin de siècle, reçut une très grave culture. Il commença sa médecine, creusa les mystères du droit romain et remplit auprès de M. le comte d'Ormesson, alors préfet de l'Allier, les fonctions de secrétaire général. Par quel miracle abandonna-t-il la carrière administrative pour le journalisme? Chacun obéit à sa destinée. Celle de M. Étienne Grosclaude fut de collaborer à un opuscule hebdomadaire, fondé par M. Octave Mirbeau et intitulé *les Grimaces*. Les *Grimaces* avaient pour mission de dire à tout le monde la vérité et de dévoiler, sous une forme agressive, les turpitudes contemporaines. M. Étienne Grosclaude emboîta gaillardement le pas à son rédacteur en chef. Ses chroniques furent immédiatement remarquées. Plus heureux que beaucoup d'hommes de lettres qui s'immobilisent dans les difficultés du début et qui attendent durant de

longues années le succès matériel, il trouva tout de suite à placer avantageusement sa prose. Avant même que les *Grimaces* eussent achevé leur brève existence, le *Gil Blas* lui ouvrit ses portes, puis l'*Écho de Paris*, puis l'*Éclair*, puis le *Journal*. Aujourd'hui, M. Grosclaude est un des nababs de la presse. On lui paie très cher des articles qui sont généralement très courts et qui roulent sur des matières plus que frivoles. Il faut dire que M. Étienne Grosclaude en impose. Il a dépouillé l'état d'âme du fonctionnaire; il en a gardé la correction, la sécheresse extérieure, la réserve dédaigneuse. Son regard est froid, indifférent, presque hostile et n'encourage point aux familiarités. Très coquet de sa personne, répandu dans le monde, homme de club et de sport, il promène en tous lieux les grâces pittoresques de son esprit. On le redoute plus qu'on ne l'aime. Certains assurent que ce n'est pas un « bon garçon », indulgent aux autres comme à lui-même : que c'est un garçon avisé, armé pour la lutte, sachant très nettement ce qu'il veut et y marchant d'un pas décidé...

Son talent?... Le public ne se trompe jamais complètement dans ses choix. S'il lit avec plaisir, depuis bientôt quinze ans, M. Étienne Grosclaude, c'est que M. Étienne Grosclaude a de quoi lui plaire. Et, de fait, M. Étienne Grosclaude est un auteur fort divertissant. Il procède de cette lignée d'humoristes dont le chef incontesté est M. Henri Rochefort. Leur domaine à tous deux est cette forme du génie fran-

çais que nos aïeux ne connaissaient pas, qui est de formation assez moderne et que l'on nomme la *blague*. Il est à remarquer qu'à la dernière moitié de ce siècle, a plupart des sentiments, les façons de penser et d'écrire se sont violemment exagérés. La tendresse a dévié du côté de l'hystérie ; le goût du pittoresque a dégénéré en une recherche inquiète d'impressions insaisissables ; l'amour de la nature a versé dans la contemplation mystique ; la mélancolie est devenue pessimisme, la grivoiserie obscénité ; le souci de l'observation a glissé dans la brutalité, dans la recherche obstinée du détail vulgaire. On dirait qu'une sorte de névrose enveloppe toutes les manifestations de l'art. L'art de railler a suivi la même pente.

Les moralistes d'avant la Révolution allaient très loin dans leurs moqueries ; ils raillaient beaucoup de choses, mais non pas tout indistinctement. Ils raillaient les mœurs, la religion, la cour et la ville, mais ils ne raillaient pas la vertu. L'ironie, même la plus aiguë, celle de Voltaire, ne dépassait pas certaines limites. La *blague* s'honore de n'en pas connaître. Elle se distingue par une totale irrévérence. *Blaguer* consiste à ne rien prendre au sérieux, à traiter solennellement les choses futiles, avec futilité les choses graves ; *blaguer* c'est établir un perpétuel contraste entre le ton et l'objet de son discours. De cette disproportion naissent des effets comiques. C'est le propre de la *blague*. L'humanité chemine dans les ténèbres, elle est ignorante de son sort ; elle n'a pas

plus d'importance que les végétations qui poussent au bord des routes; la vie n'est qu'un accident, la créature qu'une apparence. Les intérêts qui se débattent dans ce microcosme sont dignes tout au plus d'exciter la pitié ou la gaîté des philosophes. Ainsi pensait Ernest Renan. Ainsi pense M. Étienne Grosclaude. Mais tandis que l'un s'efforçait de consoler les hommes par l'ineffable douceur de son discours, l'autre s'emploie à les amuser. L'un et l'autre accomplissent une tâche utile.

Si M. Étienne Grosclaude n'avait reçu des Dieux que cette disposition d'esprit qui consiste à contempler avec scepticisme ce qui se passe dans le monde, il n'eût jamais séduit l'opinion publique. Les sceptiques sont innombrables et ils sont souvent ennuyeux. Ce qui constitue l'originalité de M. Étienne Grosclaude c'est le tour qu'il donne à son scepticisme. Il met le scepticisme en calembours, comme Jodelet voulait mettre en rondeaux l'histoire romaine. Et les calembours naissent sous sa plume avec une merveilleuse facilité. Cela ne lui coûte aucune peine. Les syllabes s'entrechoquent dans sa cervelle; il en jaillit des rapprochements imprévus, des drôleries irrésistibles. Le calembour de M. Grosclaude n'est pas l'inepte jeu de mots qui se débite à la grosse, sur les quais, à raison de cent pour un sou : c'est le calembour intelligent et « critique », qui renferme une pensée ou une méchanceté. Un des meilleurs qu'il ait trouvés est celui qu'il lança dans les jambes

de son collaborateur et ami Armand Silvestre. Ce dernier, après avoir publié un nombre incalculable de contes rabelaisiens et scatologiques, s'avisa de faire représenter sur une scène parisienne un mystère religieux, emprunté aux Évangiles. Or, à cette même époque, un artiste très spécial, connu sous le nom de *Pétomane*, et dont vous n'avez pas oublié la fugitive mais retentissante renommée, attirait la foule des badauds au Moulin-Rouge. M. Grosclaude prend la plume et cherche un sujet de chronique. Il songe aux *drames sacrés* de son ami Silvestre... Et il songe aussi au *Pétomane*. Quel lien établir entre deux objets si dissemblables?... Attendez!... L'inspiration l'illumine... Et il écrit : « Hier, notre éminent *christomane* Armand Silvestre, a fait jouer au théâtre du Vaudeville...» O miracle de l'association des idées!... Une autre fois, M. Grosclaude, toujours à la poursuite de l'actualité, s'occupe dans le même article de M. Coquelin aîné, qui venait, pour la vingtième fois, de déserter la Comédie-Française, et du général Boulanger, alors au faîte de la puissance. Et il amalgame très joliment ces deux noms illustres :

En abandonnant le Théâtre-Français à un âge où il est encore dans tout l'éclat de ses facultés, M. Coquelin obéit au patriotisme le plus élevé. Il a enfin compris qu'il avait une mission plus haute que de faire rigoler les abonnés du mardi; ce devoir lui est apparu sous les traits d'un portefeuille ministériel; il a entendu des voix parmi les

bruits de coulisses, des voix qui lui ordonnaient de sauver notre pauvre France; et en voyant le général Boulanger caracoler sur un noir étalon, il a senti passer en lui le frisson du Corrége et s'est écrié tout à coup : *Anch'io son pittore!* qu'il serait inconvenant de traduire : *Et moi aussi je suis pître!*

Voyez-vous cette flèche barbelée qui fait deux victimes du même coup! Ceci n'est plus du calembour, c'est simplement de l'esprit dans toute la force du terme; c'est du Beaumarchais ou, tout au moins, du Champfort.

M. Étienne Grosclaude n'est pas toujours aussi brillant. Beaucoup de ses articles sentent la hâte, et, comment dirai-je? le *dégoût du métier*. Il est visible que le chroniqueur est souvent las d'agiter les grelots de la folie, qu'il voudrait se distendre les nerfs, s'arracher à la préoccupation de la copie Quelquefois, il quitte Paris sans tambour ni trompette, il grimpe au sommet des Alpes ou bien il va s'asseoir à la roulette de Monaco. Ce sont des voyages très onéreux, mais qui lui rafraîchissent le cerveau. Il rentre au bercail, reprend ses diverses collaborations et se remet à avoir de l'esprit pendant onze mois consécutifs... M. Étienne Grosclaude durera-t-il longtemps à ce terrible métier? On affirme qu'il nourrit des desseins très vastes, auxquels le journalisme serait étranger. Il ressemble à ces comédiens qui changent d'emploi pour que le public ne s'aperçoive pas de leur fatigue...

UN MÉNAGE DE FAUVETTES

EDMOND ROSTANG. — ROSEMONDE GÉRARD

On les connaissait à peine lorsque la Comédie-Française représenta les *Romanesques*... On savait vaguement que M. Edmond Rostand était un poète amateur très riche, qui rimait des proverbes pour amuser son désœuvrement. On fut étonné, puis charmé, puis conquis. Les *Romanesques* obtinrent un vif succès. Cette œuvre fine et narquoise égalait les plus jolies de Banville avec, en plus, un grain de verve méridionale, qui lui donnait du montant. M. Edmond Rostand fut sacré grand écrivain. Et l'on se mit à fouiller le passé littéraire de M. Edmond Rostand. On découvrit : 1° qu'il avait fait paraître en 1890 un recueil de vers intitulé les *Musardises*, dont personne n'avait daigné s'occuper; 2° que sa jeune femme, Mme Rostand, avait, elle aussi, publié, sous le pseudonyme de Rosemonde Gérard, un

volume intitulé *les Pipeaux*; et que ces deux volumes, édités la même année, portaient dans leurs pages le souvenir du temps de fiançailles des auteurs et les impressions de leur lune de miel. Il faut lire les *Pipeaux* et les *Musardises*. Rien de plus frais, de plus tendre, de plus sincèrement ingénu n'a été, je pense, composé dans notre langue...

Où se connurent-ils? Je ne sais, leurs vers étant muets sur ce point. Ils s'aimèrent du premier coup, entraînés l'un vers l'autre par une soudaine sympathie. Elle était blonde et rose, avec des cheveux d'or un peu fous; elle voyait en lui un prince des contes de fée. Ils se choisirent librement et se promirent. La douce période! et quel parfum elle a laissé dans leurs âmes! Pendant quelques mois ils vécurent côte à côte, s'avouant leurs pensées, leurs secrets, sans qu'aucun malentendu troublât cette délicieuse intimité, se pénétrant chaque jour davantage, se sentant définitivement liés. Et le long des feuillets des deux petits livres, nous cueillons les mille enfantillages, les caprices, les attendrissements, les joies immodérées suivies de mélancolies, les enthousiasmes, les espérances, les actes de foi par où s'affirme la félicité de deux êtres dans la fleur de l'âge, ardents à vivre, bien portants au physique et au moral, qui s'adorent et se le disent, et s'abandonnent naïvement à l'ivresse d'être heureux.

C'est par là que ces amoureux nous touchent. Ils sont à la fois raffinés et très simples. Ils ont des

habitudes de vie élégante; la fiancée porte des toilettes soignées, loge en des appartements ornés de bibelots et de vieilles soies; cette Chloé est fille de mondains, mondaine elle-même. Son Daphnis est également fortuné; il a des cravates somptueuses comme celles de M. Le Bargy, de la Comédie-Française. Mais malgré l'élégance de leur vie extérieure, ils sont demeurés près de la nature. Ils ne cherchent pas à se faire souffrir, leur cervelle n'est pas hantée des amours fatales et littéraires. Ils se divertissent à des bagatelles, ainsi que les bergers de Théocrite. Daphnis forme le projet d'aller passer une journée à la campagne; il énumère à Chloé les jouissances que leur procurera cette promenade :

C'est le mois des parfums, c'est le mois des ramages,
Des robes de foulard, claires, à grands ramages,
Où sur tes cheveux blonds tu mets un grand chapeau.
... Redevenus enfants nous aurons mille jeux.
Nous ferons choir des fleurs d'acacias neigneux
Et nous attraperons de vertes sauterelles
Afin de voir de près leurs longues pattes grêles.
Ce seront des éclats de joie et de grands cris
Quand nous aurons forcé les grillons ahuris
A sortir de leurs trous, grattés avec les pailles.
Et des mûrons des bois nous ferons des ripailles.
Nous prendrons pour coursier quelque vieux bourriquot
Et puis, je t'apprendrai comme un coquelicot
Peut faire une poupée à la robe bouffante,
Comme un brin de genêt qu'on ouvre d'une fente
Devient un très joli moulin tournant sur l'eau...
Tout nous sera charmant, tout nous sera nouveau,
Tout nous apparaîtra comme une découverte.

Daphnis a des exigences d'enfant gâté. Ne s'avise-t-il pas de dérober à sa fiancée ses souliers de bal. Et quel usage en fait-il?

J'ai pris les souliers de satin
Que chaussent ses petits pieds roses...
Ils sont devenus mon butin,
Car je lui vole mille choses,

Et dans sa chambre, portes closes,
J'ai fait plus d'un vol clandestin...
J'ai pris les souliers de satin
Que chaussent ses petits pieds roses.

Avec un amour enfantin
Je les garnis de fleurs écloses...
Sur ma table, chaque matin,
Je remets des nouvelles roses
Dans chaque soulier de satin.

D'autre part Chloé a de singulières fantaisies. Elle impose à son ami des pénitences et lui ordonne, par exemple, de composer une ballade sur son manchon. Il obéit à cet ordre impérieux et s'en acquitte très galamment :

J'étais seul à rêver, ce jour-là, tout morose.
Mais soudain j'entendis le cher froufroutement
Qui l'annonce ; elle entra, fraîche comme une rose,
Et m'offrit à baiser ses yeux, en les fermant,
Puis montra sa toilette et tournant lentement
Demandant : Etes-vous satisfait de la ligne?...
Comme je m'écriais que tout me semblait digne
D'un poème, les gants, le mignon capuchon,
Tout, le moindre ruban, — elle dit, la maligne,
« Faites une ballade à mon petit manchon. »

Je chante son manchon adoré, cette chose
Ebouriffée ainsi qu'un matou ronronnant,

Son tout petit manchon doublé de satin rose
Qui de chaque côté sort en se chiffonnant,
Et pour le célébrer me voilà griffonnant
Tous ces alexandrins pénibles que j'aligne.
Il est doux au toucher comme un duvet de cygne,
Ouaté, parfumé, lustré comme un bichon.
J'obéis sans tarder, puisque c'est la consigne
De faire une ballade à son petit manchon.

Quelquefois, ils se taquinent. Il porte un bouquet de mimosas. Elle veut le lui prendre. Il refuse. Et c'est elle, à son tour, qui expose ses griefs en des couplets gentiment rimés :

L'autre matin sous la feuillée
De soleil rose ensoleillée,
Je rêvais à toi, — tu passas,
Et je vis à ta boutonnière,
Penchant ses graines de lumière,
Une branche de mimosas.

— Oh! donne-la-moi, je t'en prie,
Cette petite fleur meurtrie,
Murmurai-je... Et tu refusas,
Oui, tu refusas, toi si tendre,
Toi si bon, de me laisser prendre
Cette branche de mimosas.

Et sans soupçonner mes alarmes,
Sans voir mes yeux remplis de larmes,
De mon tourment tu t'amusas :
— Quoi! fis-tu, sans plaisanterie,
Mademoiselle ma chérie,
Vous les voulez, ces mimosas?

— Ce que je voudrais surtout, dis-je,
C'est apprendre par quel prodige
A mon pauvre cœur tu causas
Sciemment cette peine amère.
Dis, pourquoi t'est-elle si chère
Cette branche de mimosas?

Mais toi, sans cesser de sourire :
« — Ecoute, je veux bien te dire
« (Mais tu ne me gronderas pas),
« Pourquoi j'eus l'audace suprême
« De te refuser, moi qui t'aime,
« Cette branche de mimosas :

« Un peu curieux de nature,
« Je désirais voir la figure,
« Car je ne la connaissais pas,
« Que vous faites alors qu'on ose
« Vous refuser la moindre chose... »
— Tiens! les voilà, tes mimosas!

On assiste à la scène... C'est un vrai tableau de genre et si pimpant, si coquet! : « Tiens! les voilà tes mimosas! » Il tend le bouquet, avec un sourire de malice dans les yeux; elle, à demi fâchée, le lui arrache. Et l'on voit son geste, et sa joue, que l'agacement a fait rougir, et son petit pied qui frémit d'impatience; et l'on sent que le fiancé jouit de cet orage qu'il a déchaîné et qu'il apaisera tout à l'heure d'un bon baiser, d'un serrement de main bien tendre. Et cela est plein d'amour et de jeunesse. — Lorsqu'il a été méchant, on le met en pénitence. On lui fait de la morale. Et il est ravi... La voix de l'aimée lui est une divine musique, même lorsqu'elle est courroucée :

Sans me troubler outre mesure
Je prends l'air inquiet, pourtant...
Je fais ma plus triste figure :
Au fond je suis assez content.

Et je te dis : Mon Dieu, chérie,
Je ne sais pas ce que j'ai fait
Pour mériter ta gronderie...
Mais gronde-moi, si ça te plaît.

Gronde-moi. Je veux bien me taire
Et t'écouter jusqu'à demain...
Mais laisse-moi m'asseoir par terre
Et prendre ton pied dans ma main.

Allez donc résister à ces gamineries de jeunes chats! La « chérie » est vite désarmée et accorde son pardon... D'ailleurs elle a sa revanche. Il est absurdement jaloux, jaloux de ses yeux, des regards qu'elle adresse à d'autres qu'à lui-même; il se crée des jalousies imaginaires et hypothétiques. « Si je mourais, songe-t-il, elle m'oublierait. » Et il s'aperçoit dans la tombe, délaissé par l'infidèle, qui, peu à peu, perd l'habitude de lui apporter des fleurs :

Un beau soir aux parfums tu rouvris ta fenêtre;
A de confus espoirs tu te sentis renaître.
Quand tu voulus songer à ton ami défunt,
Tu t'aperçus, avec un remords importun,
Que tu ne pouvais plus retrouver son visage,
Que, malgré toi, dans toi s'effaçait son image.
Tu ne le voyais plus déjà qu'en un lointain
Très trouble, sans couleurs, et le regard éteint, —
Et le soir, lorsque, dans la lumière indécise,
Tu rêvais longuement, près de la flamme assise,
En voulant repenser à moi, tu ne pouvais
Revoir mon front, mes yeux, un geste que j'avais,
Ni retrouver le son de ma voix familière...

Sous la tombe, là-bas, déjà verte de lierre,
Où tu ne songeais plus désormais à venir,
Mon corps se dissolvait comme mon souvenir!...

Quand elle le voit triste ainsi, pénétré de lugubres pensées, elle le console. Elle lui montre les joies qui leur sont promises, l'existence calme et douce qui les attend. Ils auront une petite maison close, au coin

d'un bois, avec des liserons aux croisées, et sur le toit « des tourterelles aux langoureux roucoulements ». Ils pareront leur demeure d'objets précieux, d'étoffes assoupies; « les murailles seront tendues d'une soie ancienne à bouquets », ils n'auront point d'horloge qui leur rappelle l'heure importune. Ils vivront là, l'un pour l'autre, n'ayant pour amis « que les discrets personnages des beaux livres qu'ils liront ». Et, la journée finie :

Quand votre tête serait lasse
D'avoir trop rêvassé, le soir,
Près de moi sur la chaise basse
Quand vous viendriez vous asseoir,

Ma tendresse, vite inquiète,
Vous bercerait de soins jaloux :
Je renverserais votre tête
En arrière, sur mes genoux,

Et puis, afin que les lumières
Vous soient douces, mon cher amour,
Je mettrais devant vos paupières
Mes doigts comme un rose abat-jour.

Un petit frisson, tout à la fois chaste et voluptueux, sort de ces strophes ravissantes. Celle qui les a écrites est vraiment poète. Ils sont tous deux poètes, ces époux qui ont tiré des chansons du roman de leurs fiançailles. Je ne sais vraiment, de M. ou de Mme Rostand, qui a le talent le plus pur. M. Rostand est peut-être plus habile, il a des roueries de *professionnel*, il poursuit à l'occasion le tour de force, la difficulté des rimes rares et des rythmes singuliers; il est, dans

une certaine mesure, homme de lettres, c'est-à-dire qu'on démêle, dans sa façon d'écrire, comme un souci de faire admirer sa dextérité et sa science technique. Mme Rostand a moins d'ingéniosité. Il me semble que sa sensibilité est plus pénétrante, d'essence plus délicate. On la devine profondément émue; elle trouve pour peindre la tendresse dont son cœur déborde, des accents d'une incomparable fraîcheur :

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main;
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

En ces vers, aucune prétention au beau style, aucune élégance de poétesse en délire. L'amour y coule comme une eau limpide coule d'un vase rempli. On y sent les palpitations d'un cœur... Si nous ne vivions pas en ce vilain siècle de prose; si nous étions encore au temps de Clémence Isaure, ces deux petits livres, ou plutôt ce livre, jailli de deux cerveaux et d'une seule âme, jouirait d'une universelle renommée... Il mérite qu'on le signale aux amoureux de vingt ans. Ils le liront avec délices, car ils s'y retrouveront...

M. JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Lorsqu'il reçut M. de Heredia à l'Académie française, M. François Coppée ne lui cela point qu'il le considérait comme un *poète amateur*. Il ajouta avec beaucoup de politesse, que ce terme n'avait, à ses yeux, aucune signification désobligeante — et qu'il considérait le « poète amateur » comme le meilleur des poètes, puisque seul, parmi les poètes, le « poète amateur » avait le privilège de travailler à son heure et d'attendre paisiblement l'inspiration. Lorsque l'on envisage l'œuvre et la vie de M. José de Heredia, on est obligé de reconnaître l'exactitude de cette définition. Oui, M. José-Maria de Heredia est un amateur, mais superbe, glorieux, éclatant, retentissant; un amateur dont le talent concentré et replié sur lui-même a produit en trente années, cent vingt sonnets, soit en moyenne quatre sonnets par an, soit un sonnet par saison... M. Coppée, qui a tant écrit, et dans tous les genres, et dont le labeur infatigable alimente encore

l'Odéon et les journaux de Paris, n'a pu se défendre d'exprimer l'admiration que lui inspire la destinée de M. José-Maria de Heredia. Non, certes, qu'il soit jaloux de sa gloire (M. Coppée est au-dessus de ces vilains sentiments, et il n'a rien à envier à personne); mais enfin il est un peu étonné de voir ce sonnettiste placé si haut dans l'estime publique, alors que beaucoup d'excellents poètes qui ont produit une œuvre abondante jouissent d'une renommée indécise et contestée.

Assurément M. José-Maria de Heredia n'a pas à se plaindre des dieux. Il naquit à Cuba d'une famille ancienne et très noble. Il reçut en naissant, avec le nom sonore de ses aïeux, tous les avantages de la beauté et de la richesse. Ceux qui l'ont connu à l'âge de vingt ans assurent qu'aucun gentilhomme ne fut plus que lui irrésistible. La taille souple, la voix caressante et chaude, l'œil de velours, le teint mat et doré des gens de son pays, la barbe soyeuse, la chevelure indomptée, M. José-Maria de Heredia semblait un grand d'Espagne peint par Vélasquez ou Van Dyck. Il vint en France pour y achever ses études; il fut admis à l'École des Chartes et s'affilia au petit groupe du Parnasse, où Coppée, Mendès, l'irrégulier Paul Verlaine, l'ondoyant Anatole France se réunissaient, à côté de leurs maîtres ou de leurs aînés, Leconte de Lisle et Théodore de Banville. On sut bientôt que le nouveau venu ciselait des sonnets très remarquables. Ils coururent de bouche en bouche; lui-même les

déclamait volontiers, avec beaucoup d'art; il savait mettre en lumière, par des ralentissements habiles et des hésitations préméditées, l'épithète rare, le mot pittoresque, l'harmonie savante du rythme. Son succès fut vif. On s'habitua à regarder M. José-Maria de Heredia comme un poète d'essence choisie, et chacun de ses morceaux comme un joyau rare... Les dilettantes les guettaient au passage, s'en ornaient la mémoire, les répétaient dans la bonne société ; il devint élégant de savoir par cœur le dernier sonnet de M. José-Maria de Heredia. Quand le snobisme adopte un écrivain ou un musicien, sa fortune est faite, à condition qu'il ait assez de mérite pour soutenir l'estime qu'on a de lui. La notoriété de M. José-Maria de Heredia s'accrut lentement. Il passa aux yeux des gens du monde pour un excellent poète et aux yeux des poètes pour un homme du monde accompli. Il fut réellement l'un et l'autre. Il ne connut de la vie que les raffinements intellectuels et les plaisirs. Il aima les livres, les bibelots; il entreprit des voyages qui renouvelèrent ses sensations et d'où il rapporta des trésors d'impressions et de souvenirs. Enfin, ses cheveux commençant à grisonner on jugea qu'il était mûr pour l'Académie; il y pénétra du premier coup, ayant pour lui les hommes de lettres et les ducs, également fiers de lui tendre une main confraternelle.

Une réputation aussi fermement établie que celle de M. José-Maria de Heredia repose sur des fonde-

ments solides. Il est certain que le poète des *Trophées* est un artiste de tout premier ordre. Ses sonnets sont frappés comme des médailles; ils ont, en plus de la netteté, une merveilleuse ampleur de lignes. C'est de l'épopée résumée et condensée, je dirais du *liebig d'épopée* (si j'osais me servir de cette basse expression). M. José-Maria enferme en quatorze vers dix siècles d'histoire, de même que les éleveurs de son pays enferment en une étroite tablette le suc d'un bœuf. Cela est très nourrissant; et cela doit être pris à petite dose. Les sonnets de M. de Heredia ne souffrent pas une lecture hâtive; il faut y revenir, les détailler, se les assimiler laborieusement; à ce prix seul, on en goûte la beauté. Ils s'embellissent à la réflexion. Ces sonnets sont d'une espèce particulière : ils ne sont pas fleuris comme ceux des Italiens; ce ne sont pas des sonnets meurtris et mélancoliques comme ceux de Sully-Prudhomme, joliets et pimpants comme ceux de Soulary; on n'y trouve pas d'esprit, ni d'ironie, ni de tendresse, aucune de ces qualités aimables qui sont les fleurs du génie français : ils sont purement héroïques et descriptifs. Ils ont l'éclat, la sonorité, l'indifférence du bronze. L'auteur possède une puissance de vision qui tient du prodige. C'est là, je crois, la qualité qui lui est le plus personnelle. Il voit les choses dont il parle, et non pas seulement les choses présentes, mais les choses mortes; il *voit* dans le passé, il *voit* jusque dans le rêve, et il décrit ce qu'il a vu avec

une netteté surprenante; et cette extrême précision du détail ne nuit pas à la majesté royale de l'ensemble.

M. de Heredia possède une puissance d'évocation égale à celle d'Hugo; mais, tandis que Victor Hugo, s'abandonnant à sa verve monstrueuse, développe ses tableaux à l'infini, couvre ses toiles de gigantesques coups de pinceau, M. de Heredia s'attache à ne traduire que l'essentiel, à ne pas dessiner un trait inutile, à n'employer qu'un petit nombre de mots, mais à les choisir si expressifs et si pleins d'idées, qu'ils suggèrent ce qu'ils n'expriment pas directement[1]. Quelquefois ce travail s'accomplit aux dépens de la clarté. Il est tel quatrain de M. de Heredia dont on ne peut découvrir le sens qu'à la suite de longues méditations; par exemple celui-ci, qui enferme dans ses flancs deux mille ans d'humanité, l'histoire entière de la Sicile :

Perdant la pureté de son profil divin,
Tour à tour Aréthuse, esclave et favorite,
A mêlé dans sa veine, où le sang grec s'irrite,
La fureur sarrasine à l'orgueil angevin.

N'était la musique des rimes et le majestueux déroulement des syllabes, ces vers ressembleraient aux énigmes publiées à la quatrième page des journaux. Ce n'est presque plus de la poésie, c'est de

1. Jules Lemaitre (*les Contemporains*), Em. Faguet (*Portraits littéraires*).

l'érudition pressée et reçuite. Mais à côté de ce morceau, qui n'est pas le meilleur de M. de Heredia et qui montre le défaut de sa manière, que de chefs-d'œuvre, et dans toutes les gammes et dans tous les styles! Voulez-vous un tableau du Titien? Le poète évoque un palais de marbre, qui mire ses splendeurs dans la lagune; il montre les seigneurs se promenant en costume d'apparat, chargés de colliers massifs et de broderies de pourpre :

Et tandis que l'essaim brillant des cavaliers
Traîne la pourpre et l'or par les blancs escaliers
Joyeusement baigné d'une lumière bleue,

Indolente et superbe, une dame, à l'écart,
Se tournant à demi dans un flot de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.

Désirez-vous apercevoir ce qui se passe au sein des mers, dans la demi-obscurité des profondeurs peuplées de monstres et de coquillages? M. de Heredia va vous y conduire :

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Eclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle aux profondeurs de ses tièdes bassins
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermicellé du pâle madrépore.

Vous êtes plongé à mille mètres sur un lit de sable qu'aucun pas humain n'a foulé; le tableau est complet, et il est immense. L'infini vous entoure... Et

faites attention au choix singulier des termes, dont quelques-uns sont prosaïques (tel le mot *vermicellé*), mais qui sont si bien appropriés au sujet, qui éveillent des idées tellement justes qu'aucune idée vulgaire ne s'y attache...

Il est convenu que tout poète doit avoir une doctrine qui résulte de sa conception du monde : « Le signe d'un esprit supérieur, a écrit Taine, ce sont les vues d'ensemble. » Quelles peuvent être les « vues d'ensemble » de M. José-Maria de Heredia? Quel est le trait dominant de son esprit et, par suite, qui se dégage de son œuvre? Je crois bien que c'est, pardessus tout, un vif amour de la beauté plastique, envisagée sous ses aspects les plus variés... M. de Heredia adore les belles formes, les belles couleurs, les beaux spectacles de la nature et ceux de l'humanité. Et, en effet, il contemple l'histoire de l'humanité comme il contemplerait une série de spectacles, de très haut, à la façon d'un aigle planant dans les vastes étendues. De là sa sérénité... Le poète voit les choses de trop loin pour en être ému. Il l'est rarement. C'est à peine si dans deux ou trois de ses sonnets (*En Campagne*, *l'Exilée*), on sent percer comme un soupçon de tristesse; encore n'est-ce qu'une ombre vite effacée. Le grand soleil reparaît au sonnet suivant, le grand soleil implacable qui fait saillir les contours et étinceler les pierreries...

En somme, M. José-Maria de Heredia se reflète complètement dans ses vers. On y retrouve à la fois

le créole sensuel, né sous un ciel de feu et qui jouit des luxuriances de la nature, et qui est heureux de vivre; l'Espagnol orgueilleux et truculent qui aime les sonorités et les couleurs; l'historien formé à l'École des chartes, et qui se plaît à l'exactitude. Groupez ces trois éléments, joignez-y une acuité de vision, une flambée d'imagination, une science technique peu communes : et vous avez José-Maria de Heredia, qui est le moins attendri et le plus magnifique des poètes...

Ceux qui veulent être consolés préfèrent Sully-Prudhomme...

M. CATULLE MENDÈS

... Une brasserie située dans les environs du faubourg Montmartre... Il est un peu plus de minuit... Des acteurs aux joues bleuies, des actrices débarbouillées en toute hâte et portant encore au menton le reflet du blanc gras mal essuyé, entrent et s'attablent. C'est un va-et-vient de bocks, d'écrevisses en buisson, d'œufs durs et de choucroutes garnies... L'heure du coup de feu.. Dans un coin de la salle, une demi-douzaine de jeunes hommes sont assis et causent joyeusement. Le moins jeune du groupe — et le plus jeune — peut avoir de trente-deux à cinquante-cinq ans. Il a été beau et il l'est encore. Il y a en lui du troubadour et de l'apôtre... Si l'on considère la régularité de son profil, la noblesse de ses traits, on songe aux silhouettes de saint Pierre et de saint Paul dessinées dans les vieux vitraux d'église. Mais la crinière blonde rejetée en arrière, la jaquette étroitement boutonnée, le col rabattu d'où s'échappe le

bouillonnement d'une cravate de soie blanche ornée de dentelles et négligemment nouée (*à l'artiste*, comme disent les coiffeurs) évoquent une autre image. On se remémore soudain les lithographies romantiques, représentant des hommes chevelus et désespérés, debout sur un rocher fouetté par la vague, et jetant leurs plaintes au vent qui passe... Enfin, le son de sa voix, très musicale, la grâce féminine de ses gestes, un je ne sais quoi de tendre, de caressant, de voluptueux qui émane de sa personne rappellent Faublas, Fortunio, le petit Jehan de Saintré. M. Catulle Mendès est à la fois tout cela, et il est encore autre chose. Il tire l'épée comme feu Saint-Georges, et s'en va sur le pré pour un oui et pour un non. Il compte à son actif autant de conquêtes que le duc de Richelieu, et il n'est pas, plus que lui, fidèle dans ses amours. Il est très gentilhomme et très bon garçon, très paternel et très hautain, prompt à infliger la critique et la supportant malaisément, âpre au gain et cependant généreux, même prodigue. C'est un composé de qualités et de défauts, dont l'ensemble est séduisant... Voyez!... On se presse autour de lui, on ne peut se résoudre à le quitter. Qu'il développe un point d'esthétique; qu'il retrace ses souvenirs; qu'il conte la dernière aventure de Mlles Jo, Zo et Lo, ses héroïnes; qu'il discute *ex professo* un cas de casuistique sentimentale, ou qu'il ajoute un chapitre à l'*art d'aimer*, — on s'abandonne sans résistance à la verve ailée et parfois salée, de

son discours. La brasserie clôt ses volets, les derniers buveurs s'éloignent, qu'on l'entoure encore... Et quand enfin, cédant aux supplications du cabaretier, on consent à déguerprir, c'est pour déambuler le long des rues désertes et poursuivre cet entretien, depuis longtemps commencé, et qui ne veut pas finir. Que de vers ont été dits ainsi sous la lumière vacilante des becs de gaz, que de strophes lancées aux étoiles, dans le court trajet qui sépare la brasserie Pousset de la rue Richelieu, la rue Richelieu de la rue Taitbout!

Autre tableau... M. Catulle Mendès vous a dit : « Venez donc me demander à déjeuner à la campagne. » Et profitant de l'aimable invitation, par un beau matin de juillet, vous avez pris le train. Vous avez trouvé le poète drapé dans une ample robe de chambre à raies rouges et bleues, accoudé sur son balcon, et rêvassant devant des fleurs. Et après un copieux repas arrosé de vin clairet, il vous a expliqué sa méthode de travail.

« C'est le matin, vous a-t-il dit, que j'accomplis ma besogne. Je ne pense à mes contes et à mes chroniques que quelques minutes avant de les mettre sur le papier. J'allume un cigare, je sors dans mon jardin : je regarde ce bois de chênes que vous apercevez tout là-bas. Bientôt les arbres, enveloppés de brouillard, prennent à mes yeux des formes étranges et me transportent dans un monde fantastique. Ma cervelle, hallucinée, est visitée par l'inspiration.

Mon sujet est trouvé. Je n'ai plus qu'à prendre la plume. »

Prendre la plume! Cela est tout simple pour le commun des mortels. Mais M. Catulle Mendès est cousu de manies. Il ne saurait se contenter de la plume dont se sert un clerc d'huissier. Il lui faut des plumes spéciales, taillées tout exprès pour lui, des plumes d'oie semblables à celles de nos aïeux. Il en possède un vaste approvisionnement. Jadis il usait de plumes de « roseaux », rapportées d'Afrique, et qui lui ont laissé un délicieux souvenir. Quant aux plumes de fer, elles ne lui inspirent que du mépris : Laissons-les, dit-il souvent, aux manœuvres, aux malheureux qui écrivent uniquement pour gagner leur pain, aux ronds-de-cuir courbés sur leur tâche. Mais nous autres poètes, artistes, nous devons nous en abstenir. La pointe meurtrière du fer égratigne le vélin, interrompt le fluide qui s'échappe de nos pensées. C'est un outil grossier et rude, indigne des mains délicates. » Tous les confrères de M. Catulle Mendès ne partagent point ces préventions. L'on raconte que son ami Fouquier étant venu le voir et lui apporter ses compliments au lendemain d'un duel, et n'ayant trouvé dans l'antichambre qu'une vieille plume d'oie amollie et crachotante, lui écrivit : « Je ne puis, mon cher Mendès, vous dire des choses aimables avec une si méchante plume... » Et M. Mendès, qui ne s'accommode pas des plumes de tout le monde, se fait fabriquer un papier particulier, réglé,

divisé en deux parties égales, propre à supporter les ratures. L'auteur de *Zo'har* (malgré sa prodigieuse facilité) retouche, presque autant que Balzac, ses manuscrits. Il est le fléau des typographes, qui ont mille peines à se retrouver dans cet écheveau de croix, de renvois, de béquets, de suppressions, d'alinéas et de parenthèses. Et pourtant les phrases de M. Mendès coulent, comme des nymphes sur le gazon, avec une grâce agile.

Voilà bien des anecdotes... Il me reste peu de place pour analyser l'œuvre de M. Catulle Mendès. D'autant qu'elle comporte des appréciations très diverses et difficiles à formuler... J'essaierai de les résumer en une comparaison. Vous est-il arrivé de voir jouer un de ces artistes virtuoses qui sont arrivés à la quintessence de la perfection et qui possèdent toutes les habiletés, toutes les finesses, toutes les roueries que peut donner une longue expérience professionnelle, jointe à de merveilleux dons naturels? Je citerai M. Coquelin aîné et Mlle Suzanne Reichenberg qui rentrent, l'un et l'autre, dans cette catégorie. Vous les écoutez. Et vous êtes tout d'abord étonné et saisi d'admiration. Quelle science! quelle sûreté! quelle diction impeccable! Avec eux point de fausse note à craindre! On est sûr que l'écheveau se dévidera sans accident. On en est trop sûr!... Peu à peu une impatience vous gagne. Vous voudriez quelque chose de moins savant, de moins impassiblement correct, quelque chose qui vous secoue et

vous donne le frisson, comme ces cris de Mounet-Sully qui font parfois sourire, mais ne laissent jamais indifférent. Et, à mesure que le rôle se développe, cette impression s'avive, à tel point qu'elle en arrive à vous obséder. Vous pestez intérieurement et contre l'artiste et contre vous-même, car vous vous sentez injuste. Vous en arrivez à souhaiter chez Coquelin et chez Reichenberg une gaucherie, un manque de mémoire, que sais-je? un mouvement de nervosité ou de passion qui dérange l'imperturbable et froide harmonie de leur jeu. Et quand la représentation est achevée, vous vous en allez, murmurant : « *Décidément, cette Reichenberg a trop de talent : elle en est assommante !* »

Il me semble que l'œuvre de M. Catulle Mendès éveille une sensation analogue. Cet homme sait tout et peut tout faire à sa guise. Il a fait du Leconte de Lisle, du Victor Hugo, du Banville; il a composé des rondels qui valent ceux du XVIe siècle; des poèmes amoureux qui égalent les plus exquis et les plus lascifs de la décadence latine. Il est capable, selon qu'on l'en prie, de chanter Mars, Bacchus, Vénus-Aphrodite; et ses vers héroïques valent ses vers voluptueux. Supérieur à Mlle Reichenberg, qui ne peut interpréter que les ingénues, et à M. Coquelin, qui n'est excellent que dans les valets, M. Catulle Mendès aborde tous les emplois. Il écrit le *Soleil de minuit* et *Philoména*, la *Maison de la vieille* et les *Contes du rouet*. Mais si l'on découvre en ses productions opposées

une habileté prestigieuse, une virtuosité qui tient du miracle, une science de la langue qu'on ne peut prendre en défaut, on n'y sent pas vibrer une émotion personnelle. Cela a la pureté et la froideur d'un marbre que la vie n'anime point. Dix vers inachevés, mal rimés, composés dans la fièvre, nous troubleraient davantage que ces superbes pièces où l'on ne devine que le travail d'un cerveau. Je ne sais plus quel critique a comparé M. Catulle Mendès à un miroir qui réfléchirait les objets avec une remarquable netteté. Il a oublié d'ajouter que ce miroir est un miroir intelligent, doué de la faculté de choisir et d'affiner les images. Que ne peut-on dire aussi que c'est un miroir sensible, dont la glace se ternit quelquefois sous l'influence d'une émotion intérieure!

A y regarder de près, la seule note qui soit vraiment particulière à M. Catulle Mendès est cette sorte de langueur sensuelle qui enveloppe la plupart de ses écrits et surtout sa prose. Cela est subtil comme un parfum, cela se glisse, s'insinue comme une caresse, et cela vous amollit et vous prédispose aux délices de la chair. M. Catulle Mendès a baptisé un de ses ouvrages d'un nom qui est une trouvaille : *Pour lire au bain*. Ce titre résume excellemment l'essence des quinze ou vingt volumes de contes de M. Mendès, dans lesquels il y a, en effet, de l'eau tiède, des grains de senteur, du lait d'amande, des cosmétiques et des sels cantharidés. Le tout est d'une saveur extraordinairement perverse. Et, quand on lit

avec soin ces petits morceaux, ils ne sont pas plus décolletés que bien d'autres qui n'éveillent pas la même impression libidineuse. Elle provient beaucoup moins du fond que de la forme, de l'arrangement des mots, du frôlement des syllabes, de l'adresse avec laquelle l'auteur indique ce qu'il veut faire entendre sans le dire expressément. Nulle part, cette curieuse manière ne s'est mieux affirmée que dans un sonnet assez peu connu et que M. Mendès a composé pour un tableau de Gervex, cette femme nue et masquée, qui obtint naguère, au Salon, un si vif succès de curiosité :

La câline, féline et serpentine ligne
De votre corps où vit la pulpe des lis blonds
Et la sveltesse molle aux ondulements longs
D'une liane lente ou d'un lent cou de cygne.

Vêtue, avec Chamfort ou le prince de Ligne,
Vous auriez devisé, duchesse, en des salons,
Seule, sans tulle au sein et sans mule aux talons.
Un autre orgueil vous fait cette lèvre maligne.

Mais le masque! Pourquoi? Votre confusion
Prétend-elle cacher au jour l'éclosion
D'une rose pudeur; ou bien, moins ingénue,

Vous plaisez-vous à la perverse illusion,
Dans le tendre et discret miroir, d'une inconnue
Exquise autant que vous, et toute proche, et nue?

Ne me demandez point, de grâce, ce que M. Catulle Mendès a voulu exprimer. Je n'ose saisir son intention. Que ne peut-on faire traduire, à notre douce langue française, et sans employer un terme grossier, une épithète indécente, par le seul artifice des images suggérées et des syllabes savamment unies?...

M. YANN NIBOR

Il s'appelle de son vrai nom Jean Robin, auquel il a substitué Yann Nibor par amour du pittoresque (Yann Nibor sonnant mieux à l'oreille que Jean Robin) et par déférence pour M. Pierre Loti (rappelez-vous le Yann de *Pêcheur d'Islande*)... Donc Yann Nibor commence à être très connu à Paris. Il est de tous les concerts de bienfaisance; il est le roi de quelques salons. La première fois que j'eus le plaisir de l'entendre, c'était au café du Lion d'Or, où un groupe de chansonniers et de poètes voulaient organiser des soirées littéraires. Jean Rameau, qui faisait partie du cénacle, venait de dire un de ses précieux morceaux, une pièce descriptive pleine de ruisselets, d'agnelets et d'enfantelets. On annonça Yann Nibor. Nous vîmes s'avancer un grand gaillard taillé en hercule, tête de gabier, tannée par les vents du large, bouche en coup de serpe, se relevant par un coin et montrant des dents de jeune loup, blan-

ches et pointues. De très beaux yeux éclairaient cette face énergique, des yeux fiers et tendres, et un peu rêveurs... Yann Nibor commença à déclamer. Et nous fûmes saisis d'une grande émotion. Sa voix rude évoquait d'humbles héros, les martyrs de la mer, ceux qui ne reviennent plus, les naufragés de Terre-Neuve, les moussaillons orphelins, et les « pauv' petits gas » qui s'en vont se faire casser les os au Tonkin pour la plus grande gloire de la patrie... Ce que disait Yann Nibor n'était pas neuf. Nous l'avions lu sous mille formes. Ces lieux communs, en passant par ses lèvres, prenaient une saveur particulière. Il y ajoutait l'accent du terroir, quelque chose de fruste, de robuste, et d'un peu sauvage... Cela sentait bon le goudron, le varech, la saumure. Cela vous transportait en Bretagne bretonnante, sur le port où flânent les mathurins, dans les cabanes où ils font sécher leurs filets et cuire leur soupe. Et nous entendions le parler naïf de ces braves gens, leurs paroles bourrues et brèves, émaillées de locutions pittoresques; nous croyions voir leurs silhouettes, noyées de brumes, leur pas cadencé par le roulis, leurs grosses bottes, leurs dos arrondis sous les plis du *surouët* et le chapeau de toile cirée, et la pipe qui brille comme un fanal dans la nuit. Puis Yann Nibor, s'échauffant, le regard enflammé, les poings serrés, imitait le sifflement de l'orage, le grondement des flots en furie, et devenant grave, il peignait la mâle résignation des matelots qui attendent la mort et

courbent le front sous les arrêts de la Providence... Et nous avions le cœur saisi. Et, quand Yann Nibor descendit de l'estrade, encore tout bouillant, ruisselant d'émotion et de chaleur, nous allâmes lui serrer la main. Et nous comprîmes, à l'énergie de son étreinte, que nos éloges le touchaient profondément. Et certes ils étaient sincères.

J'ai souvent revu Yann Nibor. Et toujours il m'a causé du plaisir. Il m'a, de plus, conté son histoire, qui est très édifiante. Sa famille ne compte que des matelots. Le grand-père a fait la course contre les Anglais, à bord du *Tigre*, du *Redoutable* et de la *Minerve*. Le père a navigué pendant vingt ans sur les vaisseaux de l'État et s'est établi comme charpentier dans une vieille rue de Saint-Malo. On ne devient pas riche à ce métier. Le petit Yann, pour aider sa famille, entre dans les enfants de chœur, apprend le plain-chant, et, comme sa voix est jolie, le curé lui donne douze francs par mois. La guerre de 1870 éclate. Yann voudrait s'engager. Il n'a que treize ans. On ne peut le prendre que comme mousse. Il s'embarque par un matin de décembre sur l'*Inflexible* qui va rejoindre l'escadre de la Baltique... Les années s'écoulent; le mousse devient gabier, il gagne un galon, deux galons; c'est un bon sujet, aimé de ses chefs. Et quand le service lui laisse quelques loisirs, que fait-il? Il apprend par cœur des pièces de vers. Un instinct l'attire vers les poètes. Tout d'abord il n'est pas très heureux dans ses choix.

Il s'assimile le répertoire de Paulus et le récite devant ses camarades ébahis. Bientôt son goût s'épure. Le hasard lui procure un volume de Victor Hugo. Il s'enthousiasme à la *Légende des siècles*. Puis il dévore les œuvres de Pierre Loti, recopie de sa main *Mon frère Yves*. Et bientôt, par une pente inévitable, il s'essaie dans l'art d'écrire. Ce garçon, qui n'a reçu aucune culture, rime tant bien que mal des chansons; il s'inspire de ce qui l'entoure, de la vie du bord, des menus incidents de son métier; il porte tout cela gauchement, brutalement, sur le papier. Il ignore les règles de la prosodie, il les devine, car, ainsi que les poètes d'instinct, il a le sentiment naturel du rythme. Un scrupule le gêne. Il voudrait se servir de la belle langue littéraire de Victor Hugo, de Richepin, des grands maîtres. Mais il s'y trouve gêné, empêtré. Cette langue ressemble si peu à celle qu'il entend parler autour de lui! C'est une robe de princesse dont il cherche à recouvrir le corps d'un vilain. Il prend le parti de s'en dépouiller! Au diable les oripeaux! Il veut mettre en scène des mathurins, de vrais mathurins. Il glissera dans ses vers leurs mots, leurs barbarismes, leurs élisions, la familiarité de leurs termes maritimes. Et tant pis pour ceux qui ne seront pas contents! Yann Nibor débite les premiers produits de sa Muse devant des officiers qui l'encouragent. Son temps de service achevé, il vient chercher fortune à Paris. C'est le rêve de tous les artistes; il leur faut la consécration du public parisien...

Beaucoup s'y cassent les ailes. Il y a tant de concurrence! Daudet a conté la mélancolique histoire du tambourinaire Valmajour, dont le galoubet, illustre en Provence, fut jugé à Paris profondément ridicule. Yann Nibor n'eut pas trop à souffrir de ces déceptions. Il conquit assez vite ceux qui l'entendirent. Il lutta avec opiniâtreté pour percer la couche d'indifférence qui s'interpose entre les nouveaux venus et le public. Il se prodigua, sollicita les invitations, se montra dans les brasseries littéraires, aux dîners de la *Plume*, se fit quelques bons amis qui le poussèrent. Ses anciens chefs lui procurèrent au ministère de la marine une place modeste. Aujourd'hui, il est heureux, non pas riche. Que ferait de la richesse un vieux gabier comme lui? Il a le pain quotidien, le loisir de travailler à ses œuvres de prédilection. Enfin, il jouit d'une célébrité naissante, dont les parfums le caressent agréablement. Tout homme de lettres est sensible à la gloire, même lorsqu'il a porté l'uniforme de maître d'équipage et qu'il a rimé ses premiers vers, perché comme une hirondelle, sur la vergue du grand mât.

Que valent les compositions de Yann Nibor, lorsqu'on les lit imprimées et dépouillées du prestige de son interprétation? L'épreuve est redoutable. Bien souvent on a peine à retrouver dans le livre l'impression que le théâtre vous fit éprouver. L'acteur vous a trompé sur le mérite de la pièce. C'est son talent que vous aimiez en elle, sans en avoir conscience. Et, dès

que l'acteur a disparu, vos illusions s'écroulent. Je n'ai éprouvé qu'à demi cette déception, en relisant les chants et les récits de Yann Nibor. Il est vrai que, tout en tournant les pages, j'avais dans l'oreille l'accent et les intonations de l'auteur. Peut-être quelqu'un qui ne l'aurait jamais entendu n'éprouverait-il pas le même plaisir à savourer ces solides poèmes. Et pourtant, à bien les considérer, abstraction faite de toute considération extérieure, ils ne sont pas indifférents. Une sorte de beauté y apparaît, qui naît de la franchise des sentiments exprimés et de l'extrême cordialité de l'expression...

Il n'y a, dans l'œuvre de Yann Nibor, qu'un tout petit nombre d'idées. Elles sont très élémentaires, présentées sous des aspects variés, mais elles demeurent dans un cercle très restreint. Ce sont bien les idées qui peuplent la cervelle et le cœur d'un marin, dépourvu de culture, et qui ne raffine pas sur ses sensations, et qui vit, bonnement, selon la loi naturelle.

D'abord, c'est l'amour du coin de terre que l'on a quitté. On se trouve très loin, à trois mille lieues du pays, et, le soir, quand le soleil se couche, on aperçoit le toit de chaume qui fume, là-bas, dans le petit village, et une larme vous monte aux yeux :

J' suis triste et mon cœur volage
S' met à battr' bien fort
Quand j' vois en rêv' mon village
Avec son vieux port.
Mon village, au bas d'un' côte,
Est tout p'tit, mais beau,

Surtout lorsqu'à marée haute
Il se r'flèt' dans l'eau,
Avec ses toits d' chaum' pleins d' mousses,
Son vieux clocher gris,
Ses pommiers verts, ses vach's rousses
Et ses blonds épis.

Ce n'est pas seulement la maison que l'on regrette, mais ceux qui l'habitent, la femme, l'enfant, la promise, et même les vieux, l'aïeule au chef branlant que l'on a quittée sans l'espérance de la revoir. Aux heures critiques, ces souvenirs reviennent au matelot. Jean tombe sur le pont et se défonce la poitrine; il va mourir. Il demande qu'on lui montre le portrait de sa fiancée Mariette, qu'il devait épouser au retour, pauvre fille

Qu'avait pas un brin d'aisance,
Mais qu'avait des mass' d'amour,

et il expire, en fermant les yeux, sur cette vision douloureuse...

Et maintenant la contre-partie : le chagrin de ceux qui attendent, qui montent chaque soir sur la falaise pour guetter l'arrivée du navire et qui reviennent désespérés; la détresse du logis plein de marmots, sur lesquels planent, comme d'affreuses menaces, la faim et la maladie. L'auteur a connu ces misères, il en est imprégné; elles passent dans ce qu'il écrit. Il a aussi connu la résignation du matelot devant le danger, son fatalisme silencieux, sa bonté pour le camarade dans la peine. Un épisode qu'il aime à

conter est celui du mathurin dont le cœur se fend à voir pleurer le petit mousse... Il lui demande les causes de sa tristesse. Et le mousse lui montre une lettre de sa mère. Son père est mort. On n'a pas le sou à la maison. Comment faire? Le mathurin se gratte la tête. Puis tout à coup d'une voix bourrue :

Réponds-lui, gamin,
Qu'au retour de la *Sirène*,
Réponds-lui, gamin,
Qu'on calmera son chagrin,
Je l'épouserai,
Sitôt après son veuvage,
Je l'épouserai
Et sa marmaille aimerai.
Mais, en attendant
La noce et le mariage,
Mais, en attendant,
Passe-lui tout mon argent...

Yann Nibor se contente de retracer ce qu'il a vu et c'est ce qui donne une forte couleur à ses peintures. Quelques-unes n'ont d'autre intérêt que le relief pittoresque du détail; par exemple, le morceau intitulé : *A table d'hôte*. Deux matelots abordent dans une ville bretonne. Ils ont envie de boire du cidre, du bon cidre du pays. Ils se font indiquer le meilleur hôtel du lieu. L'aubergiste, qui voudrait leur vendre très cher une bouteille de vin, leur donne un cidre insipide coupé d'eau. Nos hommes le lui jettent à la figure et lui tiennent un discours rehaussé d'épithètes truculentes. L'épisode est bien mince; il amuse cependant, car on le sent *vécu*; il

donne l'impression de la réalité prise sur le vif; ces mathurins en bordée sont de vrais mathurins; leur propos, leur geste, leur silhouette sont en parfait accord... L'auteur reste confiné dans la limite de cette psychologie spéciale qui est celle du marin. Lorsqu'il veut en sortir, il produit avec beaucoup d'effort des pièces médiocres. Il est voué au rôle de miroir. Sa fonction est de réfléchir ce qui s'est déroulé devant lui et d'en donner l'illusion parfaite... Il joint à cette faculté descriptive des dons de poète, des poussées d'émotion, çà et là de puissants coups d'ailes, des visions très larges. Le petit drame des *Albatros*, avec ses petits vers, pauvrement rimés, allant humblement deux par deux, finit par une image tragique d'une souveraine ampleur. Que vous dirai-je? Yann Nibor possède d'instinct, à l'état primitif et fruste, ce qui constitue l'artiste : il sent fortement et communique au lecteur sa sensation.

Reste à examiner la forme de ses vers. Elle possède un mérite immense. Elle est tout à fait dénuée de rhétorique. Yann Nibor est aussi peu littérateur que possible. Il ne cherche pas les épithètes rares, les mots à panaches, les métaphores redondantes; il écrit bonnement comme l'on cause *cheux nous*. Et ne poursuivant pas le pittoresque, il le trouve. Je voudrais citer tout entier le morceau intitulé *l'Islandais*; je ne crois pas que rien de plus jovialement breton ait été composé dans notre langue. L'Islandais arrive à bon port. Il se dirige vers le logis et se

fait une fête d'embrasser sa femme. O surprise! la famille est accrue d'un p'tiot!

— Me r'voilà su l' plancher des vaches,
Dans mon vieux pays de Paimpol,
Oùsqu'on peut s' flanquer des pistaches,
En buvant du cidre à plein bol.
Sans fair' de bruit poussons la porte,
Et chez nous surprenons Margot.
Mais c'est moi l' surpris, l'diable m'emporte!
Car, au lieu d' femm', j' trouve un marmot.

Le Paimpolais est ravi. Il caresse le mioche né durant son dernier voyage. Ses mains calleuses le soulèvent délicatement au-dessus de son berceau :

Puisque c't' anné' j' fais la trouvaille
D'un p'tit mioch' quand j' rentre au pays,
Voyons donc c' que c'est qu' la marmaille?
C'est un gas! Quell' noc', mes amis...
Ai' pas peur de moi, *ma p'tit' graine*,
Et laiss'-moi t' bercer dans mes bras;
En attendant qu' ta mèr' revienne,
Allons, fais dodo, mon p'tit gas.

Ma *p'tite graine*... Est-ce gentil?... Sentez-vous la rude tendresse que le Paimpolais met en ces mots? Il admire son gas, il le trouve superbe... « Ma foi, dit-il, mon p'tit goéland, il faut que je t'embrasse sur l'œil. » Le *p'tit goéland* fait la grimace :

Hein; ça piqu', tu fais la grimace :
J' m'aperçois qu' ma barb' d'Islandais
A r'brouss' poil doit racler ta face,
Rose et fraich', de p'tit Paimpolais.
On voit ben qu' t'as pas l'habitude
De r'sentir la brosse à papa,
Qu' ta p'tit' mèr' va trouver moins rude.
Mais, chut! taisons-nous, la voilà.

Il y a dans ces couplets quelque chose de sain, de bien portant, et tout à la fois de naïf, qui fait sourire et attendrit. On se sent en contact direct avec ces braves gens. Yann Nibor excelle à fixer, en même temps que le langage, le profil et le mouvement de ses héros. Le Paimpolais apparaît aussi nettement dessiné, à travers ces strophes, qu'en une esquisse de Haquette. Et remarquez que le poète raconte et ne peint pas; il n'y a pas une seule description dans ses ouvrages. Ils sont d'un bout à l'autre en dialogue. Et la physionomie du personnage mis en scène jaillit de ce dialogue, est violemment projetée au dehors. Nous venons de contempler le Paimpolais aux bras rudes. Lisez maintenant ces vers, et dites si vous n'apercevez pas une aïeule au chef branlant, si vous ne voyez pas trembloter sa coiffe blanche, si vous n'entendez pas sa voix cassée :

— « Adieu, mon p'tit gas, va j'seu ben chagrine
« De t'voir t'en aller au Tonkin, là-bas!
« J'seus ben veille à c't'heure et j' courbe l'échine,
« Tu n'me r'trouv'ras pas, quand tu t'en r'viendras.
— « Ai' pas peur, grand'mère, t'as cor un'bonn'mine,
« Ton coffre est solid' pus qu' ceux des bazars.
« J' t'apport'rai d' là-bas un' bell' boît' de Chine,
« Avec un' douzain' de jolis foulards.
— « Ah! mon pau'p'tit gas, va, j'seu ben trop veille,
« Pour cor me gréer d' ces biaux affûtiaux;
« C'tait bon v'là trente ans, mais j'seu à la veille
« D' dormir, près d'ta mèr', dans l'champ aux naviaux. »

Cette notation est d'une fidélité scrupuleuse. Et c'est par là qu'elle nous touche. Une élégance litté-

raire, jetée au travers de ces rusticités, jurerait comme une note fausse dans un morceau de musique. Yann Nibor est tout près de la nature. Qu'il ne s'en écarte pas. Ma crainte est qu'avec le succès il ne veuille renouveler son genre, l'élargir, composer des narrations « dramatiques », destinées à être dites dans les salons. Ce jour-là, il sera perdu. Il n'acquerra pas la virtuosité des Richepin, des Coppée; il tombera dans le pastiche; il cessera d'être sincère. Yann Nibor doit demeurer le poète des gabiers, sous peine de ne plus être. Il lui faut de temps à autre déserter son rond de cuir administratif et aller retremper son inspiration au contact de ses « vieux frères » de l'*Inflexible* qui chauffent leurs rhumatismes sur les quais de Saint-Malo...

M. G. CLÉMENCEAU

Il naquit en 1841, d'une famille vendéenne, et montra dès l'enfance une grande ardeur au travail et de remarquables aptitudes pour les sciences naturelles. A vingt-six ans, il avait en poche son brevet de docteur. Mais déjà sa cervelle était hantée d'obscures préoccupations. Il s'installa au cœur de Montmartre, non pas pour s'y constituer une riche clientèle : il prodiguait aux pauvres de son quartier des soins désintéressés, il leur ouvrait gratuitement son cabinet de consultations; c'est tout au plus s'il ne leur payait pas des remèdes. Il voulait être populaire : il le devint. Nommé au 4 Septembre maire de son arrondissement, élu le 8 février 1871 député de la Seine, M. Georges Clémenceau se trouvait, à la fleur de l'âge (il avait juste trente ans), placé en évidence parmi les républicains. Il avait derrière lui des électeurs dévoués, autour de lui des hommes nouveaux qui ne demandaient qu'à l'associer à leur

fortune. L'œuvre qu'il s'agissait d'accomplir était colossale : un pays à relever, des mœurs publiques à former, une société à repétrir en l'imprégnant des idées démocratiques. C'étaient autant de tâches sacrées. Nous allons voir dans quelle mesure M. Georges Clémenceau y coopéra.

Il était doué de moyens exceptionnels. On s'en aperçut de suite. Il était né orateur. A la vérité, son éloquence n'avait rien de cette éloquence abondante et généreuse qui déchaîne l'enthousiasme des foules et les pousse aux grands desseins. Apre, serrée, tranchante, mieux armée pour la critique que pour la persuasion, elle déchirait l'adversaire, elle agissait à la façon d'une lame aiguë et enduite de poison; ses blessures étaient douloureuses et se cicatrisaient lentement. Ce qui rendait redoutable la parole de M. Clémenceau, c'est qu'elle avait l'apparence de la logique, et semblait s'adresser à la raison des auditeurs, alors qu'elle ne séduisait que leur violence. Quand on relit ses discours, on s'explique cette illusion. Ils sont bâtis avec une singulière solidité : les arguments s'y enchaînent et sont étroitement liés l'un à l'autre; et, le plus souvent, la conclusion où ils aboutissent n'a pas le sens commun. Au fond, M. Clémenceau est un sophiste; il part d'un principe, faux en soi, et pousse son raisonnement, avec une inflexible rigueur, jusqu'aux dernières limites de l'absurde. Son édifice est élégant et d'une belle tenue, mais il s'élève sur le sable et ne tarde pas

à s'écrouler. Il suffit d'y réfléchir pour discerner le vice de construction. On ne l'aperçoit pas tout d'abord. Cet art insidieux et prestigieux étourdit et éblouit. Ceci explique pourquoi, si souvent, M. Clémenceau a surpris la bonne foi de la Chambre et enlevé, en une minute de premier étonnement, des votes qu'elle n'avait pas envie de lui donner.

Ayant en sa possession ce talent qui le rendait dangereux, jeune, ardent, ambitieux, le député de Montmartre pouvait suivre deux directions opposées : ou bien s'associer aux efforts des hommes de gouvernement, participer à la fondation de la République, consacrer son intelligence à la consolidation du nouveau régime; ou bien se placer en face des gouvernants, ses amis d'hier, se séparer d'eux avec éclat, devenir *leader* du radicalisme. Peut-être M. Clémenceau n'eût-il pas mieux demandé que de se joindre à ceux qui créent au lieu de se joindre à ceux qui détruisent. Mais il eût fallu lui offrir une situation digne de lui. Sa vanité ne s'accommodait pas du second rang. Il voulait être chef de groupe. D'un côté, il voyait deux citoyens de premier ordre, Gambetta et Jules Ferry, dont il eût été obligé de subir l'autorité; de l'autre, un terrain vierge, dont il pouvait s'emparer sans coup férir, le terrain de l'opposition démagogique. Il n'hésita pas : il se cantonna dans ce fief comme ces barons du moyen âge qui se tenaient, l'escopette au poing, au sommet de leurs burgs et exigeaient des passants une rançon.

Ceux que M. Clémenceau menaçait, c'étaient les ministres, toujours sur le qui-vive, infortunés jouets des caprices parlementaires. Suivi de lieutenants bien disciplinés et d'une troupe aguerrie, il montait à l'assaut; il organisait contre le pouvoir officiel un pouvoir occulte, très agressif. Il était redouté comme la peste; ses adversaires le ménageaient et cherchaient par mille petites coquetteries à l'adoucir, et M. Clémenceau, mis en appétit, consolidait sa puissance; il se modelait sur ses ennemis. Gambetta avait un organe, la *République française*; M. Clémenceau fonda la *Justice*. Et ce journal, sans lecteurs, exerça une véritable dictature; il devint un centre où aboutirent les plus hautes influences. M. Clémenceau tint dans ses mains pendant quelques années tous les services publics; il n'avait qu'à formuler un désir pour le voir réalisé. La prodigieuse fortune de Cornélius Herz montre ce que pouvait l'amitié de M. Clémenceau; elle arrivait à influencer les premiers rouages de l'État; elle intimidait la diplomatie.

Il y avait là de quoi étourdir le cerveau le plus solide. Et je crois bien que M. Clémenceau fut un peu grisé. Il avait l'assurance des gens à qui rien ne résiste. Il jouissait de la vie, moralement et physiquement; il savourait cette joie orgueilleuse qui naît de la crainte qu'on inspire; il aimait aussi beaucoup la fête mondaine et se montrait assidu à l'Opéra; son esprit brillait dans les coulisses de la Comédie-Française comme dans celles du Palais-Bourbon. Il

était heureux. Et cependant son ambition demandait plus encore. Il rêvait la grande popularité que Gambetta avait connue, quelques années après la guerre. Gambetta incarnait l'idée de revanche, il s'était entouré d'un état-major de vaillants soldats qui lui étaient dévoués et qui recevaient ses inspirations, les Gallifet, les Saussier, les de Miribel. Poussé par je ne sais quel instinct d'imitation, M. Clémenceau voulut avoir aussi son général à panache : il inventa le général Boulanger, il lui prêta le secours de ses relations, de ses journaux, il s'appliqua à augmenter son prestige. Mais, cette fois, l'inspiration était fâcheuse. M. Clémenceau s'aperçut bien vite que le général travaillait pour son propre compte et non pas pour lui; il pensait avoir recruté un aide de camp qui le suivrait à distance et exécuterait ses ordres docilement : l'aide de camp était en train de le supplanter et s'érigeait en aspirant dictateur. Les plus chères espérances de M. Clémenceau étaient déçues; le courant qu'il avait formé de ses propres mains se détournait et le laissait sur la rive. Il en fut profondément irrité, il ne chercha pas à dissimuler son dépit. Il se redressa avec violence contre sa créature de la veille; le général Boulanger n'eut pas d'ennemi plus acharné.

On ne se méprit pas au sens de cette tactique; on avait vu trop clair dans le jeu du *leader* radical; on était un peu las de ses machinations ténébreuses, on se révoltait sourdement contre son joug. Il était

visible, dès cette époque, que l'étoile de M. Clémenceau commençait à pâlir. Les scandales panamistes consommèrent sa ruine. Vilipendé, traîné sur la claie, en vain essaya-t-il de tenir tête à l'orage. Des accusateurs se levèrent contre lui, dont le plus terrible fut M. Paul Déroulède. On n'a pas oublié cette séance de la Chambre où l'on crut sentir passer, à cent ans de distance, comme un souffle du tribunal révolutionnaire. M. Clémenceau en appela au pays de la sévérité de ses collègues. Le pays lui fut hostile. Les électeurs du Var refusèrent de lui restituer son siège de député. M. Clémenceau se trouvait rendu à la vie privée, dans des circonstances particulièrement cruelles, après une féroce campagne de presse, et jeté sur le pavé de Paris, sans ressources, sans moyens d'action, abandonné de ses anciens collaborateurs... Sa carrière publique semblait finie sans retour; et je sais nombre de Français qui s'en réjouirent sincèrement.

Eh bien! l'avouerai-je? c'est depuis sa chute, bien plus qu'au temps de sa prospérité, que je serais tenté d'admirer M. Clémenceau. Il a fait preuve d'une force de résistance peu commune et d'une souplesse qu'on ne lui soupçonnait point. Il s'est improvisé journaliste, et ses articles ne sont pas indifférents, quoiqu'on puisse leur reprocher d'être écrits dans une langue trop oratoire. Il a essayé, sans y parvenir, de vivifier la *Justice*; il a couru après des lecteurs qui le fuyaient. Cet insuccès ne l'a pas

découragé. Il chronique aujourd'hui un peu partout, dépensant son énergie en un labeur acharné... Il en est là... Prendra-t-il jamais sa revanche? Rentrera-t-il au Palais-Bourbon? Y ressaisira-t-il sa vieille influence?... On ne peut jurer de rien avec les surprises du suffrage universel. Et pourtant je ne crois pas qu'il redevienne l'homme redouté que l'on a connu jadis. Il a contre lui la stérilité, la négation de son œuvre. Gambetta et Jules Ferry ont leur page dans l'histoire. L'un a personnifié la vaillance française, notre relèvement militaire, notre foi en l'avenir; l'autre a fondé sur des bases inébranlables l'enseignement national. On cherche le grand projet, l'idée féconde qu'ait défendus M. Clémenceau. Il n'a attaché son nom qu'aux manœuvres parlementaires, qu'aux vaines agitations de la tribune. Il fut un dissolvant, un acide, et rien que cela. Il avait les aptitudes d'un homme d'État : il a mieux aimé n'être qu'un politicien démagogue.

M. ÉDOUARD LOCKROY

Sa physionomie est extraordinairement mobile au physique et au moral. Il ne peut rester en place, il est tourmenté d'un perpétuel besoin de mouvement, et l'on raconte qu'il ne s'est jamais assis qu'à moitié sur le siège qui lui était offert, que ce fût un fauteuil, une chaise ou un simple tabouret. Quand il écrit, il se pose en amazone sur un angle de la table. Il écrase entre ses doigts vingt cigarettes qu'il jette aussitôt allumées, et mâchonne des cigares de midi à trois heures du matin. Sa parole est toute en saillies, son regard spirituel et inquiet. Ce petit homme, maigre et nerveux, est capable, sous une excitation violente, d'accomplir des actes très énergiques. Ce qui lui manque c'est le sang-froid, la volonté patiente, la lente ténacité, et peut-être aussi l'esprit de suite. Il est ondoyant et divers, et sa vie est l'image de son caractère. Elle se compose d'une série d'entreprises dirigées dans tous les sens et bientôt aban-

données. M. Lockroy fut tour à tour soldat, peintre, explorateur, archéologue, chroniqueur boulevardier, ministre et, pour finir, amiral. Il peut être intéressant de le considérer sous ces aspects successifs.

M. Édouard Lockroy n'avait pas vingt ans quand il s'enrôla sous la bannière de Garibaldi. Il lui fut présenté par son père, Simon Lockroy, le fécond vaudevilliste, l'auteur populaire des *Dragons de Villars*. Le héros prit le jeune volontaire dans son état-major. Et l'on se mit en campagne. Le joyeux temps! M. Édouard Lockroy ne tarit pas quand on le pousse sur ce chapitre. Garibaldi marchait sur Palerme. Il traverse un village très important dont toutes les maisons étaient closes et que les habitants semblaient avoir déserté. On se lance à leur recherche. Ils s'étaient réfugiés à l'église, autour de leur vieux curé. Celui-ci, en apercevant Garibaldi, est saisi d'une grande émotion. Il s'approche du général et lui dit : « Descends de ton cheval! » Garibaldi obéit. Le curé élève son crucifix et ajoute d'une voix vibrante : « Incline-toi!... » Garibaldi s'agenouille. Et le prêtre, enflammé d'un saint enthousiasme, s'écrie : « Regardez! le héros qui marche de succès en succès, qui gagne bataille sur bataille, vient de se courber devant Celui qui donne la victoire! » Ces paroles furent saluées de furieux applaudissements. Par sa condescendance, Garibaldi venait de conquérir une population qui lui était hostile. Il donna, ce jour-là, à l'adolescent Édouard Lockroy une leçon de sagesse et de

souplesse politiques que, plus tard, le député radical de Paris ne s'est pas suffisamment remémorée. Le curé prit place parmi les « chemises rouges ». Et avec son lourd crucifix il coucha plus d'un fantassin à terre. Il disait, en manière de plaisanterie :

« L'Église m'interdit de verser le sang. Je ne transperce pas mes ennemis, je les assomme ! »

Ce bon curé devint l'ami du petit Parisien, qui le seconda de toutes ses forces. Et c'est ainsi que M. Édouard Lockroy affirma ses qualités militaires.

La campagne de Sicile lui avait donné le goût des aventures. Il s'en alla guerroyer en Syrie contre les Bachibouzouks. A la vérité, cette expédition fut surtout un voyage artistique et pittoresque. Se rappelant qu'il avait étudié la peinture, Lockroy remplit plusieurs albums de croquis, d'aquarelles; il prit aussi des notes dont il devait tirer, trente ans plus tard, son livre *Ahmed le Boucher*, qui est rempli de carnages et de bouffonneries. Nul n'excelle comme M. Lockroy à exciter la gaîté en racontant des choses abominables. C'est une des formes de son esprit. Il courut de tribu en tribu, se croisa avec Renan qui accomplissait en les mêmes lieux son pèlerinage et préparait sa *Vie de Jésus*; il connut la fourberie des cheiks, faillit dix fois en être victime, contracta les germes de la peste et crut prudent de rentrer en France... Il était mûr pour le journalisme.

Il y pénétra par la petite porte de l'anectote et du papotage boulevardier. Il devint au *Figaro* le collègue

d'Henri Rochefort, avec qui il avait quelque affinité de tempérament. Comme Rochefort, il débuta par la chronique légère et glissa insensiblement vers la politique. Il commença par trousser des nouvelles à la main et finit par aiguiser des flèches barbelées à l'adresse du gouvernement. Ses impertinences lui valurent sept mois de captivité à Sainte-Pélagie. Il en sortit avec l'auréole du martyre. C'en était fait de sa destinée. Il appartenait désormais à l'avant-garde du parti républicain; il s'abritait sous l'égide de Victor Hugo, qui devenait son chef de file, son ami et, bientôt après, son beau-père à la mode de Bretagne. Au moment où il quittait la prison, M. Thiers le fit appeler et lui exposa ses vues sur la situation de la France et de la dynastie napoléonienne : « L'Empire est perdu, lui dit-il; il s'effondrera à la première occasion. Je ne vois que la République qui puisse le remplacer. Mais ce n'est pas vous autres, jacobins, qui fonderez cette république. C'est nous autres, monarchistes, qui l'établirons, avec le concours de la bourgeoisie. Rappelez-vous bien que la bourgeoisie n'acceptera ce régime qu'à condition qu'il soit paisible et ne menace pas ses intérêts. »

M. Lockroy repoussa les avances de M. Thiers. Ses sympathies, ses relations l'attiraient vers l'Extrême Gauche. Et puis, il aimait la popularité; il sollicitait les suffrages de Paris, il savait avec quelles doctrines, avec quelles paroles on parvient à les conquérir. Cet homme de lettres s'exprima en tribun,

cet artiste spirituel et un peu sceptique s'inspira des orateurs de la Convention et placarda sur les murs de l'Hôtel de Ville des affiches sang-de-bœuf. Il se mit à creuser les questions spéciales, pâlit sur le budget, découvrit un beau matin que notre marine était mal administrée; il souleva des tempêtes aussi violentes que celles de l'Océan, et manda à la barre d'une commission parlementaire des amiraux qui ne lui dissimulèrent pas leur impatience. Tant d'efforts combinés l'ont conduit au but suprême qu'il convoitait. Il a pu présider — de loin — aux évolutions de notre flotte. Il a été le grand-maître des torpilleurs et des cuirassés. Et il n'a pas eu envie de sourire quand le mathurin en faction lui a présenté les armes!...

En relisant dans le *Figaro* les vieux articles de M. Lockroy, j'y ai trouvé quelques lignes si jolies, si jolies, et d'une application si piquante, que je ne résiste pas au plaisir de les citer. Voici en quels termes il raillait les prétentions de M. de Bourgoing, qui posait sa candidature dans la Nièvre. Je souligne les phrases les plus caractérisques :

« *Nous vivons à une époque où l'on ne s'étonne de rien parce qu'il faudrait s'étonner de tout.* J'avoue, cependant, que j'ai éprouvé et que j'éprouve encore une certaine surprise en voyant que M. de Bourgoing est destiné à représenter la Nièvre. M. de Bourgoing est écuyer. *On désigne un écuyer pour discuter les affaires de l'État;* c'est un peu, me semble-t-il, comme si l'on priait M. Rouher de donner

des leçons d'équitation. Peut-être ensuite les populations de la Nièvre s'imaginent-elles que si M. de Bourgoing est toujours à cheval, c'est seulement sur les principes conservateurs.

M. de Bourgoing a peut-être des capacités politiques. Il est peut-être diplomate profond. Je n'en sais rien, et personne non plus. Tout ce qu'on a pu apprendre de lui, dans le public, c'est qu'il montait à cheval, et qu'il galopait à côté des voitures de la cour.

Je ne savais pas qu'il y eût quelque rapport entre l'équitation et la politique, ni qu'en étudiant l'une on apprît l'autre. Je le sais maintenant. J'ai été souvent aux courses. Mais, je l'avoue, jamais je ne m'étais écrié, en voyant un *gentleman rider* franchir un obstacle :

« Dieu! comme il a bien sauté la banquette irlandaise : ce doit être un homme politique! »

Je ne me représente pas non plus un préfet disant aux populations :

« Vous avez besoin, pour sauvegarder vos intérêts, d'un homme qui connaisse à fond les affaires publiques, qui puisse discuter le budget et gérer votre fortune; vous avez besoin d'un représentant sérieux qui empêche la guerre, qui assure la paix; *en un mot, vous avez besoin d'un homme d'État? Nous avons ce qu'il vous faut : c'est un écuyer.* »

Avouez que M. de Bourgoing aurait eu de quoi répondre à M. Lockroy : « Eh quoi! monsieur, vous vous étonniez en 1867 de ce qu'un écuyer voulût devenir représentant du peuple. Cela est-il plus surprenant que de vous avoir vu, vous, ancien bulletinier du *Figaro*, à la tête de nos forces nationales? Y a-t-il vraiment plus de distance d'écuyer à député, que de

chroniqueur à amiral? »... Et si M. de Bourgoing eût tenu ce langage, je ne sais trop s'il n'aurait pas eu pour lui les rieurs... Décidément, M. Lockroy a raison : « *Nous vivons à une époque où l'on ne s'étonne de rien, parce qu'il faudrait s'étonner de tout.* »

M. ALBIN VALABRÈGUE

... Une des figures les plus originales de la jeune génération... M. Albin Valabrègue s'est rendu célèbre comme auteur dramatique; il compte à son actif quelques-uns des plus grands succès du théâtre contemporain. Puis, tout à coup, sans que rien fît présager cette évolution, il s'est jeté à corps perdu dans la philosophie sociale. Il a composé d'énormes ouvrages à seule fin de démontrer que l'injustice et l'erreur régnaient parmi les hommes. On crut d'abord à une plaisanterie; on soupçonna M. Valabrègue de vouloir mystifier le boulevard des Italiens. Mais il fallut se rendre à l'évidence. M. Valabrègue devenait sombre, rêveur. Ce petit homme, prompt comme la poudre et qui semblait avoir du vif-argent dans les veines, s'enfermait dans un dédaigneux silence, paraissait suivre un songe intérieur, s'absorbait dans ses pensées. Ou bien, s'il était poussé à bout, il entrait en de violentes colères et exposait, avec une élo-

quence véhémente, ses idées sur la rénovation de l'humanité.

Je me rappelle une soirée passée avec M. Valabrègue au Palais-Royal, et qui m'a laissé un impérissable souvenir... On jouait ce jour-là une pièce assez ennuyeuse. M. Valabrègue l'écoutait de l'avant-scène, les bras croisés, l'air fatal. Je lui demandai les raisons de sa tristesse : « N'est-ce pas une pitié, me dit-il, de voir à quel rôle humiliant on rabaisse le théâtre? Les dramaturges auraient un si bel apostolat à remplir! — Que parlez-vous d'apostolat? La mission des dramaturges est d'amuser, de délasser le public... » Valabrègue me jeta un regard! Quel regard! Je sentis qu'il me prenait en pitié! « Vous ne comprenez pas, reprit-il, l'influence salutaire que le théâtre pourrait exercer. C'est un admirable moyen d'action. Par le théâtre, on entre en communication directe avec la foule. On parle à sa raison, à son imagination, à son cœur. Ah! si, renonçant à nos frivolités, nous entreprenions l'œuvre de salut! Si, au lieu de marier éternellement Gaston avec Caroline, nous abordions les problèmes qui intéressent l'humanité! Notre voix serait plus écoutée, notre parole plus efficace que celle des politiciens et des rhéteurs. Mais, patience! les temps nouveaux arrivent. Rappelez-vous ma prédiction. Le moment est proche où le théâtre remplacera, à lui tout seul, le temple, le Parlement et l'école. On viendra s'y instruire, s'y éduquer, y étudier les pro-

grès et les réformes. — Alors, dis-je en riant, le théâtre sera gratuit et obligatoire. Et que deviendront vos droits d'auteur?... » — Valabrègue accueillit d'un haussement d'épaules cette facétie de mauvais goût. Et il rentra dans son immobilité... Et je n'ai jamais su exactement s'il avait voulu se moquer de moi.

Jusqu'ici M. Valabrègue a surtout produit des œuvres d'ordre léger et dans lesquelles on chercherait vainement la solution de la question sociale. Ai-je besoin d'en rappeler les titres? *Durand et Durand*, la *Sécurité des familles*, le *Premier mari de France* ont promené, à travers les villes et les bourgades, au cours de triomphales tournées, leur robuste jovialité. Ces excellentes farces jouissent d'une renommée populaire, et si elles n'ont pas amélioré l'âme des Français, elles leur ont égayé l'esprit, ce qui est bien quelque chose. M. Valabrègue y a semé, à pleines mains, les trésors de sa verve facile et méridionale. Elles ne lui ont pas coûté grand effort. On peut dire que M. Valabrègue a été créé et mis au monde pour écrire des vaudevilles. Il avait à peine douze ans quand il perpétra sa première pièce pour le théâtre de Guignol. Et ses amis, à qui il a montré cet essai, affirment qu'on y trouve en germe la bonne humeur qui caractérise son talent. Ses études terminées, il voulut d'abord se consacrer à l'art sérieux; il composa des pièces en vers; on prétend même qu'il rima une tragédie en cinq actes, imitée des

classiques grecs. Il eut le bon sens de ne pas persévérer dans cette voie; il invoqua la Muse de la Folie, qui ne se fit pas attendre, et remporta, coup sur coup, cinq ou six gros succès qui lui ouvrirent tous les théâtres de genre. Les directeurs l'accablèrent de politesses et de sollicitations. Ajoutons que Valabrègue les subjuguait par sa faconde au moins autant que par son mérite... Spirituel, toujours prêt à la riposte, sûr de lui-même (ses confrères insinuent qu'il pousse cette confiance jusqu'à l'infatuation), il avait constamment un manuscrit sous la main, et ce manuscrit était le meilleur du monde. Valabrègue n'avait pas l'air d'en douter : il en était convaincu. Et le directeur l'acceptait les yeux fermés, tant l'assurance de l'auteur était communicative.

Il paraît que rien n'est plus divertissant que d'entendre M. Albin Valabrègue lire ses pièces. Il se roule, il s'esclaffe, scande le dialogue d'éclats de rire; il est complètement heureux. Et sa gaîté n'est pas moindre lorsqu'il les compose. Il est de ceux qui enfantent dans la joie. Sa facilité de travail est, du reste, prodigieuse. On cite tel de ses vaudevilles qui fut dialogué en moins de huit jours. Et M. Valabrègue est à tel point improvisateur, qu'il est incapable de recommencer, de remanier, de « retaper » ses ouvrages. Il a ses tiroirs pleins de comédies inachevées et qui ne verront jamais le jour. Si le premier jet est inférieur, il se décourage et entame une autre besogne. Ce travail d'exécution si rapide est précédé

d'une longue période de méditation et de recherche. Ainsi que la plupart des dramaturges, M. Valabrègue estime qu'une pièce est achevée lorsqu'il en a trouvé le scénario, réglé l'exposition, le nœud et le dénouement. L' « écriture » est le cadet de ses soucis. Ce qui le préoccupe, c'est la conception. Inventer un « sujet de pièce » assez ample pour fournir matière à trois actes copieux, là est la grosse difficulté. Des mois, parfois des années s'écoulent en cette poursuite.

Le profane se fait de grandes illusions sur la façon dont s'élabore une pièce de théâtre. Que de fois rencontrons-nous des gens aimables qui nous content une histoire plus ou moins piquante, une anecdote sur Pierre et sur Paul, et qui ajoutent : « On en ferait une comédie. » Or, comme l'ont si bien montré MM. Binet et Passy dans leurs pénétrantes études sur la psychologie des dramaturges, il ne suffit pas qu'une idée soit comique pour être mise à la scène, il faut que ce soit une « idée de théâtre », et que ce comique soit du « comique de théâtre », c'est-à-dire de nature à agir instantanément sur la sensibilité des spectateurs. Le comique le plus franc est le comique de situations. Rien ne lui résiste. Lorsqu'on a trouvé une situation, peu importe que le dialogue soit plaisant, on ne l'écoute même pas. L'éclat de rire jaillit : et il est si violent, si intense, que la voix des acteurs ne s'entend plus. Rappelez-vous la situation capitale des *Surprises du*

divorce. Un gendre et une belle-mère se haïssent. Le gendre divorce pour fuir sa belle-mère. Il épouse une autre femme. Le hasard fait que le père de sa nouvelle femme épouse, de son côté, l'ancienne belle-mère... Les deux ennemis se retrouvent nez à nez, inopinément, et découvrent qu'ils sont de nouveau rivés l'un à l'autre. La scène étant dûment amenée et préparée, l'auteur y peut mettre les plus grosses inepties, les pires absurdités, les répliques les plus saugrenues, chaque mot portera et soulèvera des transports d'allégresse. M. Valabrègue a trouvé une de ces situations types dans son chef-d'œuvre *Durand et Durand*. Il la chercha longtemps avant de la rencontrer. MM. Binet et Passy nous ont instruit de cette particularité curieuse. La pièce roule, comme vous savez, sur une similitude de noms qui donne naissance à des confusions perpétuelles. Deux individus qui s'appellent Durand sont pris constamment l'un pour l'autre. Voilà le point de départ. A l'origine, les deux Durand étaient deux avocats, l'un inconnu, l'autre illustre. L'avocat célèbre cachait sa qualité à sa fiancée pour être sûr d'être aimé pour lui-même. Le collaborateur de M. Valabrègue, M. Ordonneau, estima que cette combinaison était froide. Il proposa une autre version. C'est l'avocat inconnu qui usurperait la notoriété de l'avocat éminent pour faire la conquête d'une jolie femme. Le scénario ainsi établi fut communiqué à un directeur de théâtre qui le jugea détestable. Le soir du refus, les deux collabo-

rateurs causaient ensemble de leur pièce manquée. M. Valabrègue se frappa le front : « Je tiens la solution, s'écria-t-il. Laissons le quiproquo des deux avocats : c'est pâle, incolore, cela ne vaut rien ; prenons quelque chose de plus grossier ; l'un sera avocat, l'autre épicier. » Cette simple modification valut à chacun des auteurs cent cinquante mille francs.

Ce n'est pas un métier commode que celui de vaudevilliste. Il y faut non seulement de la verve, mais de la pondération, de la logique, un flair particulier qui permet de deviner et de suivre les goûts changeants du public. Un intérêt secret guide le dramaturge et l'avertit qu'à tel moment il est bon de mettre sur les planches des militaires, qu'à tel autre moment les militaires ont cessé de plaire et que le spectateur en est excédé. A l'heure présente la mode est aux pièces où l'on se déshabille en scène et où les acteurs échangent entre eux leurs pantalons et se poursuivent avec des caleçons bleu de ciel. Demain, il faudra s'aviser d'une autre invention... Nous comptons que M. Albin Valabrègue, malgré ses aspirations métaphysiques et transcendantales, continuera d'alimenter la scène française, qui a bien besoin de se renouveler et qui, depuis quelques années, s'appauvrit fâcheusement... N'est-ce pas un rôle estimable que celui qui consiste à répandre autour de soi la gaîté?... En attendant que le théâtre, selon le rêve de M. Valabrègue, guérisse les maux du peuple, il les lui fait oublier... C'est toujours cela de gagné.

LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

Que la renommée de M. le marquis Costa de Beauregard n'ait pas franchi le seuil des salons académiques, ceci n'a rien qui doive nous étonner. Il n'a point publié de livres à grand tapage; il n'est ni auteur dramatique, ni romancier, ni orateur, ni conférencier, ni critique. Il est gentilhomme et il n'est que gentilhomme. Il a composé trois ouvrages qui l'ont conduit à l'immortalité, c'est-à-dire de l'autre côté du Pont des Arts : 1° *Un homme d'autrefois*; 2° *Roman d'un royaliste sous la Révolution*; 3° *La jeunesse et la vieillesse du roi Charles-Albert*. Le premier est l'histoire de son aïeul; le second et le troisième ont été constitués avec des lettres et des papiers de famille. M. le marquis C. de Beauregard n'a eu qu'à puiser dans ses archives pour y trouver des documents d'un haut intérêt. Il les a classés, dépouillés, rangés en bel ordre; il y a joint un commentaire pénétrant, — quoique discret et toujours respectueux.

Il ne se pique pas, au demeurant, d'être un littérateur de profession, mais de tenir son rang, d'administrer sa fortune, d'avoir quelque esprit et d'être aimable — ce à quoi il réussit. Il reçoit la meilleure compagnie, ses dîners sont recherchés et brillants; on y médit du gouvernement, on y médit rarement de l'Académie. Quand j'aurai ajouté que le marquis s'est valeureusement conduit pendant la guerre, qu'il est allié, de par son père et sa mère, à la plus vieille noblesse de Savoie, et qu'enfin MM. les ducs de Broglie, d'Haussonville et d'Audiffret-Pasquier ont admiré son talent, j'aurai énuméré les principaux titres qui lui procurèrent l'honneur de siéger sous la Coupole... M. Costa de Beauregard a analysé d'une façon pénétrante l'âme du vieux roi de Piémont, Charles-Albert, qui ressemble au moderne prince Hermann de M. Jules Lemaître. Il a narré avec agrément les aventures du comte Henri de Virieu. Mais son livre le plus vivant, celui où il a mis le plus de lui-même, c'est *Un homme d'autrefois*, où se trouvent évoquées, avec une énergie saisissante, les fautes, les épreuves, les souffrances de l'émigration. L'ouvrage renferme une série de tableaux qui défilent sous l'œil du lecteur comme les verres d'une lanterne magique. Il en est de joyeux, de mélancoliques, de bouffons, de grandioses. Ils se font valoir par le contraste. Résumons-en quelques-uns.

D'abord tout est paix et douceur. L'auteur décrit l'existence heureuse et patriarcale que menait la

noblesse de province vers le milieu du siècle dernier. Il nous introduit au château du Villard et au château de Beauregard, situés sur les confins du lac de Genève. Ceux qui y résidaient n'étaient pas de très grands seigneurs, insolents et fastueux, c'étaient de bonnes gens aux mœurs plutôt bourgeoises, qui vivaient entourés de serviteurs à cheveux blancs et de paysans fidèles, dont ils étaient les amis bien plus que les suzerains. Leurs silhouettes défilent. Voici le marquis Alexis de Costa, chasseur et agriculteur d'humeur un peu sauvage et qui préfère la solitude de ses montagnes au faste des cours ; voici la marquise, excellente mère, exemple accompli de l'épouse chrétienne; voici l'abbé Baret, précepteur naïf, et les enfants du logis : Télémaque, Henriette, Félicité, Clémentine; enfin le jeune Henry, le héros dont M. de Beauregard va nous exposer les aventures. Henry a quatorze ans à cette époque; il est le fils aîné, l'espoir et l'orgueil de la maison ; tout le monde le chérit, et il ne semble pas que cette adulation dont il est l'objet lui emplisse le cœur de mauvais sentiments. Il aime ses parents, ses frères, ses sœurs, M. l'abbé. Et c'est pour lui une grosse douleur quand il faut les quitter pour s'en aller à Paris. Henry s'est découvert des aptitudes pour la peinture, ses essais ont émerveillé les habitants du Villard. On décide qu'Henry ira les montrer à M. Greuze et lui demandera des conseils. Un parent de passage, le chevalier de Murinais, emmènera notre jouvenceau. On apprête ses paquets.

Toute la maisonnée est bien émue, lorsque sonne l'heure du départ :

Quel événement que ce départ! Les provisions s'entassent dans la voiture, les mêmes recommandations se répètent, on s'est embrassé pour la dernière fois, et l'on s'embrasse encore. Les pauvres parents regrettent la permission qu'ils s'accusent d'avoir trop légèrement donnée et qu'ils voudraient reprendre. Figurez-vous les domestiques effarés, les paysans, le bonnet à la main, voyant partir leur jeune maître pour Paris, pour un monde dont ils n'ont jamais ouï rien dire, sinon qu'on n'en revient presque jamais. Vieux et jeunes en partant promettent d'écrire, et bientôt cependant les mille riens, les plaisirs ou les fatigues du voyage emportent un chagrin que l'on croyait éternel, et jusqu'au souvenir de ceux qui, demeurés à la maison, ont gardé la meilleure part des regrets.

C'était une affaire considérable que de se transporter, vers l'année 1762, des montagnes du Dauphiné jusqu'au Louvre.

Le jeune Henry est arrivé à bon port; il est introduit, par le chevalier de Murinais, dans la meilleure société, sur laquelle il donne son jugement. Ses lettres, que M. de Beauregard reproduit pieusement, sont pleines de feu et de naturel; elles trahissent un enthousiasme modéré; Henry est trop habitué à l'air des montagnes pour respirer à l'aise chez les petites-maîtresses; il n'est pas assez avancé pour y goûter d'autres plaisirs. Il a quinze ans à peine et il est moins précoce et beaucoup plus innocent que ne l'était Louis XV... à son âge. Il s'ennuie donc, et cri-

tique vertement la frivolité des gens à la mode. Et puis, il n'est pas content de lui ; il ne réussit pas à son gré. Il entre un peu de dépit dans ses récriminations :

On m'a frisé, pomponné toute la journée, et le soir mon oncle m'a mené souper chez Mme de Gastine ; j'y ai vu son fils, qui n'est pas encore bien grand pour son âge, mais qui est de la figure la plus noble et la plus intéressante. Malheureusement, il y avait là aussi deux ou trois brillants petits-maîtres, dont le ton m'a fort surpris : ils ne font que bâiller, prendre du tabac ; quand j'ai vu au bout de quelque temps que j'étais dupe de mes honnêtetés, j'ai commencé aussi à me mettre à mon aise, à m'étendre, à coudoyer, à passer devant quand l'occasion s'est présentée. Il faut en convenir, mon bel habit de velours et moi avions l'air un peu bête. Comme on ne me disait rien, j'ai prestement pris mon chapeau, mon épée, et m'en suis venu t'écrire, mon cher papa ; si je meurs ici, ce sera bien certainement du mal du pays. Que tes lettres que je viens de trouver sont bonnes ! Il faudrait bien des cœurs à la française pour faire un cœur comme le tien.

On le conduit à Versailles, où il a l'honneur d'apercevoir le roi, qui a l'air « bon et méprisant », la reine, qui est « laide et décrépite », et les dames d'honneur, qui sont « extrêmement plâtrées, barbouillées de rouge et se pavanent en de grands paniers qu'elles accrochent un peu partout ». Puis on lui montre d'autres curiosités, les chasses et les serres du roi à Choisy, dont il énumère les incroyables splendeurs. Le gibier est si abondant (nul n'ayant le droit

d'y porter la main) que l'on voit les lièvres brouter tranquillement le long des routes. Dans les serres, il admire, au mois de février, des fraises mûres, des vignes feuillées, des ananas, des melons, des petits pois prêts à être cueillis, et des fleurs épanouies :

Mon oncle a demandé au premier jardinier qui nous conduisait combien coûtaient les belles plantes de jacinthe qu'il nous montrait. « Le roi les paye cinquante écus l'oignon », lui répondit l'homme. Comme, une demi-heure après, mon oncle lui redemandait s'il pourrait en avoir quelques oignons, l'autre lui offrit d'en faire venir tant qu'on voudrait à vingt sols la pièce. Le roi est royalement volé.

Cependant, Henry n'oublie pas le principal but de son voyage, qui est de soumettre sa peinture à l'opinion des hommes de l'art. Il se rend chez Greuze, qui le reçoit « comme un ange, avec toute la politesse imaginable », et qui lui fait de grands compliments. Henry en est chatouillé au bon endroit et il n'est pas loin de les prendre au pied de la lettre. Il en conçoit même un assez fol orgueil et traite avec mépris ceux qui ne l'admirent pas sans réserve :

La duchesse nous a engagés à dîner, l'abbé d'Arvillard et moi. M. de Choiseul y a paru en costume de chartreux, ce qui ne l'a pas rendu plus charitable pour mes tableaux, qu'il a critiqués à plate couture et on ne peut plus sottement ; mais je m'embarrasse fort peu pour eux des louanges ou des blâmes de ces ignares importants.

On ne saurait pousser plus loin l'infatuation. M. de Beauregard n'y insiste pas; il est plein d'indulgence pour ce jeune Henry, qui fut son aïeul et qui devait, du reste, racheter ce léger ridicule par d'éclatantes vertus.

N'ayant point de goût pour la vie parisienne, Henry regagne sa gentilhommière. Il s'y marie, il y coule des jours paisibles et qui, n'ayant pas d'événements, n'ont pas d'histoire. Vingt-deux ans se passent ainsi. Nous arrivons à la veille de 89. Les inquiétudes, qui commençaient à bouleverser les villes, pénétraient malaisément au fond des campagnes. Les hôtes du Villard suivaient de loin le progrès des idées nouvelles, et ils n'y étaient pas hostiles; ils applaudissaient aux philosophes, ne prévoyant pas qu'ils encourageaient ainsi leurs bourreaux. Cette illusion généreuse entraînait une partie de la noblesse. Et n'en est-il pas toujours de même? Aujourd'hui certains bourgeois ne témoignent-ils pas comme une vague sympathie aux doctrines anarchistes, qui poursuivent la ruine de la bourgeoisie?... On peut établir, entre cette époque et la nôtre, d'étranges rapprochements; et le livre de M. Costa de Beauregard nous en offre la matière. En 1789, le trait qui frappe tous les yeux, c'est l'absence d'autorité, la faiblesse du gouvernement. On ne redoute plus rien ni personne. Les règlements sont méprisés, les agents du roi intimidés, les abus mollement réprimés. L'esprit de révolte est poussé jusqu'au scandale, et se

manifeste impunément. L'anecdote suivante est, à ce point de vue, significative :

Un jour, les patriotes de Thonon, en Chablais, désireux d'essayer leurs forces, résolurent d'arracher à sa prison un ivrogne qu'avait fait enfermer le commandant de la ville. Le futur général Dessaix, alors médecin militaire et l'un des principaux conjurés, usa si bien de son autorité qu'il fit passer, aux yeux du commandant piémontais, toute sa troupe pour *galeuse* et lui conseilla d'arrêter la contagion au moyen d'une saignée collective. L'autre, le croyant sur parole, mit tous ses soldats hors de service. Aussitôt le tocsin sonna, le peuple se porta vers la prison, enfonça les portes et promena, pendant vingt-quatre heures, l'ivrogne à travers la ville, sans que les soldats, pâmés et exsangues, pussent s'opposer à rien.

Ce trait, à vrai dire, est plus drôle que méchant, et s'il n'avait indiqué le profond discrédit où était tombée l'autorité, le gouvernement aurait pu s'estimer heureux de n'avoir à faire qu'à de pareilles conspirations.

La révolution marchait bon train. Et songez que nos grands-pères n'avaient pas la liberté de la presse, ce dissolvant incomparable, dont nous jouissons présentement! Henry ne voyait pas le danger; il n'écoutait que les sinistres prophéties de son illustre ami Joseph de Maistre. Il souriait au triomphe de la vertu, qu'il ne séparait pas de l'image de son roi. Le coup de cloche de 93 brisa ses illusions. Il crut que le devoir l'appelait au delà de la frontière; il émigra; sa femme s'installa à Lausanne; il rejoignit avec son fils Eugène l'armée du roi de Piémont.

C'était une armée lamentable, une véritable armée d'opérette. Des chefs corrompus ou incapables. Point de commandement. Des soldats braves, mais démoralisés, qui se faisaient tuer pour une foi qu'ils n'avaient plus, si jamais ils l'avaient eue. Quand Henry de Costa y arriva, il fut saisi de sinistres pressentiments. Son petit Eugène n'avait que quatorze ans, il était chétif. Aurait-il la force de supporter la campagne? La santé de sa femme, abandonnée, lui donnait aussi des inquiétudes. Il n'avait autour de lui que des sujets de tourments. Il se consolait en lui écrivant chaque jour. Et ces lettres sont admirables de sentiment et d'expression. En vérité, c'est le marquis Henry de Costa et non pas son descendant que l'on eût pu nommer à l'Académie! Je ne sais rien de plus cruel que le récit des tortures qu'il éprouve, au spectacle de son fils mourant de froid et de faim, exposé aux pires dangers. Lui-même est atteint d'une crise terrible qui l'étend immobile sur une botte de paille. Et pendant ce temps on se bat. Eugène est au feu. Le marquis s'imagine, dès qu'il aperçoit une civière, qu'on le lui rapporte sanglant, inanimé. Le lendemain, il écrit à la marquise : « Cette peine-là était de celles dont on meurt, mon amie; mon cœur ne battait plus en pensant à notre enfant sans moi, au milieu des balles, alors que j'avais tant souffert pour que cela n'arrivât jamais. »

C'est par là que cette figure d'Henry de Costa nous touche, par là qu'elle est grande. Elle symbolise

l'amour paternel. Jamais père n'aima plus ardemment, plus noblement son fils. Il voudrait, à tout prix, le sauver, et, pourtant, il l'emmène où l'honneur l'appelle... Cette horrible guerre!... Il souhaite qu'elle finisse. Il aspire au repos, à la vie paisible. Que ne peut-il, puisqu'il a perdu ses biens, s'installer à Chamonix, au creux d'une vallée, dans une petite maison avec les siens, y vivre de miel et de fromage, en attendant des temps meilleurs! Une catastrophe anéantit ce rêve. Eugène est blessé; sa blessure s'envenime; il succombe. Et son père, écarté de lui par les nécessités du service, n'a même pas la consolation de recueillir son dernier soupir. Le désespoir du malheureux s'épanche dans ces lignes qu'il envoie à son frère : « Mon état est affreux; c'est une sensation affreuse que ce manquement de tout à la fois, que ce manquement de résignation, de croyance et d'amour pour ce qui reste. Je me cherche dans le vide, sans pouvoir me retrouver. Le coup qui m'a frappé a fait de moi un être que je ne connais pas...» Et revenant avec un sanglot sur l'être qu'il a perdu : « Celui que Dieu m'a ravi a emporté ce qu'il y avait de bon en moi, parce que je lui avais tout donné... ». Jamais détresse d'âme ne s'exprima en termes plus sincères et plus forts... Quatre ans s'écoulèrent avant que le marquis Henry de Costa rejoignît sa famille. Il retrouva la tranquillité, non le bonheur. Son visage garda l'empreinte des émotions qu'il avait subies, des événements tragiques qu'il avait traversés...

Quelque chose d'irréparable s'était brisé dans son cœur.

Tel est « l'homme d'autrefois », dont son arrière-petit-fils a conté l'histoire. M. de Beauregard est porté, par excès de piété filiale, à grossir son mérite. Il faut faire la part de ces exagérations. Ce qui nous plaît, au contraire, chez le marquis Henry, c'est qu'il n'eut pas de facultés exceptionnelles et qu'il fut simplement un honnête homme, ou, pour mieux parler, un homme. Il nous inspire, par sa simplicité et son naturel, plus de sympathie que ne ferait un héros d'aventure. Et nous sentons qu'il y eut dans l'ancienne noblesse, surtout dans la noblesse de province, beaucoup de braves gens qui lui ressemblaient. M. C. de Beauregard a donc été heureusement inspiré en évoquant cette haute physionomie. Quelles qualités personnelles a-t-il déployées dans ce travail de résurrection? Car enfin, jusqu'ici, j'ai beaucoup parlé du marquis Henry, j'ai cité des fragments de ses lettres, je me suis peu occupé de son biographe. Et, après avoir loué l'aïeul, il serait juste d'apprécier le mérite du rejeton, puisque ce rejeton a la gloire d'appartenir à l'Académie française. Or, à ce qu'il me paraît, voici l'impression que l'on peut retirer des écrits de M. Costa de Beauregard...

M. de Beauregard est un esprit très discipliné, attaché avec une énergie invincible aux idées qui furent celles de sa race. Il loue tout du passé, l'éducation, la discipline morale, la prépondérance du

pouvoir religieux; il se tait sur les abus, il a l'air de les ignorer; quelquefois il les défend; il a des affirmations intrépides qui semblent des paradoxes, lorsqu'il dit, par exemple, que *la faveur, dans les anciens régiments, ne suppléait pas au mérite* (p. 79)... La faveur, peut-être, mais la naissance! Il approuve, sans réserve, l'émigration. Et, sur ce point, il est beaucoup plus affirmatif que son ancêtre, dont la conviction fut ébranlée, ainsi qu'en témoigne sa correspondance, par les honteux spectacles auxquels il assistait... Les pensées jetées çà et là par M. de Beauregard reflètent ses sentiments; elles sont clairsemées, et ne revêtent pas toujours une forme lapidaire. M. de Beauregard a l'ironie un peu lourde et l'image un peu banale : « Le canon gronde, dit-il quelque part, et le lac continue de refléter l'azur du ciel. Rien n'attriste comme ce contraste. » J'aime mieux cette boutade, qui ne manque pas de justesse : « Les révolutions ressemblent à ces litanies où tous les saints sont priés avec une égale ferveur... » Donc, M. de Beauregard est demeuré, sans une seconde de défaillance, le défenseur du trône et de l'autel. Je ne sais jusqu'à quel point il est convaincu. Si quelque doute l'assaille, il n'en conviendra jamais : ce sera un secret, éternellement gardé, entre sa conscience et lui.

M. C. de Beauregard a-t-il quelque talent littéraire, des dons d'écrivain? Ils sont modestes. Quand il est porté par la situation, que son souvenir

s'échauffe, qu'il ressent, en songeant aux malheurs de sa famille, une sorte d'émotion rétrospective, il arrive au pathétique. Le chapitre où il raconte le retour de l'émigré est intéressant et même poignant Mais on remarquera que ce récit manque d'art. La langue est quelconque, incolore, sans relief; son principal mérite est une absence totale de prétention.

Et encore! Quelquefois M. C. de Beauregard veut se donner l'illusion de l'éloquence et il tombe dans la boursouflure. Ainsi, son apostrophe aux soldats (p. 111) a peine à s'élever de terre; on la sent laborieusement forgée... On cherche vainement, dans ses livres, ce qu'on appelle *une page*, un morceau qui forme un tout complet, qui se puisse détacher et offrir comme modèle. Son style va par phrases courtes, par paragraphes pressés et dont l'enchaînement n'est pas toujours rigoureux. M. C. de Beauregard n'est, dans aucune mesure, un virtuose, un symphoniste, un coloriste, un poète. C'est un *amateur* très intelligent, très perspicace, connaissant les hommes, habile à discerner les mobiles qui les font agir. Il eût été un excellent diplomate. Et c'est un bon académicien.

M. ÉMILE DESCHANEL

J'ai connu un honorable bonnetier qui, s'étant retiré des affaires après fortune faite, et ne sachant comment passer ses journées devenues vides, suivait assidûment les cours de la Sorbonne et du Collège de France. Il n'eût pas manqué, pour un empire, aux conférences de M. Émile Deschanel. Je n'entends point insinuer par là que M. Émile Deschanel parle devant un public de bonnetiers. Ce serait irrévérencieux et inexact. L'auditoire de M. Émile Deschanel est un brillant auditoire. On y remarque des dames très élégantes, dont quelques-unes n'ont pas atteint quarante ans, des hommes graves et congestionnés, et de vieilles demoiselles qui prennent des notes, et aussi quelques étudiants, mais en moins grand nombre. Le professeur se sent à l'aise en ce milieu; il s'y épanouit, il s'abandonne à son heureuse abondance, sûr de plaire et d'être applaudi. Ces renseignements me viennent d'un élève de

M. Émile Deschanel; je n'ai pas eu le plaisir de les recueillir moi-même et d'écouter les leçons du très illustre critique. Mais, si j'ignore — à ma grande honte — M. Émile Deschanel en tant que conférencier, j'ai lu l'écrivain, j'ai rencontré l'homme du monde, j'ai pu apprécier le brillant causeur.

Sa vie fut pleine de circonstances heureuses et de succès. Les revers mêmes qu'il eut à subir furent suivis de revanches éclatantes. Il naquit en 1819 et fut un élève prodige. Il raflait chaque année une moisson de prix et obtint au Concours général treize récompenses. A vingt ans, il entrait à l'École normale supérieure. A vingt-six ans, il y était nommé maître de conférences et y enseignait la littérature grecque. Dès sa sortie de l'École, on lui confiait la chaire de rhétorique dans les lycées importants, à Charlemagne, Bonaparte et Louis-le-Grand. Émile Deschanel était la gloire de l'Université, qui le croyait appelé à de hautes destinées. Et vous pensez bien que le jeune maître se mêlait à la vie politique et philosophique du temps. Il était ardent démocrate et rompait des lances pour la liberté, il envoyait des articles à la *Revue des Deux Mondes*, au *National*... Et, comme la plupart des hommes de sa génération, il était libre penseur et n'aimait point la religion catholique. Il eut l'imprudence de manifester ouvertement ses opinions; le gouvernement l'expulsa du lycée Louis-le-Grand avec une vivacité qui frisait l'impertinence. Le professeur protesta, ses élèves

prirent naturellement fait et cause pour ce martyr du cléricalisme. Ceci se passait en 1849. Trois ans plus tard, Émile Deschanel arrêté, emprisonné par l'Empire, était finalement dirigé vers la Belgique. Il s'y trouva en fort bonne compagnie, avec Victor Hugo, Quinet, Alexandre Dumas, Girardin, Étienne Arago, Lachambaudie, Alphonse Karr... Bruxelles était à cette époque, encore plus qu'aujourd'hui, un petit Paris. Les exilés se consolaient entre eux en buvant du faro, en échangeant de nobles idées et en annonçant pour un temps prochain la chute du régime impérial... Émile Deschanel n'était pas poète (quoique je sache de lui des vers pleins de flamme), ni romancier, ni homme d'affaires. C'était un professeur de belles-lettres, un professeur *in partibus* réduit à relire pour son plaisir personnel le Traité de la Colère de Sénèque et le Livre des Orateurs de Cicéron. Il imagina d'organiser des conférences publiques. Elles eurent un grand succès. Les Belges des deux sexes furent conquis par cette élégante élocution, par ce pétillement d'anecdotes, par l'agrément de ce discours, qui planait à mi-chemin sur des coteaux accessibles et charmait tout le monde en ne froissant personne. Émile Deschanel apparaissait à la Belgique et à la Hollande comme la suprême incarnation de l'esprit français...

Après la guerre, ce fut la revanche des exilés. La patrie les dédommagea largement de leurs épreuves. Les uns prirent le pouvoir et s'affirmèrent comme

hommes d'État. D'autres, plus modestes, daignèrent accepter des postes inamovibles et conformes à leurs goûts. M. Émile Deschanel se sentait mûr pour le Sénat, il avait la nostalgie de l'enseignement. Il devint professeur au Collège de France, il fut nommé sénateur. Ces deux fonctions suffisent à son activité. Sa verte vieillesse en supporte le fardeau avec vaillance. M. Émile Deschanel est bon professeur, bon sénateur. Mais, comme il ne veut pas accaparer tout à la fois la chaire et la tribune, ce qui serait excessif, il vote au Sénat et parle rue des Écoles. Entre deux séances, entre deux cours, il cause. Et je vous recommande sa causerie. J'en sais peu d'aussi piquantes. Si jamais vous avez la bonne fortune de rencontrer M. Émile Deschanel dans un coin de salon, dans un couloir, fût-ce même dans la rue, interrogez-le discrètement, poussez-le vers ses souvenirs de jeunesse, jetez négligemment dans l'entretien les noms de Victor Hugo, Dumas, George Sand... Vous passerez une heure bien amusante. Et, tandis que M. Émile Deschanel s'abandonnera à sa verve familière, regardez ses yeux fins, analysez son récit qui va par petits coups, par saccades, considérez ses phrases sèches et nettes, et la façon dont le trait final y est soudé. On dirait d'un bataillon de petits troupiers de France qui courent à la bataille. Et le mot caractéristique se détache en pleine lumière. On ne saurait pousser plus loin l'art de conter... J'imagine que ses leçons publiques doivent avoir la

même vivacité, et que c'est par ces qualités qu'elles plaisent...

Oui, M. Émile Deschanel est un maître narrateur. Et, quand il écrit des livres de critique, il a toujours un peu l'air d'improviser des histoires. Ses plus sérieux ouvrages, *Romantisme des classiques* et les deux volumes sur *Lamartine*, sont comme hâtifs et trop constamment faciles. L'auteur y a mis des documents originaux, qu'il a roulés dans les ondes d'un toujours agréable et copieux commentaire. Les pages succèdent aux pages. On les avale sans effort, ainsi qu'une pâtisserie feuilletée qui ne surcharge pas l'estomac et qui, toutefois, est nourrissante. Il n'y a pas précisément de longueurs ni d'inutilités dans ces choses, et cependant on devine confusément qu'elles pourraient être resserrées et qu'elles y gagneraient. Ajoutons, pour être juste, que la plupart des œuvres de M. Émile Deschanel sont des leçons transcrites, sinon sténographiées, et qu'elles se ressentent de cette origine. L'écrivain qui travaille en vue du livre s'impose une sobriété qui serait nuisible au professeur. Celui-ci a besoin d'enfoncer, à coups répétés, la vérité dans le cerveau d'auditeurs et d'auditrices frivoles. L'écrivain s'adresse à un lecteur qu'il suppose attentif, il a le devoir de n'employer pour exprimer sa pensée, que des mots expressifs — et le moins de mots possible...

En résumé, un demi-siècle de succès, plusieurs milliers de conférences applaudies, une haute pro-

bité, treize prix au Concours général, des convictions républicaines, le martyre de dix années passées hors de France sous le règne du tyran, quinze ans de chaise curule dans l'auguste enceinte du Luxembourg, une réputation méritée d'homme d'esprit. Si ce ne sont pas là des titres pour entrer à l'Académie française!...

M. FERDINAND BRUNETIÈRE

... Je ne sais pas d'homme au monde qui compte autant d'ennemis. Ce ne sont pas tout à fait des ennemis, ce sont des malveillants, des gens qui *ne lui veulent pas de bien*. M. Brunetière a trouvé le moyen de froisser un nombre considérable d'individus qui ne lui ont jamais parlé et qui le détestent sans le connaître. Il y a en lui un je ne sais quoi d'agressif, de hérissé, de rébarbatif qui éveille l'inquiétude et la crainte... Ses intimes affirment qu'il ne ressemble pas à ses allures extérieures, et qu'il est, en réalité, la bonté et la bienveillance mêmes... Il est fâcheux que ses qualités ne se reflètent pas sur son visage. On n'en vit jamais de plus maussade. Teint bilieux, front têtu coupé de rides profondes, yeux durs dissimulés sous un lorgnon sans cesse agité et frémissant, cheveux taillés courts, drus et rebelles. Le corps est maigre, serré dans des vêtements de coupe moderne, et qui, cependant, ne donnent pas une impression

d'élégance. La voix est d'une netteté admirable, mais le timbre en est acerbe; c'est une voix d'orateur ou plutôt de *disputeur*, une voix qui recherche la contradiction, qui appelle la bataille. On rencontre souvent dans la vie des tempéraments de ce genre, des êtres combatifs qui, quoi que vous disiez devant eux, *ne sont jamais de votre avis*, et qui se croient en possession de la vérité et veulent vous l'imposer. Ils vous irritent et vous intéressent. Vous avez bonne envie, en les écoutant, de hausser les épaules, et, toutefois, vous leur savez gré d'avoir une opinion et de la défendre... Ainsi de M. Brunetière, esprit dogmatique au premier chef, intolérant et passionné.

Il fut toujours ainsi... Dès le premier jour, il s'imposa avec ses partis pris et ses violences d'idées; il ne chercha pas comme tant d'autres (ceci est à sa louange) à s'insinuer par la complaisance et la camaraderie. Il affirma, on pourrait presque dire il afficha son indépendance. Muni d'un simple diplôme de bachelier, il eut l'orgueil de travailler hors des enceintes universitaires, et, après vingt années d'un labeur acharné, il eut la satisfaction d'entrer comme professeur en cette École normale qui ne l'avait pas compté parmi ses élèves. On ne s'explique pas comment il put arriver à ce résultat, briser la coalition que l'usage, la tradition, la jalousie professionnelle lui opposaient. Par quel miracle ce petit bachelier, cet ancien pion, qui avait traîné sa jeunesse besogneuse chez les marchands de soupe du quartier Latin, par-

vint-il à se hisser jusqu'aux plus hautes sphères de l'enseignement? Il ne devait pas cet avancement prodigieux à l'aménité de son caractère : il le devait donc à son talent; il le devait surtout à cette volonté opiniâtre qui, dans toutes les carrières, est le plus sûr moyen d'arriver...

M. Brunetière n'est pas resté immuablement rivé aux mêmes idées; il a eu, sur plusieurs points de détail, des opinions successives. Mais il les a toujours présentées selon la même méthode. Son geste, ou, si vous aimez mieux, sa physionomie n'a pas varié. Ses premiers écrits et ses derniers se ressemblent par le tour, par la forme, par l'accent... C'est bien la même période énorme et contondante qui tombe sur la cervelle du lecteur, à la façon d'un coup de cognée, et qui l'assomme et l'étourdit à demi; le même abus de *qui*, de *que*, d'incidentes enchevêtrées; la même affectation à se servir de locutions archaïques[1]... Il ne faut pas, dit-on, être plus royaliste que le roi... M. Brunetière est plus XVIIe siècle que ne le furent Saint-Simon et Mme de Sévigné; il s'inspire plus volontiers des logiciens, d'Antoine Arnaud, de Descartes, et il exagère la phraséologie de ses modèles. Lisez et comparez... Il y a beaucoup moins de *n'y ayant* et de *malgré que* dans une page du *Discours de la Méthode* que dans une page de M. Brunetière. Ses premiers

1. Voir J. Lemaître, *les Contemporains*; Doumic, *Portraits littéraires*.

articles produisirent un étonnement joyeux. On le railla. Il n'en eut cure; il persévéra dans la voie qu'il s'était choisie... Peu à peu la plaisanterie fit place à l'agacement. On traita le critique de la *Revue des Deux Mondes* de cuistre, de pédant. Il laissa passer la bourrasque — non qu'il y fût indifférent, nul homme n'ayant les nerfs plus sensibles — mais en rendant coups pour coups. On commença d'admirer cette ténacité merveilleuse. Il se produisit dans l'opinion publique un travail particulier. M. Brunetière jouit de cet étrange privilège d'inspirer en même temps l'antipathie et le respect. Ses grands succès de conférencier, à l'Odéon et à la Sorbonne, achevèrent de rendre son nom célèbre. Il fut de bon ton d'aller l'entendre, de bon ton de le « blaguer »; mais, sous les sarcasmes dont l'accablaient ses frivoles auditrices, on sentait percer une grande considération. Il leur imposait par son savoir immense, l'autorité de sa parole et l'invincible persistance de sa personnalité. Sans aimer ce professeur elles devinaient confusément qu'il était *quelqu'un*.

Joignez à ces causes un don que M. Brunetière possède à un degré éminent et que, par une bizarre anomalie, il affecte de mépriser chez les autres : le don de faire du bruit, d'allumer des controverses, de déchaîner les passions. C'est sans doute parce qu'il est lui-même très passionné. On dirait qu'un flair le guide vers les questions irritantes... Quelques poètes veulent élever une statue à Baudelaire : il publie

sur Baudelaire une étude plus que dédaigneuse. Là-dessus, explosion dans tous les journaux, attaque, réponse, riposte. Cet infernal tapage dura plusieurs mois. M. Brunetière remplace M. John Lemoinne à l'Académie et lit son discours de réception. Ces cérémonies sont généralement pacifiques... M. Brunetière s'avise, ayant à prononcer l'éloge d'un journaliste, d'allonger à la presse des coups d'étrivière. Nouvelles clameurs! Enfin, plus tard, il s'en va causer avec le pape, comme avait fait Mme Séverine, et proclame, à son retour, la « banqueroute de la science ». M. Berthelot prend la défense de la chimie et affirme sa foi dans les progrès de l'humanité. Des notes aigres-douces sont échangées, et M. Brunetière imprime un article plein d'injures contre son éminent contradicteur... Vous voyez que ce pédagogue est perpétuellement inquiet et trépidant. Et vous comprenez pour quelles raisons on s'occupe si souvent de lui, alors que beaucoup de ses collègues qui ont autant de talent et disent des choses tout aussi intéressantes, restent dans l'ombre... Ils les disent plus tranquillement...

Cela n'est point pour diminuer son mérite ni pour contester l'éclat de son enseignement. M. Brunetière a des qualités de premier ordre. D'abord, il est précis et consciencieux. Il ne se contente pas de l'érudition de seconde main, puisée dans Sainte-Beuve ou ailleurs. Il va aux sources. Quand il parle d'un écrivain classique, c'est qu'il l'a lu à fond ; et il le juge comme il jugerait un contemporain, sans s'inquiéter

de ce qu'ont dit avant lui les autres commentateurs. Ses jugements sont copieusement motivés, presque trop minutieux; ils pèchent par excès de considérants. Ils laissent, du moins, l'impression de constructions robustes, taillées en plein bois, solidement boulonnées, et dont les parties sont liées ensemble par de forts grappins de fer. Enfin il ne s'attache qu'aux idées générales, il ne veut retenir des hommes et des œuvres que ce qu'il croit démêler en eux d'essentiel et de permanent. L'accident ne le touche point; il n'y veut voir qu'une indication qui lui permet d'affirmer ou de vérifier la *loi*. La littérature ne l'intéresse nullement comme un témoignage de la vie : il la considère comme un organisme bien ordonné et régi par la logique. Il est idéologue et théoricien. Il a fondé en plein XIXe siècle une néo-scolastique. Et c'est par là qu'il est vraiment original.

On connaît son système de l' « évolution des genres »... Les genres littéraires vivraient (d'après lui) d'une vie propre, et se développeraient indépendamment des œuvres qui les constituent... L'œuvre n'est rien, le genre seul a quelque importance : l'auteur a à peine besoin d'être mentionné. C'est ainsi que M. Brunetière ayant, il y a quelques années, à s'occuper d'Alfred de Musset, dans son cours sur l'évolution de la poésie lyrique, s'abstint de parler de son théâtre, où Musset est tout entier, le théâtre appartenant *en principe* à une autre catégorie, et devant être réservé... On voit ce qu'a d'artificiel cette

étroite classification, ce qu'elle a d'aride et d'attristant; on y respire comme une fraîcheur de cloître; les idées de M. Brunetière semblent des moines vêtus de bure et figés dans des poses hiératiques. Et, en toutes matières, ce surprenant dialecticien est aussi affirmatif. M. Paul Desjardins a raconté qu'un jour, comme on interrogeait M. Brunetière sur l'hydrothérapie ou l'électrothérapie, M. Brunetière répondit « qu'il ne savait encore ce que c'était, mais que, dès qu'il le saurait, il en pourrait raisonner; car *lorsqu'on a des principes universels, on peut les appliquer à tout.* »... N'est-ce pas admirable? et ne croirait-on pas entendre un Marphurius et un Pancrace d'un autre âge se lançant à la tête des syllogismes?

M. Brunetière est, en effet, d'un autre âge; et, s'il pèche par manque de souplesse et de bonne grâce, il ne tombe pas du moins dans la veulerie qui est le défaut de ce siècle vieillissant. Il est franc, robuste, d'une scrupuleuse honnêteté; il a des ardeurs de théologien. Et je suis convaincu que l'homme d'action qui est en lui nous ménage des surprises.

M. WALDECK-ROUSSEAU

... Je l'ai entendu plaider. Un heureux hasard m'avait placé tout près de lui, derrière la barre, et j'ai pu l'observer à loisir... Il arriva tête nue, selon son habitude, la démarche indolente, l'œil indifférent; il s'entretint à voix basse avec quelques confrères qui s'approchaient d'un air empressé et l'interrogeaient avidement. Rien, dans son attitude, ne trahissait l'impatience; il demeurait flegmatique, poli, un peu dédaigneux. Et tandis qu'il parlait, j'examinais les lignes de son profil, et j'y trouvais la confirmation de ses traits de caractère : cheveux grisonnants coupés en brosse à la cavalière, front têtu, nez fin et allongé, lèvres minces, menton proéminent, vigoureusement marqué et séparé en deux lobes par une profonde entaille. Cela signifiait : volonté tenace, grande énergie morale, se dissimulant sous des dehors de froideur, élégance hautaine, goûts d'art, souplesse et subtilité d'esprit. Tel appa-

rait M. Waldeck-Rousseau, tel il est dans sa vie publique au Palais comme au Parlement. Ce que nous savons de sa vie privée nous le montre dilettante raffiné, collectionneur, grand curieux, peintre amateur, brossant des paysages et se livrant à des sports variés, recherchant les gens d'esprit, unissant les qualités d'un lettré aux fières qualités d'un gentilhomme. L'ensemble est déconcertant. On voudrait voir, de temps à autre, passer un frisson sur ce masque impénétrable. Car, enfin, M. Waldeck-Rousseau n'est pas de marbre, en dépit des apparences: il s'efforce seulement de le paraître. L'émotion qu'il peut ressentir se traduit par de petits mouvements nerveux, à peine saisissables. Je le considérais attentivement pendant que son adversaire, Me Du Buit, développait son plaidoyer. Il s'était coulé sur son banc, comme au fond d'une baignoire, le chef penché en arrière, les yeux mi-clos, les genoux surélevés, le bras négligemment étendu, la main pendante, en une posture plus que négligée, et que (n'eût été l'extrême distinction naturelle de Me Waldeck) on eût trouvée un peu familière. Or, sa main reflétait avec une merveilleuse précision les mouvements de son âme. Me Du Buit émettait-il un argument contestable ou en contradiction avec la doctrine de Me Waldeck?... La main sèche et nerveuse s'agitait fébrilement, battait un roulement saccadé sur le panneau de chêne... Et c'était tout... Le visage de Me Waldeck n'avait pas tressailli.

Maintenant l'heure est venue... « Maître Waldeck-Rousseau, vous avez la parole », dit le président... Un mouvement de curiosité parcourt l'auditoire, et tout aussitôt les murmures s'apaisent. L'orateur s'est levé. Il a ouvert son dossier, méthodiquement classé; et les deux mains appuyées sur la barre, il commence. La voix est claire, sans excès de sonorité, d'un timbre net et mordant, le geste est rare. Mais le regard, tout à l'heure vague et endormi, s'illumine... Une intelligence souveraine y luit, non pas l'intelligence fougueuse de l'artiste qui obéit à l'inspiration, mais l'intelligence réfléchie, maîtresse d'elle-même, du chef d'armée qui dresse ses plans de campagne. M. Waldeck-Rousseau est bien, en effet, un capitaine; ses idées sont des régiments qu'il range en bel ordre et qu'il fait défiler méthodiquement; il ne les lance pas à l'assaut de l'ennemi, il l'en enveloppe insensiblement; il l'entoure d'un réseau inextricable de preuves, de raisonnements; il poursuit son chemin, sans s'échauffer, d'un ton égal; son discours se déroule, comme une eau transparente, dont aucun mouvement de passion ne trouble la limpidité. Cela a la pureté, et la sonorité, et la dureté du cristal. Cela est harmonieux, et cela serait monotone si, de temps à autre, l'orateur n'avivait sa harangue de quelques grains d'ironie. Nul ne manie cette arme avec plus de perfidie. Et c'est par là que M. Waldeck-Rousseau se montre l'égal des grands maîtres. Il possède, au suprême degré, l'art du badinage académique. Il

blesse d'une main légère sans avoir l'air d'y toucher, il saupoudre de ridicule son adversaire et lui lance négligemment une allusion, une épithète qui vaut un coup de poignard et qui demeure fixée dans la plaie... Tour à tour grave, moqueur, subtil, le plaidoyer évolue, et la conviction pénètre dans l'esprit de l'auditoire. Sans action, sans rhétorique et presque sans flamme, par la seule force de la pensée toute nue, Me Waldeck-Rousseau arrive à ses fins : il n'émeut pas, il persuade; il ne renverse pas, il s'insinue. Et vraiment, si l'éloquence n'est que l'art de manier des idées et de dire avec précision et sobriété des choses justes, cet avocat est un orateur incomparable...

On sait comment M. Waldeck-Rousseau fit la conquête de Gambetta. Il arrivait de province; il avait débuté au barreau de Saint-Nazaire, où ses premiers essais furent médiocres. En ce temps-là, Me Waldeck bafouillait et précipitait fâcheusement sa diction. Voulant se guérir de ce défaut, il s'en allait, le soir, au bord de la mer, et prononçait des discours, s'efforçant de régler ses phrases sur le mouvement rythmique des vagues. Cette méthode, renouvelée de Démosthène, réussit. Ce stagiaire acquit le sang-froid qu'il a depuis conservé. Et comme il y joignait déjà une belle pureté de langue et une rare finesse, sa réputation ne tarda pas à se répandre. Il devint l'aigle de Rennes et l'oracle du département d'Ile-et-Vilaine, qui l'envoya siéger à la

Chambre des députés. Or, un soir, à la fin d'une séance fort longue, Gambetta, qui présidait, somnolait dans son fauteuil, lorsque M. Waldeck-Rousseau prit la parole... Immédiatement Gambetta se réveilla... Et il fut conquis. Cette netteté nuancée d'impertinence, cette sûreté d'argumentation, la correction de ce verbe, que la sténographie pouvait recueillir sans y changer un seul mot, l'emplirent d'admiration... Il rejoignit le jeune député dans les couloirs, lui prit affectueusement le bras : « Vous avez beaucoup de talent, lui dit-il; si jamais je deviens le chef du gouvernement, vous serez un de mes ministres. » Gambetta tint sa promesse. Il confia à M. Waldeck-Rousseau le portefeuille de l'intérieur. On n'a pas oublié de quelle façon ce dernier s'acquitta de sa tâche, quelle énergie il y déploya. La circulaire qu'il envoya aux préfets pour les engager à ne tenir aucun compte des recommandations des membres du Parlement est demeurée fameuse. Elle mit en lumière les doctrines du ministre, elle contribua peut-être à précipiter sa chute... M. Waldeck-Rousseau n'a pas changé. Il est autoritaire, quoique libéral et progressiste. Il estime qu'une démocratie a besoin d'être dirigée; et le spectacle de ce qui s'est passé en France depuis dix ans l'a encore affermi dans ses principes. Mais je n'ai pas ici à étudier les conceptions politiques de M. Waldeck-Rousseau : je veux rester sur le terrain des belles-lettres et n'étudier en lui que l'orateur.

J'ai dit la séduction qu'il avait exercée sur Gambetta. Comme il arrive toujours, Gambetta prisait chez autrui ce dont il était lui-même privé. Il manquait de mesure, d'atticisme, d'élégance, au sens grammatical du terme : il devait nécessairement être frappé des qualités de tenue et de sagesse qui caractérisaient le talent de son collaborateur. Mais il possédait ce que n'a jamais eu M. Waldeck-Rousseau : la chaleur communicative, l'ardeur irrésistible, le don des grandes images, la magie qui fait qu'une voix qui s'élève au sein d'une assemblée pénètre au même instant tous les cœurs... Gambetta fut l'homme des heures terribles; il sut trouver les mots qui secouent un pays jusqu'aux moelles et qui précipitent les soldats à la frontière. M. Waldeck-Rousseau est l'avocat des générations modernes, qui ne se paient plus d'illusions et sont, avant tout, pratiques. Ce ruisselet d'eau vive est bien frêle quand on le compare à ce torrent. Mais nous vivons à une époque où les questions d'affaires prennent le pas sur les questions de sentiment.

LE PÈRE OLLIVIER PREDICATEUR

J'avais une grande curiosité de connaître son éloquence rude et familière qui m'avait été vantée. Car le Père Ollivier est célèbre à l'égal de M. Mounet-Sully et de Mme Rose Caron. De singulières histoires courent à son sujet. On raconte qu'il interpelle ses paroissiens du haut de la chaire, et les secoue vertement ; et que, dans son ardeur à flétrir le vice, il s'abandonne à des saillies d'une telle vivacité que les mères alarmées se lèvent pendant le sermon et font sortir leurs filles de l'église. Un Bridaine, un Maillart, un Guillaume Pépin en plein XIXe siècle, cela ne manque point de ragoût et vaut la peine qu'on se dérange...

A trois heures donc, je franchis l'enceinte de la vieille nef, et m'assieds au coin du banc d'œuvre, en un endroit réservé, d'où je pourrai observer à l'aise la physionomie et la mimique de l'orateur. L'office s'achève au murmure des psaumes, soutenus par les

sourds grondements de l'orgue. Puis c'est le remue-ménage des gens qui s'apprêtent à écouter un discours : froissements d'étoffes, bruits de chaises qu'on retourne, toux discrètes, glissement de pas sur les dalles. Brusque remous dans la foule, le baudrier du suisse, coups de canne frappée en cadence : c'est LUI. Il grimpe d'un pas alerte les degrés de la chaire, et s'agenouille pour l'oraison. Il n'a pas le physique que j'attendais. Je me le figurais corpulent, réjoui, bonhomme, ayant l'aspect d'un bon frère cordelier, d'un Gorenflot cordial. Il est plutôt maigre, à peine grisonnant et paraît doué d'une solide constitution... « Mes chers frères! »... La voix est extrêmement sonore et rappelle, par la vigueur du timbre et par la netteté de l'accent, celle de Got... « Qu'est-ce que la foi?... La foi, mes chers frères, c'est le repos de l'intelligence dans le vrai... »

Il développe sa définition et s'engage dans une argumentation fuyante, dont les subtilités dépassent certainement le niveau de l'auditoire. Dix minutes s'écoulent... Il continue d'évoluer parmi les idées abstraites, sans qu'un mot pittoresque vienne égayer la sécheresse de cette dissertation. Et je sens poindre en mon âme un soupçon d'inquiétude... Eh quoi! c'est là ce prédicateur au franc-parler! Mais il s'exprime comme un théologien de la Sorbonne! Il a joliment volé sa réputation!... Attendez! Le Père Ollivier s'est arrêté; il a pris un flacon déposé auprès de lui et s'en est versé une rasade. Et soudain sa

physionomie est transformée. Il frappe un grand coup de poing sur le rebord de la chaire, et s'écrie avec véhémence : « Telles sont mes théories, et je vous interdis de les discuter et je vous *interdis de penser* qu'elles puissent être discutables. » Et poursuivant, de plus en plus animé : « Je sais que certains professeurs soutiennent d'autres doctrines, mais je hausse les épaules devant leur *bêtise*! » Et réellement il hausse les épaules, et il foudroie ses contradicteurs imaginaires; et toute sa personne exhale l'indignation; et je voudrais vous rendre l'intonation dont il souligne les trois syllabes du mot bêtise, et ce qu'il y enferme de mépris!... « D'ailleurs, messieurs, vous êtes les premiers coupables. Si la religion est ébranlée, si le sophisme et l'erreur sapent les croyances les plus sacrées, c'est à votre ignorance, à votre indifférence, que nous le devons. Et je ne suis pas fâché de vous le dire en face une bonne fois! »... A la bonne heure!... Nous retrouvons le véritable Ollivier, l'Ollivier de la légende, qui va fouailler d'un bras infatigable les hontes de la société moderne... Oui! quelque chose me dit que je vais entendre de très dures vérités... Je me pelotonne sur ma chaise, je ferme à demi les yeux et prends une attitude de pêcheur humilié...

Quel orage, ô mes amis! Le tonnerre roulant au flanc des montagnes, l'artillerie vomissant la mort dans le camp des ennemis, ne sont pas plus terribles que l'éloquence du Père Ollivier emplissant de ses

éclats l'immense vaisseau de Saint-Paul. Ce sont, tour à tour, des imprécations et des apostrophes joviales, des malédictions et des anecdotes, l'ironie agressive et la fureur, des gaietés rebelaisiennes mêlées à des mélancolies prophétiques. Il n'y a rien, en tout cela, de bien neuf. Les reproches dont nous accable le Père Ollivier ont été ressassés par tous les prédicateurs. Notre égoïsme, notre esprit de lucre, la frivolité de nos divertissements, notre ignorance dans les choses de la foi, notre lâcheté, notre bassesse, notre insouciance... Ces lieux communs forment la trame ordinaire des sermons. Le Père Ollivier a le mérite de les vêtir d'une forme personnelle. Au lieu d'employer des périphrases fleuries, il va droit au but, il parle aux braves gens qui l'écoutent, un langage terre à terre, le langage de la rue, de l'atelier, il jette pêle-mêle dans sa harangue, les locutions populaires, les scènes intimes, les conversations du coin du feu; il cause en chaire comme on cause en cassant une croûte et en vidant un verre de vin, les coudes sur la table et les manches retroussées... « Je sais bien, dit-il en riant, qu'on m'accuse d'être trivial et d'employer des mots vulgaires pour exprimer mes idées, mais que voulez-vous, mes enfants, j'ai toujours eu l'habitude d'appeler un chat un chat et ce n'est pas à soixante ans passés que l'on change de conduite, surtout quand on est, comme moi, Breton bretonnant, et plus entêté qu'une mule d'Andalousie... » Et, sa verve s'aiguisant au bruit des

rires qui saluent ces propos salés : « Mon Dieu, ajoute-t-il, je ne voudrais pas vous imposer, pour votre dimanche, de trop dures pénitences. Mais faites votre examen de conscience. Êtes-vous content de vous-mêmes? Je m'adresse aussi bien aux hommes qu'aux femmes... Vous, messieurs, vous ne vous occupez que de gagner de l'argent, vous savez le cours des huiles et le mouvement des rentes à la Bourse. Quand votre journée est achevée, vous rentrez au logis, vous prenez votre fils sur vos genoux et vous dites à cet enfant : « Suis l'exemple de ton père et tâche, plus tard, de réussir comme lui dans les affaires! » Les *affaires*, mot abominable, qui peint une époque. On ne vit plus pour la morale, pour l'honnêteté, on ne vit que pour les *affaires*... »

L'orateur lève les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de ces misères. Et il s'attaque aux femmes, jadis ferme rempart de la chrétienté, ardentes à remplir leurs devoirs religieux, aujourd'hui entraînées dès le lendemain de leur première communion dans le tourbillon du monde. Elles glissent peu à peu sur la pente du scepticisme. Elles ne résistent pas à la tentation des dîners en ville, des spectacles; elles oublient d'observer les pénitences du carême; et, de concessions en concessions, elles tombent dans tous les désordres de l'impiété... « Je suis vieux jeu, conclut-il, je radote, et cependant je vois clair. Il y a eu, à toutes les périodes de l'histoire, des débordements et des scandales. Ce qui caracté-

rise la nôtre, c'est son inconscience. Nos aïeux, quand ils se damnaient, savaient qu'ils se damnaient; nous n'avons même plus le sentiment de nos fautes. Nous côtoyons un abîme que nous ne voulons pas voir; et nous courrons, les paupières closes, les mains pleines de fleurs, à la catastrophe. »

Le Père Ollivier est animé d'intentions excellentes et d'une sincérité communicative. Il est dans son rôle en s'élevant contre la corruption des mœurs; et nous sommes obligé d'avouer que sur bien des points il frappe juste... Pourquoi faut-il que sur d'autres il irrite et blesse le sens commun? C'est qu'avant d'être moraliste et philosophe, cet orateur est homme de parti; tout ce qui ne plie pas sous l'étroite règle qui est la sienne lui devient ennemi; il ne supporte, en aucune mesure, la contradiction; il n'admet pas qu'il entre une parcelle de vérité dans l'opinion de ses adversaires; la science même le gêne; il n'essaie pas, comme certains esprits souples du clergé, de s'accommoder avec elle, de trouver entre elle et la foi un terrain de conciliation; il se déchaîne contre ses effets pernicieux, il la déteste; il hait les savants qui consacrent leur vie à étudier la nature au lieu d'adorer le Créateur. Il voudrait que l'on pût effacer cinq cents années d'efforts accomplis dans l'intérêt de la civilisation; il voudrait revenir au moyen âge, aux rudes époques où les hommes vivaient entre la croix et l'épée, et mouraient heureux après s'être confessés. Qu'on ne s'y trompe pas. L'âme d'un

moine du XIVe siècle palpite en ce robuste prédicateur. Au moment d'achever son homélie, il vint à parler de nos provinces perdues, des menaces belliqueuses de l'avenir; il n'avait pas l'air de redouter la guerre; il semblait, au contraire, l'appeler, comme une œuvre de salut et de purification. Et j'eus soudain la vision d'un prêtre barbare et héroïque, menant ses ouailles au combat sous la bannière de Bertrand Du Guesclin. Le Père Ollivier est né trop tard, dans un siècle trop vieux. Il ne se console pas d'être venu sur terre à une époque où l'Inquisition est abolie. Et il se dédommage en injuriant l'humanité...

M. J.-L. FORAIN

... Jamais homme ne ressembla mieux à son œuvre... Sec, nerveux, étroitement serré dans l'habit noir, pâle et triste de visage, il a l'œil aigu et froid des grands railleurs, l'insolence et la mélancolie de ceux qui méprisent profondément l'humanité. Et ce que M. J.-L. Forain la méprise! Cela n'est pas croyable! Il la méprise avec emportement. Son crayon s'enfonce dans les chairs vives de la taillade avec une joie sauvage. Comment vint à M. J.-L. Forain cette humeur vengeresse? On sait peu de choses de ses années de début. Il approche de la quarantaine s'il ne l'a dépassée, et n'est célèbre que depuis cinq ou six ans. Quels événements emplirent ces trente-cinq premières années? Il passa par l'École des beaux-arts; il eut comme professeurs des artistes extrêmement pondérés, tels que Dumont et Jaquesson de la Chevreuse. Cependant Carpeaux lui donna quelques leçons et put avoir une influence sur le

développement de son talent. A son issue de l'École, J.-L. Forain disparaît. On le rencontre vagabondant en Italie, menant la « vie de Bohème » dans la plus large acception du terme, logeant à Paris dans des quartiers innommables, faisant la chasse, comme les camarades, à la pièce de cent sous... Peut-être dira-t-il un jour, s'il écrit ses mémoires, les misères qu'il eut à subir : ce sont celles qui guettent tous les débutants, qui ne sont pas venus au monde avec cinquante mille livres de rente. Je suppose que M. J.-L. Forain ne fut ni plus ni moins malheureux que les innombrables Schaunard qui tentent la fortune, et qui meurent à l'hôpital quand ils n'arrivent pas à l'Institut. Les épreuves glissent sur eux : ils les oublient quand ils sont parvenus à la renommée, ou s'y habituent si le succès ne vient pas. Elles laissèrent dans l'âme de M. J.-L. Forain une plus profonde empreinte. Il se mit à considérer la comédie qui se déroulait autour de lui et dans laquelle il jouait un rôle; il nota des scènes, il croqua des types, saisit au vol des mots expressifs; et s'en alla porter ses essais à un journal d'avant-garde, ouvert aux plus hardies tentatives d'art, au *Courrier Français*. Ses premiers dessins déplurent aux amateurs, mais excitèrent leur curiosité. Ils les jugèrent cyniques, d'une brutalité repoussante; ils comprirent qu'il y avait là un talent étrangement original et vigoureux. Le nouveau venu s'affirma; il vida les trésors d'observation qu'il avait accumulés; sa réputation s'accrut; la poli-

tique acheva de la consacrer en fournissant au satiriste l'occasion d'une série de pamphlets publiés chaque semaine dans le *Figaro*, sous ce titre : *les Temps difficiles*, et qui eurent le plus vif, je dirai presque le plus scandaleux retentissement. Dès lors, M. J.-L. Forain était lancé. Ses moindres croquis se couvraient d'or. Le gouvernement lui donnait le ruban rouge; demain l'Académie des beaux-arts le recevra dans son sein. Et l'on assista à un très comique revirement. Il fut de mode d'exalter cet artiste, comme il avait été de mode de le dénigrer. Les bons bourgeois qui repoussaient d'un geste de dégoût ses premières compositions s'extasient aujourd'hui à ses dernières, qui sont pourtant conçues dans le même esprit âpre et cinglant. Ceux mêmes que l'artiste met en scène, les riches capitalistes, les gens de la *haute*, se disputent ses ouvrages. C'est le triomphe définitif... M. J.-L. Forain n'a plus rien à désirer.

Lorsqu'on feuillette son œuvre on y voit apparaître des silhouettes connues : la fille galante et sa mère, couple comique immortalisé par Gavarni; le parvenu de la finance, fastueux et ventripotent, le viveur chauve et ramolli, épuisé par la fête; le *rat* d'Opéra tourbillonnant autour des vieux abonnés. D'où vient que ces types, qui ont été si souvent exploités par les prédécesseurs de J.-L. Forain, se rajeunissent et prennent comme un aspect inédit, en passant par son crayon? C'est qu'il va plus loin qu'eux dans la

satire. Le sémillant Grévin, Cham (qui fut un rapin de génie), Gavarni lui-même s'attachaient à railler des ridicules superficiels et momentanés; M. J.-L. Forain cherche à dégager ce qu'il y a de permanent et d'éternel sous la forme transitoire; il montre le drame sous la comédie et, par là, il se rattache à la lignée de Rabelais et Molière. En regardant ses dessins, en lisant la plupart de ses légendes, on a tout d'abord envie de rire, puis on y réfléchit et l'on ne rit plus; on est plutôt tenté de frémir.

Tout le fond de vilenie, toute la bassesse dont est pétrie la nature humaine, au dire des moralistes, vous jaillit au visage, comme en un vomissement. On discerne soudain ce qu'il y a d'infamie dans les joies pour lesquelles se damnent les hommes. La volupté n'est qu'un hideux échange : la femme se vend, l'homme paie, et tous deux se méprisent. Une ignoble matrone, au nez rubicond, prend à part une ouvrière encore honnête et qui lui expose ses scrupules; et elle lui glisse dans l'oreille cet avis maternel : « *Voyez-vous, ma p'tite : qui n'a qu'un amant n'en a pas.* » Plus loin, un monsieur très décoré, se promenant dans les coulisses de l'Opéra, lorgne avec concupiscence les fillettes qui figurent les moinillons de *Robert le Diable*; et un ami lui murmure ironiquement : « *Faut attendre encore un an, mon général.* » Puis la scène tourne au tragique; le « client » est étendu tout de son long, terrassé par une congestion cérébrale. La fille, en corset, se précipite vers la

porte : « *Maria, vite, vite, l'eau de mélisse et un sapin!* » Et ces simples mots valent des pages d'analyse. On sent l'immense dégoût de cette fille, sa hâte de se délivrer du moribond, sa crainte d' « avoir des désagréments »... C'est horrible! M. J.-L. Forain excelle à peindre l'âme de ces femmes que Gavarni nommait des *lorettes* et auxquelles nos aïeux donnaient un nom plus hardi. Il les montre très « peuple », familières avec leurs caméristes qui, demain, peuvent être leurs égales, bienveillantes pour leurs mères qui les servent avec dévouement, et haïssant les hommes qui les font vivre. Je cueille au hasard deux légendes admirables. Une vieille dame repose immobile sur un lit, la figure ennoblie et purifiée par la mort; et, devant elle, une jeune personne accablée de douleur s'écrie : « — *Pauvre mère! C'est maintenant qu'on va me voler!* »... Deux jeunes femmes élégantes sont arrêtées au Jardin des Plantes devant la cage des orangs-outangs, et l'une dit à sa compagne : « — *C'est épatant, tu n'trouves pas? Y ne leur manque que d'l'argent!* » Je pourrais poursuivre l'énumération. M. J.-L. Forain, qui démasque les turpitudes des amours vénales, n'est pas plus tendre pour les hypocrisies de l'adultère. En général, il s'attaque aux heureux, aux désœuvrés, à ceux qui n'ont rien à faire sur terre qu'à s'amuser, ou à exploiter leurs semblables. Il poursuit avec férocité l'homme d'affaires véreux auquel il donne un nez sémitique, un abdomen proéminent, un accent tu-

desque. On complimente un jeune gommeux sur son épingle de cravate « — *Oui, c'est une épingle assez rare, en lapis; ç'a été trouvé dans les fouilles de...* » Le financier intervient : « — *Je sais, je sais, j'ai une cheminée comme ça!* » Ici, le loup-cervier n'est que grotesque; mais il est souvent terrible : il revêt mille formes : prêteur sur gages, il ruine les fils de famille; brocanteur, il exploite les pauvres peintres qui n'ont pas payé leur terme : « — *Il me faut dans six jours trois Corot et un Diaz!...* » Homme politique, il touche des pots-de-vin; fournisseur aux armées, il trompe l'État sur la qualité des marchandises. C'est l'agent le plus actif de la pourriture sociale; il est aidé dans sa tâche par la complicité des uns et la veulerie des autres. M. J.-L. Forain ne se lasse pas de le peindre; il le fixe sur le papier en deux lignes sobres et justes. Car les dessins de Forain ressemblent à ses légendes : ils ne renferment que l'essentiel; il ne modèle pas, il se contente du trait caractéristique, — signe évocateur que notre imagination complète. Il montre un regard, un geste, une attitude, une silhouette; et cela suffit.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas un parti pris de pessimisme dans cette désolante galerie? M. J.-L. Forain a subi le sort de tous les artistes : il s'est laissé influencer par les idées ambiantes. Vous savez le lien mystérieux qui unit entre eux tous les arts et leur fait suivre une marche parallèle. Il y a une évidente parenté entre Daumier et Balzac, Gavarni et

les vaudevillistes du second empire, Grévin et Meilhac. M. J.-L. Forain est le caricaturiste du Théâtre-Libre; il a le même tour de pensée qui fut celui des auteurs de M. Antoine, la même blague à froid, la même façon de déformer la réalité dans son sens le plus cruel, le même goût du paradoxe macabre, qui se complaît dans la contemplation des laideurs, en un mot cette forme d'esprit qu'on a intitulé l'*esprit rosse*.

Je crois bien que M. J.-L. Forain gardera sa « rosserie » jusqu'à la fin de ses jours; je le souhaite pour notre plaisir. Et, pourtant, il devra se transformer, s'il veut que la faveur publique lui soit fidèle. Les plus heureuses créations s'usent par la répétition même. Un jour viendra où les « barons de la finance » cesseront de plaire pour avoir été trop vus. Nous saurons alors quelle orientation prendra le merveilleux talent de M. Forain. Peut-être exaltera-t-il les faibles après avoir frappé les puissants. Peut-être y a-t-il des ardeurs d'apôtre sous le rire amer de ce sceptique...

M. COQUELIN AINÉ

Quiconque n'a pas entendu M. Coquelin aîné déclamer à quinze années d'intervalle le monologue de *Figaro*, ne peut se vanter de connaître l'éminent comédien.

En 1865, Figaro est jeune, bouillant d'ardeur, impatient de parvenir. Il a devant lui la vieille troupe de la Comédie-Française, les Régnier, les Samson, les Provost, les Monrose, et il se lance à l'assaut[1]. Perdu dans la foule obscure des débutants, il se fait bientôt remarquer par sa vive intelligence, la verve extraordinaire de son jeu et la plus merveilleuse voix qui soit au théâtre. *Tandis que moi, morbleu!* Avec quelle fièvre joyeuse il jette ce mot célèbre! Il a l'air de dire : « Patience! vous ne me connaissez pas, vous me connaîtrez un jour; vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a, dans ma cervelle, d'inven-

1. Voir P. Chevassu, *les Parisiens.*

tion et de génie. Je me sens de force à créer un monde; je suis moi-même un monde! » Cet acteur était un surprenant Figaro, car il avait l'âme du héros de Beaumarchais, l'âme inquiète des ambitieux qui ont le sentiment de leur valeur et qui aspirent à de grandes destinées, et qu'excitent les obstacles. Né du peuple, fils de ses œuvres, sorti d'une boutique de boulanger, il incarnait la démocratie consciente de ses droits et réclamant sa part de puissance. Le Figaro de 1865 était bien l'homme nouveau qui s'apprêtait à bâtir sa fortune sur les ruines de l'ancienne société. « A moi les honneurs, les richesses, l'influence, les puissantes relations, le sociétariat, la part entière! Sus aux barbares! Place aux jeunes! Démolissons la Bastille! »

En 1880, Figaro est arrivé, non pas au terme de ses vœux, car ses vœux sont infinis, mais au point culminant de sa carrière. Il fait la pluie et le beau temps dans la maison de Molière; il exaspère l'administrateur général, Émile Perrin, qui aime l'autorité et cherche vainement à plier ce comédien à la loi commune. M. Coquelin se rit du décret de Moscou et de ses foudres. Il dirait volontiers : *l'État, c'est moi!* et, de fait, s'il n'est pas l'État à lui tout seul, il en approche. M. Gambetta l'honore de son amitié. Léon tutoie Constant, et Constant veut bien donner à Léon quelques conseils sur les affaires publiques. Tout Paris connaît l'intimité du grand comique et du grand tribun. Lorsque M. Coquelin joue, pendant les

entr'actes sa loge ne désemplit pas : c'est un défilé de journalistes en quête d'informations; ce sont des députés, des sénateurs, parfois des conseillers d'ambassade, parfois des ministres. Souvent aussi, M. Coquelin ne quitte pas le foyer : adossé à la cheminée, les mains dans ses poches, le sourcil froncé, l'œil plein de pensées, il ne dissimule pas son mécontentement; il désapprouve l'attitude du gouvernement dans la question Égyptienne, il flaire un piège du côté de l'Angleterre : « Il faut être aveugle, s'écrie-t-il, pour ne pas le voir! » Mais la sonnette retentit. Figaro doit entrer en scène et débiter son monologue. Écoutons-le! *Quantum mutatus!* Ce n'est plus le Figaro d'autrefois. C'est un Figaro assagi, je ne dis pas alourdi, mais devenu grave, et pénétré de son importance. La période de lutte est finie; Figaro couche sur ses positions. « D'autres ont dû leur renommée au hasard, à l'intrigue, *tandis que moi, morbleu!* je l'ai conquise à la pointe de l'épée; elle est le fruit de ma seule intelligence. » Et, de même que le Figaro de 1865 symbolisait la démocratie vaillante et industrieuse, de même le Figaro de 1880 représente la bourgeoisie orgueilleuse et bien rentée. Le sans-culotte s'est transformé en capitaliste...

Telle fut l'évolution de M. Coquelin. Son désir de posséder s'accrut avec sa fortune; il ne tarda pas à écouter les propositions perfides des barnums internationaux; il commença par s'exhiber dans les villes de France. Dès qu'il avait vingt-quatre heures

de liberté, il prenait l'express et s'en allait à Rouen, à Lille, à Bordeaux, voire à Marseille. Émile Perrin tâchait de s'opposer à ces fugues, mais M. Coquelin, par son astuce, renversait les plus habiles machinations. Mille légendes courent à ce sujet à la Comédie-Française... Émile Perrin apprend un jour que son subtil pensionnaire a promis d'aller donner le dimanche suivant une représentation au Havre. Que fait-il? Il ordonne à M. Coquelin de jouer, ce même dimanche, les *Précieuses ridicules* en matinée, et il décide que cette pièce terminera le spectacle... « La matinée s'achèvera vers cinq heures, s'était dit M. Perrin. L'express du Havre part à cinq heures cinq. A moins d'être le démon en personne, je le défie bien de ne pas rater son train. » Il comptait sans son hôte. Mascarille avait pris ses précautions. Il entre en scène comme un boulet, bouscule ses camarades, presse le mouvement de son rôle, l'expédie en deux temps, dégringole l'escalier de la Comédie, saute dans sa voiture, quitte ses nippes, enfile un complet de voyage, tandis que son cheval l'entraîne au grand trot vers la gare Saint-Lazare. Il ne manqua pas le train, il arriva au Havre, y fut acclamé et toucha un cachet qu'il avait, cette fois, doublement gagné. Émile Perrin pensa mourir de saisissement en voyant mentionné dans les journaux du lendemain matin l'exploit de son terrible pensionnaire.

Ce n'était là qu'une amusante gageure. La gageure se renouvela. M. Coquelin prit l'habitude de vaga-

bonder. Il n'y était pas uniquement poussé par la soif du gain. Il éprouvait ce besoin maladif de changer de place, dont avait été possédée avant lui son illustre camarade Sarah Bernhardt : voir de nouveaux pays, affronter des spectateurs inconnus, promener sa gloire à travers les continents... Il courut ainsi les deux Amériques, la Russie, l'Allemagne, que sais-je! Partout où ses cornacs voulurent l'entraîner, il alla, superbement traité, leur imposant des conditions draconiennes, menant un train de prince. On affirme qu'ils ne rentrèrent pas toujours dans leurs frais, et que certaines de ces tournées furent des désastres financiers. Ceci n'a pas de quoi nous surprendre. Le talent de M. Coquelin, si grand soit-il, ne saurait avoir le prestige qu'exerce la belle voix d'un ténor ou d'une chanteuse. La musique est universellement comprise. Pour saisir l'intérêt des pièces de Molière ou d'Augier, il faut connaître à fond notre langue. Enfin, M. Coquelin ne saurait aspirer à égaler la séduction de Sarah Bernhardt, qui ressemble à la reine de Saba!...

Le public est routinier, fidèle à ses habitudes. Il ne sépare pas un acteur du cadre où cet acteur s'est formé. M. Coquelin a acquis sa réputation au Théâtre-Français. Le public ne peut comprendre qu'il n'y soit pas demeuré. M. Coquelin serait aujourd'hui le doyen de la Maison; il aurait une classe au Conservatoire, la croix d'honneur, une action prépondérante dans le comité!... Je sais bien qu'il affiche tout haut son

mépris pour ces avantages. Mais ce mépris est-il sincère? Enfin, le public qui considère que M. Coquelin a été et reste incomparable dans les grands valets du répertoire, ne veut pas encore admettre qu'il possède la force tragique de M. Mounet-Sully.

Ironie du sort! M. Coquelin était né pour interpréter l'art classique dans notre premier théâtre, et il en est réduit à jouer des mélodrames ou des vaudevilles sur des scènes secondaires; il semblait voué aux dignités officielles, et il s'est condamné, jusqu'à la fin de ses jours, aux aventures du roman comique. Je souhaite qu'il s'en trouve heureux. Mais peut-être, si nous l'entendions réciter aujourd'hui le fameux monologue de *Figaro*, y sentirions-nous comme une nuance de lassitude et d'amertume.

Mlle YVETTE GUILBERT

Un soir, — il y a de cela bien près de dix ans, — on jouait *Théodora* au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Mme Sarah Bernhardt, légèrement indisposée, avait cédé son rôle à une actrice dont j'ai oublié le nom. La salle, naturellement, était bien moins garnie que de coutume. Cependant, au second rang des fauteuils, on remarquait deux jeunes femmes, une brune et une blonde, qui semblaient écouter la pièce avec une attention passionnée. De la brune, je ne dirai pas grand'chose, mais la blonde était charmante. Ce n'est pas qu'elle fût classiquement jolie. M. Ravaisson, qui est amoureux, comme vous savez, de la Vénus de Milo, eût trouvé sa bouche trop grande, sa taille trop longue, son cou trop maigre, son nez trop court, ses cheveux trop jaunes. Mais, dans ce visage irrégulier, brillaient des yeux extraordinaires, ardents et mobiles, des yeux à damner saint Antoine; ce nez trop court était on ne peut plus spirituel; et lorsque

cette bouche trop grande s'entr'ouvrait, elle laissait voir des dents perlées; enfin, cette taille trop longue avait des souplesses, des élégances suprêmes et des ondulations suggestives.

Le rideau venait de tomber sur le second acte. La petite blonde se pencha sur sa voisine : « C'est curieux, lui dit-elle; j'ai souvent entendu parler de Sarah Bernhardt, j'ai vu sa photographie; et, ce soir, je ne la reconnais pas. Comme la scène vous change! » L'aimable chroniqueur Edmond Stoullig (il m'a lui-même conté cette historiette) écoutait en souriant ce dialogue. Il interrompit la jolie blonde : « Pardon, mademoiselle; il est tout naturel que vous ne reconnaissiez pas Sarah Bernhardt; car, ce soir, elle ne joue pas; l'actrice qui interprète Théodora n'est que sa doublure. »

L'entretien s'engagea. Devinant au ton de notre confrère, à l'autorité de ses paroles, un homme influent et répandu dans le monde des théâtres, la belle enfant n'hésita plus. Elle lui ouvrit son cœur, lui exposa son histoire, lui confia ses espérances. Elle se nommait Yvette Guilbert, elle exerçait la profession de modiste et se sentait entraînée vers la scène par une irrésistible vocation. Son rêve était de devenir comédienne. Mais il lui fallait un appui, quelques conseils. L'obligeant Edmond Stoullig lui en donna d'excellents; il mit la future étoile aux mains de Landrol, l'excellent pensionnaire du Gymnase, qui était un bon acteur doublé d'un profes-

seur expérimenté. Yvette piocha, pendant un an, les ingénues de Scribe; elle apprit à rire, à pleurer, à marcher, à parler d'une façon à peu près correcte. Puis, quand elle connut l'*a*, *b*, *c*, de son métier et qu'elle se jugea mûre pour le grand art, elle entra aux Variétés et débuta dans une des petites femmes de *Barbe Bleue*. Son rôle se composait d'un couplet qu'elle détailla avec gentillesse. Elle comprit que le succès l'attendait de ce côté. Après quelques tentatives malheureuses dans le mélodrame, elle se fit engager à l'Eldorado, où on lui donna quatre-vingts francs par mois pour dire chaque soir deux chansonnettes au début du spectacle, devant les banquettes vides, entre huit heures et demie et neuf heures moins un quart. — Aujourd'hui, Mlle Yvette Guilbert reçoit, de ce même Eldorado, quinze cents francs par représentation; elle ne va pas chanter dans le monde à moins de mille francs; chacun de ses voyages à Londres lui rapporte une fortune. Un impresario lui a offert un million d'or vierge (comme à la princesse de Bagdad) si elle consentait à le suivre pendant deux ans dans les provinces du Nouveau-Monde. On se l'arrache! Elle fait fureur... On se sert d'elle pour lancer des mines d'or! Dernièrement, un richissime Yankee, de passage à Paris, eut l'idée de donner une soirée. Il manda, naturellement, Yvette qui débita une tranche de son répertoire habituel. L'amphitryon la prit à part et, lui serrant la main, dans une effusion passionnée : « Mademoiselle, dit-il, vous êtes une

grande artiste. Je croirais vous outrager en vous remettant un cachet comme à une vulgaire chanteuse de café-concert. Voici vingt actions d'une mine d'or encore inconnue et qui est appelée à la plus haute prospérité. Gardez ces titres, n'en parlez à personne et attendez. » Yvette, qui a le cœur sur la main, confia le secret à un ami à qui elle voulait beaucoup de bien; l'ami ne put se tenir de le répandre. La spéculation s'en mêla. Les actions montèrent à un taux extravagant. L'ingénieux Yankee écoula son paquet, c'est-à-dire augmenta son patrimoine de quelques millions. Yvette réalisa une cinquantaine de mille francs en cette affaire dont elle avait été l'inconsciente promotrice.

Ainsi, la petite modiste de 1885 connaît tous les bonheurs auxquels aspirent les hommes. L'opulence matérielle (elle a maison à la ville, maison aux champs, chevaux pur-sang et coupés du bon faiseur); la popularité (on se retourne quand elle passe sur les boulevards; on murmure : *c'est Yvette*; et les femmes du monde singent sa façon de s'habiller); le plaisir de devoir sa fortune à son art et non pas à sa beauté, comme c'est le lot de beaucoup de comédiennes... Je suppose qu'elle doit être étonnée, parfois, de cette extraordinaire prospérité. Elle a le sentiment de son mérite et ne pèche pas par excès de modestie; mais il y a en elle une gamine de Paris intelligente et futée, qui se demande en comparant l'humilité de ses débuts au prodigieux engouement

qu'elle excite : « Est-ce que, vraiment, mon *galoubet* vaut trois cent mille livres de rente? »

Tout succès qui dure, et qui s'affirme avec les années au lieu de décroître, a sa raison d'exister. On pouvait croire que la vogue de Mlle Yvette Guilbert serait un déjeuner de soleil; on se plut tout d'abord à l'attribuer au savoir-faire de la jeune actrice, à son talent pour la mise en scène, à l'aspect pittoresque et dégingandé de sa silhouette. Je ne dis pas que les gants noirs de Mlle Yvette Guilbert et ses gestes d'automate lui aient nui, tout au contraire : son image s'est fixée, grâce à ces moyens, dans l'imagination du public. Ils n'eussent pas suffi à captiver pour longtemps ses sympathies. Si le public s'est attaché à Mlle Yvette Guilbert c'est qu'il trouvait en elle la qualité maîtresse, sans laquelle il n'est pas de comédienne ni de chanteuse : la *diction*. Mlle Yvette Guilbert est, avec des aptitudes très différentes, de la race des Darcier, des Thérèsa; elle ne bêle pas, elle ne mime pas ses chansons, elle les *dit*; elle y cherche des nuances, elle y introduit des intentions auxquelles l'auteur même n'a pas songé; elle tire de ces couplets qui souvent sont misérables, de petits drames ironiques, dont la saveur est piquante; elle arrive à tromper l'auditeur sur la valeur de son répertoire; il se trouve applaudir des inepties dont il rougirait s'il les relisait dans le silence du cabinet; il n'applaudit, en réalité, que l'interprète qui lui fait illu-

sion. Un goût sûr et subtil, une diction raffinée et compliquée; un sens très vif de cette drôlerie d'attitude et de regard qu'on pourrait appeler la drôlerie « clownesque »; une fausse ingénuité qui souligne, sans avoir l'air d'y toucher, les allusions polissonnes : voilà, je crois, par où Yvette a conquis les foules. Joignons-y la séduction d'un organe admirable, d'une netteté, d'une vigueur de timbre peu communes. Lorsqu'elle déclame une chansonnette, pas un mot n'en est perdu. Sa voix sonore et souple emplit la cave de la Scala de même qu'elle domine, aux Ambassadeurs, le tumulte des bocks et des conversations particulières. Ajoutons que, dès qu'elle paraît sur la scène, chacun prête l'oreille; le silence s'établit; on veut écouter l'*étoile*...

Mon Dieu! ce qu'elle chante ne vaut pas la peine, neuf fois sur dix, d'être entendu. Remarquez que la plupart de nos chanteuses de genre ont été supérieures à leur répertoire. Thérèsa avait assez d'âme et de talent pour traduire les conceptions des poètes, et elle roucoulait le *Sapeur* et *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille*. Mme Judic avait une merveilleuse délicatesse, elle interprétait à ravir la chanson tendre et grivoise; et on lui fabriquait des idioties telles que la *Mousse*, qu'elle a trimballée dans tous les concerts. Mlle Yvette a eu la chance de tomber, lors de ses débuts, sur un écrivain de beaucoup d'esprit, Léon Xanrof, qui est un chansonnier de la bonne école, un rimeur alerte et léger qui a, de plus, le goût de la

blague parisienne. Il composa pour la nouvelle *diva* de petits poèmes, des scies d'ateliers, où revivait la verve gouailleuse et *rapinesque* du quartier latin. Vous vous rappelez la complainte des *Quatre z'Étudiants* :

Je sais une complainte
De quatre z'étudiants,
Fait'pour donner la crainte
Des femmes aux jeun'gens.

L'premier faisait des lettres,
L'second du droit romain,
L'troisième faisait des dettes,
L'quatrième ne f'sait rien.

Vous connaissez aussi l'odyssée des *Six potaches* qui suivent leur pion chez une demoiselle de mœurs équivoques, et la peinture de cet extraordinaire *Hôtel du Numéro-Trois*, où tous les voyageurs se servent du même peigne et lutinent la bonne dans les couloirs. La gravelure de ces chansonnettes est sauvée par la gaieté de l'auteur. M. Xanrof est un vrai Gaulois, dont la bonne humeur s'avive d'une pointe de satire. C'est — dans son genre — un moraliste qui peint les mœurs de son temps. Yvette saisit du premier coup le sens caricatural de ces bluettes : elle y fut délicieuse. Pendant longtemps elle demeura fidèle au poète qui lui avait valu ses plus grands succès. Depuis quelques années elle s'écarte de lui, je ne sais pourquoi ; elle cherche des productions plus compliquées, plus prétentieuses ; on dirait qu'elle veut ennoblir sa manière, qu'elle rougit de la frivolité de ses chansonnettes de

début. Il lui arrive ce qui arrive à la plupart des artistes : elle aspire à se renouveler, à se transformer, à briser le cadre où la faveur du public l'a confinée. M. Coquelin aîné, qui est un valet incomparable, nourrit l'ambition de jouer la tragédie. Mlle Yvette Guilbert, qui a la séduction, le charme, l'esprit, tient à nous démontrer qu'elle a aussi la puissance. Elle remplace sur l'affiche l'*Hôtel du Numéro-Trois* par la *Soularde*, qui est un morceau de bas réalisme assez répugnant. Et elle se donne un mal! Elle fouille ce pauvre morceau qui ne mérite pas tant d'honneur; elle en exprime la quintessence; elle coupe les cheveux en quatre, en seize! Et l'on se dit, en sortant : « Mon Dieu! que cette Yvette est intelligente! »... On se disait autrefois : « Que cette Yvette est charmante!... »

PROMENADES ET VISITES

M. HENRI DE BORNIER

... Le poète m'a reçu dans son logis patriarcal de la rue Sully, niché au milieu des livres, et qu'éclairait, par ce matin de novembre, un frileux rayon de soleil. Vous connaissez la silhouette de l'auteur de l'*Aurélin*. Il n'a point précisément à se louer de la nature. Son corps, noueux et tordu comme un cep de vigne, fait songer aux figurines gothiques qui décorent les stalles des cathédrales. Mais une expression de bienveillance, une humide et cordiale bonté luisent dans ses yeux; il a la poignée de main généreuse, et la bonhomie de son accueil éveille la sympathie. On ne lui connaît guère que des amis. Et comment n'aimerait-on pas cet honnête homme qui compose des tragédies, ce vicomte sans faste, ce dramaturge qui est un bon vigneron!

... Et nous avons longuement causé du passé et du présent...

A voir M. de Bornier, paisiblement assis dans son

cabinet de l'Arsenal, ou devisant gaiement après boire, on ne supposerait pas qu'il eût été hanté par des idées pessimistes. Cependant, aux environs de la vingtième année, il connut l'amère désespérance. En ce temps-là, M. de Bornier était un adolescent plutôt sauvage. Il avait le cheveu mélancolique et le teint pâle, et rappelait, avec une moindre beauté plastique, le Chatterton d'Alfred de Vigny. Après avoir passé son enfance dans les solitudes rocailleuses des Cévennes et traversé le séminaire de Montpellier, il était venu à Paris, vers 1844, sous le prétexte d'y étudier le droit, en réalité pour s'essayer dans les lettres.

Son âme, que la grâce n'avait pas touchée, mais qui avait gardé une piété assez vive, fut froissée par l'irréligion et le libertinage voltairien de la jeunesse d'alors. Il sentait qu'aucune affinité ne le liait à ses camarades du quartier Latin. Sa mélancolie s'en accrut. Il vécut dans l'isolement et mit au jour, pour se consoler, quelques essais poétiques qui eurent le malheur de passer inaperçus. Il perdit coup sur coup son père et sa mère... Cette épreuve mit le comble à sa détresse. Il résolut de renoncer à toute carrière active, de se retirer sur ses terres et d'y végéter, et d'y mourir, entre ses sangliers, ses chiens, ses chevaux et ses grands arbres....

Comment ce cœur blessé reprit-il goût à la vie? Une légende raconte qu'une aimable femme, la propre tante de M. de Bornier, entreprit de le guérir et que,

lui montrant, au cours d'une promenade, un chêne robuste que la foudre avait frappé et dont le tronc ravagé se couvrait de pousses nouvelles, elle l'exhorta à ne pas s'abandonner : « Regardez bien, lui dit-elle. Ce chêne est un aristocrate et un lutteur. Il est peu commode à ses voisins, et la preuve, c'est qu'il n'en a plus. Je le blâme d'être insociable; mais je lui pardonne, parce qu'il est courageux et fort. Il a subi des désastres, mais il a remplacé ses branches mortes par des branches plus vivaces et qui embellissent sa vieillesse. Méditez l'apologue, mon cher fils ! »

Le « cher fils » se remit à la besogne et publia un second recueil de vers qui lui valut l'estime littéraire de M. de Salvandy. L'arbre commençait à verdoyer. M. de Bornier revenait à des sentiments humains; il consentit à frayer avec ses semblables, il daigna accepter le poste d'aspirant-bibliothécaire que lui proposait le ministre; il savoura la douceur des existences réglées et des assoupissements bureaucratiques. L'ombre de Charles Nodier lui sourit. Le révolté devint un fonctionnaire modèle !

Voilà bientôt un demi-siècle que ces événements s'accomplirent, et le vicomte Henri de Bornier est encore accoudé à la même table, et il respire la même atmosphère; et le même tic-tac de la même horloge berce ses rêveries. Le surnuméraire est monté en grade; il est académicien, dignitaire de la Légion d'honneur. Il est demeuré très simple et très philosophe.

Philosophe?... C'est selon le sens que l'on attache à ce terme. Si M. de Bornier n'a point les fureurs d'Alceste, il ne pratique pas l'indulgence de Philinte. Il se préoccupe de la santé morale de son pays; et il n'en est guère satisfait. Il croit discerner, autour de lui, des symptômes d'énervement et d'épuisement qu'il attribue à l'influence des mauvais livres, dont le flot monte toujours.

« Soupçonnez-vous, me dit-il, la perversité de la littérature contemporaine? Elle surpasse en corruption ce que les anciens ont produit de plus cynique. Il ne s'écoule point de semaine où je ne reçoive quelque infâme volume, dont l'auteur, bien souvent, n'a pas atteint la trentaine. Et rien n'égale l'effronterie de ces jeunes romanciers qui comptent parvenir au succès par le scandale... Dernièrement, un ouvrage m'arrive... J'y jette les yeux et je suis très étonné d'y trouver mon nom imprimé en toutes lettres et précédé d'une dédicace... Je le feuillette et j'y découvre une horrible histoire d'inceste. Ainsi, je patronnais à mon insu cette marchandise! L'écrivain, à qui je reprochai son manque de tact, se montra très surpris de mes scrupules. Il vint me trouver; il avait dix-huit ans à peine, il sortait du collège. A cet âge-là, nous autres, nous rimions des odes lamartiniennes, nous chantions les papillons et les roses! Et le mal, voyez-vous, c'est que, naguère, quand on publiait de tels ouvrages, on les vendait secrètement, on les faisait circuler sous le manteau, et qu'aujour-

d'hui ils s'étalent effrontément à la devanture des libraires! »

... Je vois bien, au ton dont M. de Bornier prononce ces mots, qu'il est sincèrement affligé. Il gémit, avec conviction, sur les mœurs de Byzance; et c'est dans l'intention de les corriger qu'il a composé le *Fils de l'Arétin*; il y a plus de vingt ans qu'il ruminait l'idée-mère de cet ouvrage. Il la soumit au jugement d'Émile Perrin. Celui-ci lui dit de sa voix ironique et nazillarde : « Votre sujet n'est pas mûr. » M. de Bornier le laissa mûrir. Il laisse volontiers mûrir ses sujets; il ne se presse point; il attend l'inspiration. Et cela nous conduit à divulguer sa méthode de travail...

« Quand l'action de mon drame est à peu près arrêtée, je la jette rapidement sur le papier. J'écris un premier scénario *en vers* (je manie plus aisément les vers que la prose). Je corrige, je rature et j'établis un second scénario plus développé. Je consulte mes amis, je leur communique ces ébauches successives; et, peu à peu, de retouches en retouches, l'ouvrage arrive à prendre sa physionomie définitive... »

On a raison de dire que l'homme se retrouve sous l'écrivain. M. de Bornier a gouverné sa vie comme il gouverne ses œuvres, avec la même circonspection. Il a marché à tout petits pas dans le chemin de la gloire. Il débuta prudemment par remporter des prix à l'Académie française, puis il brocha des à-propos pour les anniversaires de Corneille et de Racine, puis

il mit en tragédies des épisodes d'histoire romaine. Et lentement sa personnalité se dessina. L'étincelle qui illumine le quatrième acte de la *Fille de Roland* jaillit d'une méditation obstinée. Le génie de M. de Bornier est fait d'honnêteté et de patience; il n'éblouit pas, il soulève doucement le spectateur, qui oublie, tant il est ému, que la pensée qui le touche pourrait être vêtue de formes plus somptueuses.

Je considère M. de Bornier, tandis qu'il m'accompagne courtoisement jusqu'au seuil... Décidément il ne ressemble plus à Chatterton!... Il a le teint fleuri et le discours enjoué; il s'intéresse à l'humanité, à la nature et à toutes les bonnes choses que nous offre le Seigneur; il goûte avec une égale prédilection les fruits et les livres, le jus de la treille, le chant de l'alouette gauloise, le clairon de Victor Hugo.

Pourquoi ne serait-il pas heureux, je vous le demande? Il possède une conscience pure, un bon estomac... — Et, par-dessus le marché, il a écrit un chef-d'œuvre!..

M. CAMILLE FLAMMARION

Je me suis acheminé vers l'observatoire de M. Camille Flammarion.

Ce monument s'élève sur les hauteurs des coteaux de Juvisy. Il est entouré de pelouses et de feuillages. L'éminent astronome qui y réside a le loisir de contempler, en levant ses regards au ciel, des paysages lunaires et stellaires, et, en les dirigeant vers l'horizon, des sites infiniment agréables. C'est la Seine déroulant, à travers des champs de blé, son ruban capricieux; c'est la silhouette des collines de Draveil, et tout là-bas, le clocher de Champrosay, le clocher d'Alphonse Daudet, de la *Petite Paroisse*. La maison du savant n'a rien de remarquable au point de vue architectural. C'est une construction carrée qui eut l'honneur d'abriter Napoléon en 1814, quand le grand homme se rendit à Fontainebleau, où il devait signer son abdication. Le relais de poste se trouvait à côté, au carrefour de la Cour de France. M. Flammarion

montre à ses visiteurs un petit buste de l'empereur, qui fut offert à l'ancien propriétaire de l'immeuble, et, dans le jardin, un saule pleureur né d'une branche rapportée de Sainte-Hélène. Ainsi les souvenirs de l'époque impériale abondent en ce *cottage*, qui appartient aujourd'hui à un républicain de la vieille roche. On sait comment il en devint possesseur. Un admirateur inconnu, que la lecture de ses ouvrages avait charmé, laissa par testament à l'auteur de *la Fin du Monde* ce charmant domaine (aux astronomes seulement et quelquefois aux ténors adviennent de telles bonnes fortunes)... M. Flammarion s'y installa et s'y arrondit. Il ajouta au parc quelques hectares de bois, au milieu desquels on accède par un pont jeté sur une rue (la rue Camille-Flammarion, s'il vous plaît!)... Il fit graver au-dessus de la porte, sur un large fronton en pierre de taille, ces fières paroles : *Ad veritatem per scientiam*. Et c'est là que chaque année, de mai à novembre, le célèbre auteur de *la Fin du Monde* vient goûter un repos réparateur, méditer sur la destinée humaine, contempler la voie lactée, écouter le silence des nuits, étudier les canaux de Mars et regarder fleurir ses rosiers. Il est la cordialité, l'obligeance mêmes; sa bonne grâce n'est peut-être dépassée que par celle de Mme Flammarion. Dès qu'on a franchi le seuil de ce logis, on s'y sent à l'aise, et l'on y trouve de quoi se divertir et s'instruire en même temps. Les femmes, particulièrement, sont attirées par les mystères de l'infini. Elles ne peuvent songer sans un

petit frisson à l'immensité de l'univers; elles accablent M. Flammarion d'interrogations passionnées auxquelles il répond avec une spirituelle condescendance. Et quand il leur explique l'étrange beauté des soleils bleus, verts, violets et rouges qui peuplent les étendues sidérales, elles diraient volontiers : *Encore! Encore!* comme les enfants à qui l'on conte les aventures du *Petit Poucet.* Mais il ne suffit pas d'ouïr des merveilles, on veut les voir. Et l'on commence l'ascension de l'escalier en pas de vis qui conduit à la coupole de l'observatoire. M. Flammarion, toujours galant, s'efface devant ses visiteuses, il met la lunette au point, et, avec un sourire :

« Madame, je vais vous montrer une de vos sœurs! »

Oh! la minute exquise! La jolie Parisienne grimpe sur l'échelle, se couche à demi le long des degrés de chêne, approche un œil impatient :

« Eh quoi! monsieur Flammarion, une étoile, ce n'est pas plus gros que ça?

— Mon Dieu! non, madame. »

Madame est un peu désappointée. Elle comptait apercevoir un soleil jetant des clartés éblouissantes; elle n'a vu qu'un point brillant, scintillant comme un regard entre deux paupières. C'est égal! L'étoile est bien jolie. Sa lumière est si fine, si limpide! Et elle vient de si loin! Cette pensée emplit la jeune femme de mélancolie.

« Alors, monsieur Flammarion, des milliards de milliards de lieues nous en séparent? »

M. Flammarion suppute gravement ces milliards de milliards, et, recourant à ces comparaisons familières qui rendent ses livres si attrayants, il montre un boulet de canon partant de la terre, s'en allant en droite ligne, éternellement, et (tandis que notre pauvre globe se refroidit) continuant son voyage, poursuivant cet astre qui recule toujours devant lui et ne l'atteignant qu'après des millions de siècles, alors que nos misérables générations terrestres seront depuis longtemps anéanties. Oh! la merveilleuse science que l'astronomie!

... Maintenant nous sommes au salon, où l'entretien se continue. M. Flammarion fermera demain sa porte et s'absorbera dans ses travaux. Aujourd'hui, il appartient à ses hôtes; il aborde le chapitre des souvenirs. Il a beaucoup vu, encore plus retenu; il a déambulé dans les cinq parties du monde et employé tous les modes possibles de locomotion, depuis l'aérostat jusqu'au dromadaire. Quelqu'un lui demande :

« N'avez-vous pas accompli votre voyage de noce en ballon?

— C'est toute une histoire... »

Et l'histoire est si piquante que je ne résiste pas au plaisir de l'imprimer.

... Donc, en ce temps-là, M. Camille Flammarion était féru d'aérostation. Et sa fiancée partageait cet engouement. Tous deux avaient décidé de s'élever

dans les airs, aussitôt après la cérémonie nuptiale, et de transporter leur bonheur à 2000 mètres au-dessus du boulevard des Italiens. Ils s'étaient entendus avec l'aéronaute Godard, qui devait leur servir de cicerone. Ce n'est pas que M. Flammarion fût incapable de se diriger lui-même dans la région des nuages, mais les amoureux sont étourdis, et il ne voulait pas exposer sa chère compagne aux conséquences terribles d'une distraction. Un autre passager avait revendiqué l'honneur de les suivre, et ce téméraire (l'auriez-vous cru?) était le vénérable abbé qui avait béni leur union... L'excellent homme rêvait, depuis sa jeunesse, d'affronter l'émotion d'une traversée aérienne. Quand M. Flammarion se présenta devant lui pour régler les préliminaires du mariage, il lui réclama, selon l'usage, son billet de confession. M. Flammarion lui avoua qu'il avait perdu l'habitude de se confesser, et demanda à être dispensé de cette formalité.

« Je veux bien passer outre, dit ingénument le prêtre, mais à une condition : c'est que vous me permettrez de prendre part à votre prochaine ascension. »

Les choses furent ainsi convenues. Rendez-vous fut pris à cinq heures du soir aux usines à gaz de la Villette. Mais, au dernier moment, Godard tomba malade, et la partie projetée dut être ajournée à huitaine. Le voyage de noce devenait un voyage d'après la noce.

« Vous m'aviserez, recommanda le bon curé, dès que M. Godard sera valide. »

Quelques jours plus tard, M. Flammarion fit prévenir le digne ecclésiastique et lui désigna l'instant du départ. Le hasard voulut que ce soir-là l'abbé eût quitté sa cure pour une petite maison de campagne qu'il possédait aux environs de Paris, du côté de Montfermeil. Le message ne lui parvint pas... M. et Mme Flammarion l'attendirent vainement. A six heures, Godard largua les amarres, et l'esquif s'éleva majestueusement. Une très douce brise le poussait vers l'est. A 1200 mètres elle faiblit, et le ballon se tint immobile. Les passagers, accoudés au rebord de la nacelle, admiraient le prodigieux spectacle de Paris illuminé par les rayons du couchant et, au-dessous d'eux, les bords verdoyants de la Marne. Tout à coup, une voix pure et plus frêle qu'un soupir de vierge monta jusqu'à eux :

« Flammarion ! Flammarion ! »

L'astronome tressaillit...

« Je reconnais ce timbre », murmura-t-il...

Et la voix reprit :

« Flammarion !!! Flammarion !... »

Ce fut un trait de lumière.

« Je crois vraiment que notre abbé nous appelle ! »

Il s'orienta, consulta la carte...

« C'est bien cela ! Nous sommes à Montfermeil... Le curé nous a aperçus de son jardin. Il s'imagine que nous venons le chercher. »

Et, en effet, Flammarion ne s'abusait pas... Le bon curé regardait d'en bas ce magnifique ballon, objet de ses rêves, et il poussait des clameurs déchirantes. Et il maudissait le couple ingrat qui se dérobait au plus sacré des serments. Il levait les bras, comme pour prendre le Seigneur à témoin de ce parjure. Et de son gosier exténué sortait le même cri, plaintif et désespéré :

« Flammarion!!! Flammarion!!! »

... Les époux s'interrogèrent... Ils avaient le cœur tendre et accessible à la pitié. Une pointe de remords se mêlait à leurs regrets... Eh quoi! allaient-ils demeurer sourds à cette ardente prière? Déjà ils se tournaient vers Godard dans l'espérance de le fléchir. Mais celui-ci redoutait les complications d'un atterrissage. Il jeta un sac de lest, et le ballon fit un bond de 1000 mètres dans l'azur. Tout disparut, Paris, Montfermeil... Les bruits de la terre s'évanouirent... Et non seulement le pauvre abbé dut renoncer à son excursion, mais il eut le désagrément de recevoir un grain de sable dans l'œil!

Tout n'est qu'heur et malheur en cette vallée de larmes!...

Et maintenant, M. Flammarion, ayant expédié cette anecdote et quelques douzaines d'autres non moins suggestives, nous guide à travers les méandres de son parc. Il en a fait un laboratoire; il a placé des instruments de formes étranges qui sont des baromètres, des thermomètres, des pluviomètres... que

sais-je? Il peut vous dire, si vous l'en priez, la température de l'intérieur du sol, de combien de millimètres, chaque mois, grossissent les chênes et les tilleuls, et vous confier mille autres secrets réjouissants. Nous arrivons, devisant toujours, devant des cages de forme carrée, sortes de serres minuscules, peinturlurées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

« Ceci, nous dit-il, est une de mes dernières expériences. J'ai voulu mesurer l'influence qu'exercent les rayons colorés sur le développement des végétaux. J'ai soumis pendant un an les mêmes plantes à l'action de différentes lumières. Ici, un lis a grandi sous des rayons rouges, à côté sous des rayons bleus, plus loin sous des rayons verts...

— A-t-il changé de teinte?

— Il est demeuré blanc... Le lis est décidément par excellence la fleur symbolique. Rien ne peut altérer sa pureté.

— Quels autres résultats avez-vous notés?...

— C'est que la lumière bleue retarde ou conserve la maturation et que la lumière rouge l'accélère. Placez une fraise mûre sous une serre bleue, elle restera mûre durant un mois, une fleur épanouie y gardera sa fraîcheur... »

Une observation me brûle les lèvres... Mais ce que M. Flammarion a découvert, c'est tout simplement la fontaine de Jouvence, le secret de l'éternelle beauté!

O Parisiennes anémiées, qui redoutez les rides précoces, placez-vous, alors que votre front est encore virginal et vos joues fraîches, sous une cloche azurée, habillez-vous d'indigo, portez des saphirs à tous vos doigts, et vous ne vieillirez plus, et vous bénirez le savant à qui vous devrez un tel prodige!

Avant de prendre congé, je demande à M. Camille Flammarion de me montrer la « peau de la comtesse »... On n'a pas oublié cette étrange aventure que tous les journaux ont rapportée, cette lectrice léguant à l'astronome la peau de ses épaules, en le priant d'en tirer une reliure pour son dernier livre.

« Voici », me dit-il.

Et il me met dans la main un volume très proprement accommodé. La « peau de la comtesse » est de couleur blanchâtre (la teinte du parchemin), elle ressemble à ce qu'on appelle le maroquin à grains longs; elle est douce au toucher, n'exhale aucune odeur. En retournant le volume j'aperçois une inscription ainsi conçue : *Reliure en peau de femme, 1893*; et la sécheresse de cette inscription me fait froid au cœur.

Aimez donc l'astronomie! Envoyez au savant de vos rêves une partie de vous-même! Vous croyez qu'il sera touché de votre attention, qu'il vous donnera un mot de regret, qu'il versera une larme! Et voilà ce qu'il grave sur votre épiderme : *Reliure en peau de femme*! comme il eût mis : *Reliure en chagrin* ou

Reliure en galuchat. Horreur! C'est à décourager les âmes sensibles!

Si M. Flammarion n'est pas le dernier des hommes il composera un sonnet, ou tout au moins un quatrain harmonieux qu'il fera imprimer en lettres d'or sur le « dos de la comtesse »!...

LA CITOYENNE LOUISE MICHEL

... Là-haut, très loin, à l'extrémité du boulevard Barbès, un hôtel garni de pauvre apparence, dont le nom flamboie, en lettres rouges énormes, sur une façade décrépite. Le propriétaire de l'immeuble m'accueille d'un air important et jovial, en homme heureux de loger une « illustration »; et c'est du ton le plus obligeant qu'il m'indique le chemin :

« Au premier, à droite, la dernière porte au fond du couloir. La citoyenne est chez elle! »

L'escalier est obscur, le couloir humide et tortueux; je cherche à tâtons la dernière porte. Oui! la citoyenne est chez elle. Elle semble même fort animée. Je reconnais sa voix, mêlée à d'autres voix. Ce concert ressemble à une dispute; ce n'est peut-être qu'une discussion pacifique sur la question sociale. Le bruit s'apaise dès que je cogne à la cloison. L'huis s'entr'ouvre; deux ou trois personnages que je n'ai pas le temps de dévisager s'éloignent, et

je pénètre, à mon tour, dans les appartements de Louise Michel.

Ils sont modestes, en vérité; ils se composent d'une unique chambre, assez vaste, bien éclairée et meublée sommairement. Un lit d'acajou, des chaises dépareillées, une pendule idyllique surmontée d'un berger jouant de la flûte (ô symbole!), quelques chromos cloués au mur, une carpette élimée, un fauteuil Voltaire habillé de reps... Et c'est tout. Le lit est couvert de vêtements en désordre, les chaises et le lavabo encombrés de paperasses. Au centre est placé un guéridon où l'on aperçoit les miettes du déjeuner. Le repas vient de finir. Autour de la table quatre femmes sont assises, dont la plus âgée est la « grande citoyenne ».

Elle a beaucoup vieilli... Je l'avais vue, de loin, l'autre soir, pérorant à la tribune d'une réunion publique, et elle m'avait parue toute guillerette; enveloppée d'une grande mante à pèlerine et coiffée d'un chapeau anglais à bords plats, elle ressemblait à ces bonnes demoiselles que met en scène Dickens et qui distribuent des tranches de *cake* et des tasses de thé aux enfants sages. Mais ici, dans le jour cru de la fenêtre, c'est une autre Louise Michel qui m'apparaît; sa figure est labourée de rides profondes, sa bouche est fatiguée; son nez et son menton ont quelque velléité de se rejoindre. Avec ses cheveux gris coupés virilement à la hauteur de la nuque et rejetés en arrière, avec sa robe d'alpaga noir qui a l'apparence

d'une soutane — soutane défraîchie et usée au coude — elle évoque la silhouette d'un de ces curés de campagne qu'a peints si souvent Ferdinand Fabre. L'expression du regard ajoute à l'illusion. L'œil bleu de Louise Michel est entêté et mystique; c'est un œil de croyante ou de visionnaire, que le doute n'est jamais venu troubler; on y lit une certitude tranquille; cet œil croit sincèrement au retour de l'âge d'or. Et cela lui donne une grande sérénité...

Nous avons causé pendant une heure, et la citoyenne a effleuré mille objets, passant de la théorie à l'anecdote, me contant ses projets et ses souvenirs. Et, tout d'abord, elle ne m'a pas caché sa vive joie : « On respire, enfin; on ne se sent plus menacé par une police scélérate, comme *au temps de Casimir*; c'est un moment de détente, profitons-en ! » Mais cette liberté reconquise n'égale pas encore la merveilleuse liberté dont on jouit en Angleterre. Là-bas, point d'entraves, point de contrôle. On peut manifester les opinions les plus subversives et médire de la reine, dans les allées d'Hyde Park, sans être inquiété. « Pourtant, ajoute-t-elle, le peuple de Paris serait si calme, si on voulait le laisser en paix! Je suis émerveillée de sa douceur, de son ardeur à comprendre. Il a beaucoup gagné depuis cinq ans; il ne s'abandonne plus à la violence, il est accessible au raisonnement. »

Je lui fais remarquer que deux compagnons se sont, hier encore, fortement houspillés à la réunion

de la rue d'Arras, ce qui n'est pas un indice d'apaisement. Mais Louise Michel ne s'embarrasse point de l'objection : « Quand la société moderne, qui est une caverne de voleurs, sera détruite, l'harmonie régnera parmi les hommes. » La citoyenne s'exprime avec beaucoup de tranquillité et une impeccable correction. Telle elle parle en public, telle elle parle en particulier, d'une voix lente et qui psalmodie, et qui va d'un train tout uni, sans se presser et qui prête à tous les mots le même accent monotone. Elle dit : « Démolissons la caverne » du même ton suave dont elle dirait : « Donnez du mouron aux petits oiseaux. »

... Et nous voici manœuvrant sur le terrain des principes :

« Citoyenne, lui dis-je, daignez me tirer d'un doute. J'ai lu les ouvrages théoriques des écrivains de votre parti. Il m'a semblé que leur conception idéale de la société future était basée sur une hypothèse. Ils affirment que l'humanité deviendra parfaite et que les hommes s'affranchiront subitement des vices et des passions qui les divisent. Or, croyez-vous que tous vos amis suivent votre exemple, soient, comme vous, désintéressés et décidés à s'effacer humblement? Êtes-vous sûre qu'une vanité détestable ne les poussera pas, quand le jour du triomphe sera venu, à s'élever au-dessus de leurs frères, à s'ériger à leur tour en tyrans du peuple?... »

Louise Michel proteste avec chaleur contre cette

invraisemblable supposition. Mais ses trois compagnes, qui nous écoutent, ne partagent point son optimisme. L'une d'elles, une fraîche boulotte, dont les appas plantureux dansent à l'aise sous les plis d'un caraco écarlate, s'écrie : « Le citoyen a raison! Il n'y en a pas deux comme vous, Louise! Nous connaissons un tas d'intrigants!... » Louise se hâte d'interrompre ce discours séditieux; elle est un peu décontenancée.... Deux coups frappés à la porte mettent heureusement fin à son embarras...

C'est un pauvre homme qui entre, un malheureux qui traîne la jambe et dont le visage est amaigri par la misère ou la maladie. Il tient à la main un petit bouquet d'œillets roses, un bouquet à demi fané, gauchement enveloppé dans un cornet de papier blanc. Et Louise se met en colère : « Comme c'est raisonnable, dans votre position, d'acheter des fleurs! Vous savez bien que cela me désoblige! » L'homme se met à rire : « Voyons! ne vous fâchez pas. Je n'ai pas acheté ce bouquet, on me l'a donné pour vous. C'est une femme qui m'a vu entrer tout à l'heure et qui m'a dit : « Vous allez chez la citoyenne; remet-« tez-lui ces fleurs de ma part... » Louise se rassérène; elle est flattée de ce délicat hommage, et elle me narre l'histoire du nouveau venu. Il est Hollandais, il fut condamné à trois ans de prison comme socialiste. Il voudrait regagner son pays, et il n'a pas assez d'argent pour le voyage. Et le consul de Hollande ne veut pas le rapatrier! Et la citoyenne

est positivement stupéfaite de la dureté d'âme du consul! Quant au gouvernement français il n'y faut pas compter. Toutes ses ressources sont dilapidées en de *basses œuvres*!...

Est-ce la vue du petit bouquet, est-ce la bonne odeur des œillets qui réconforte Louise Michel? Elle s'anime, elle devient facétieuse, elle me parle de ses romans, de ses pièces de théâtre. Elle a neuf manuscrits tout prêts à être imprimés et qu'elle a laissés sur sa table à Londres, et qu'elle n'a pas osé apporter en France, craignant que la police ne les lui dérobât. Elle me confie qu'elle compose des vers : « Ce n'est pas, ajoute-t-elle, que j'aie besoin de me délasser l'esprit. Mes conférences, mes efforts de propagande ne m'occasionnent aucune fatigue. C'est ma raison d'exister, c'est la passion qui me fait vivre. Mais la littérature doit être au service de l'humanité. Voyez-vous, au fond, j'ai toujours été une artiste, *je suis une artiste en révolution...* »

Tous les soirs, en ce moment, elle prononce un discours. Elle me prie d'annoncer la prochaine réunion qu'elle organise avec la citoyenne Paule Mink. J'ai la naïveté de demander sous quelle présidence elle se tiendra. Un président! Il ferait beau voir! La citoyenne repousse toute présidence! Le président est un animal antédiluvien, un vestige des vieux âges! A bas les présidents!

« Cependant, ajoute-t-elle, j'ai été obligée, bien malgré moi, d'exercer une fois les fonctions de pré-

sidente. C'était au retour de Nouméa. Une réunion avait été organisée sous les auspices de Henri Rochefort, qui occupait le fauteuil. Au moment où les débats allaient s'ouvrir, il me dit : « Louise, il faut « que je m'absente un instant. Mettez-vous à ma place. « Vous me la rendrez tout à l'heure. » Je m'assis à côté de la sonnette... Et Rochefort ne revint pas. Et c'est moi qui dus présider le meeting. Je jurai de ne plus m'y laisser prendre. »

Louise Michel ajoute qu'elle a horreur de se donner en spectacle et qu'elle s'est sentie très *humiliée*, le jour de son retour à Paris, en apercevant la foule qui l'attendait. Elle admet les ovations qui s'adressent aux principes, non celles qui s'adressent aux personnes...

« Alors, citoyenne, si l'on vous offrait la présidence de la République?

— Je l'accepterais pour vingt-quatre heures. *J'ouvrirais les banques et les prisons.* Et le monde serait immédiatement renouvelé. »

En attendant qu'elle pénètre à l'Élysée, la grande citoyenne se livre à une propagande infatigable. Lorsqu'elle rencontre une femme du monde en tournée de charité, elle cherche à lui inculquer ses doctrines :

« Je m'y prends *comme les jésuites*, par des moyens détournés; la bienfaisance est un terrain excellent sur lequel on peut s'entendre. Ainsi, je crois bien que la duchesse d'Uzès partage quelques-unes de

mes idées... Et puis, il n'en coûte rien d'essayer... »

Elle sourit...

« L'esprit révolutionnaire se communique par un travail obscur et qu'on ne peut suivre. *C'est peut-être un microbe!...* »

Vous voyez que la « grande citoyenne » a le mot pour rire.

Louise Michel me tend la main; et je suis étonné de l'énergie qu'elle met dans son *shake hand.* Cette main osseuse et maigre, cette main de vieille fille, est une main de lutteuse et d'insurgée. Je la devine prête à brandir le drapeau rouge, à exciter les fureurs de la populace... Et rien qu'à sentir la pression de cette main, il m'a semblé entrevoir dans une brusque vision le pavé souillé de sang et le couteau de la guillotine.

M. CAMILLE SAINT-SAENS

Camille Saint-Saëns cause dans l'intimité et s'abandonne à ses souvenirs. Vif et maigre, rajustant, par un geste qui lui est familier, le binocle planté droit sur son nez assyrien, il parle de verve et d'abondance. Sa voix de cuivre égrène les anecdotes. Tout en parlant, il se lève, fait trois pas, s'adosse à la cheminée, revient s'asseoir devant son bureau... Et ses amis suivent avec bonheur le flux de cette parole railleuse et gesticulante, qui caresse mille objets, évoque mille tableaux et sait, à l'occasion, décocher un trait mordant. Le maître conte ses impressions d'autrefois... les silhouettes défilent. Voici le grand-duc de Saxe-Weimar, indulgent et paterne, dilettante passionné, qui eut le mérite de discerner avant tout le monde les beautés de *Samson et Dalila*. Le musicien ne peut se rappeler, sans émotion, ce théâtre de petite ville, premier berceau de sa gloire. Quelle soirée! Et que tout cela est loin! Et depuis

cette année 1877, que d'événements! que de triomphes! Et que de voyages!...

« On fait courir un tas de légendes sur mon humeur vagabonde. On me présente comme le juif-errant de la musique. On s'imagine que je me promène pour mon plaisir. Dites bien que c'est par ordonnance de la Faculté. J'ai été condamné comme phtisique. Mes poumons ont besoin de chaleur ; je dois fuir vers le soleil, dès que viennent les frimas! »

L'auteur de *Proserpine* a beau protester de son amour pour Paris, je le soupçonne d'hypocrisie. Il adore l'exotisme, les flores tropicales, les maisons blanches, les terrasses mauresques et le chant du muezzin. Il a gardé une tendresse de cœur pour Alger, mais il préfère Poulo-Condor! Poulo-Condor l'a séduit et il brûle du désir d'y retourner. Poulo-Condor est peuplé de forçats annamites, de lézards qui portent une arête sur l'échine et de gigantesques chauves-souris. Saint-Saëns a passé au bagne de Poulo-Condor des semaines délicieuses, et l'inspiration est venue l'y visiter. Il s'est intéressé aux chauves-souris, aux lézards et aux forçats. Un jour, certain lézard, trop apprivoisé, lui a grimpé dans le dos. Et Saint-Saëns a trouvé la plaisanterie excellente et s'est empressé d'en faire part à son cher ami Gallet.

Tels sont les menus propos où se divertit le maître, quand on ne le met pas sur le grand art...

Entre deux historiettes, Camille Saint-Saëns s'installe au piano. Et soudain il se transfigure : c'est un autre homme. La gaieté gamine et boulevardière s'évanouit; une flamme s'allume dans le regard où brillait la belle humeur. La Muse vient d'entrer, et chacun a cru sentir le frôlement de son aile. Saint-Saëns est un exécutant incomparable. A l'encontre des enfants prodiges, dont le développement hâtif est suivi d'une prompte décadence, il a porté à leur point de perfection les dons merveilleux qu'il a reçus. Depuis son premier concert qu'il donna à l'âge de dix ans devant Paris assemblé, jusqu'à sa dernière séance au Conservatoire, il n'a pas, une seule fois, sacrifié aux grâces frivoles de la virtuosité. On subit, à l'entendre, le frisson religieux qui naît des choses grandes et profondes. Qu'il interprète les œuvres classiques ou ses propres œuvres, il y apporte cette gravité un peu hautaine, cette pureté de ligne et de sentiment, cette ampleur de style qui n'appartiennent qu'à lui.

D'ailleurs, il ne se prodigue pas. Il réduit au désespoir les belles dames qui l'invitent à dîner; il déjoue leurs pièges et résiste à leurs plus tendres prières. Il a horreur de se donner en spectacle. Quand il débarque dans une ville, au cours de ses pérégrinations, il choisit de préférence un hôtel de troisième ordre et s'y fait inscrire sous un faux nom. Lorsqu'il va « dans le monde » et qu'il croit deviner, à des chuchotements non équivoques, qu'une conspiration

s'organise contre lui, il se sauve au jardin, ou se précipite sur le balcon; et là, si la nuit est douce et parfumée, comme on chante dans *Mireille*, il contemple les étoiles et improvise une leçon d'astronomie... Car Saint-Saëns connaît à fond sa carte du ciel et serait capable d'en remontrer au Bureau des longitudes. C'est un second aspect de son génie... Il fut, voilà bientôt un demi-siècle, l'émule d'un autre Camille — de Camille Flammarion. Il sait calculer la révolution des astres et appelle par leur nom tous les diamants de la voie lactée. Et comme il possède une âme d'artiste, qui s'émeut aux spectacles de la nature et qui s'élève au-dessus des contingences, il parle des étoiles avec un charme infini; et, à propos d'étoiles, il effleure la science, la philosophie, la métaphysique, il envisage l'étrange mystère de la destinée humaine... Son éloquence s'échauffe, se perd en de sublimes considérations. Et, à écouter ces discours, il semble qu'une harmonie descende vers vous des mondes lointains... Ce musicien, qui est un mage, vous ouvre, par le seul effort de sa dialectique, et sans le secours du piano, la sphère des divines symphonies...

... Quels talents a-t-il encore?... C'est un « épistolier » très savoureux. Son vieux camarade et spirituel collaborateur Louis Gallet a bien voulu me laisser grapiller parmi les mille ou douze cents lettres qui dorment dans ses tiroirs. Il en est de toutes couleurs et de tous formats; il en est de tristes et de

joviales; la poésie s'y mêle à la prose. Les unes sont remplies de boutades, les autres de sévères méditations.

Le compositeur circule en Andalousie et s'amuse comme un fou; il a découvert un village « perché comme un nid de cigogne en haut d'un clocher » et dont les rues « sont vallonnées en dos d'âne ». Les splendeurs du pays l'enchantent: « Les motifs s'offrent d'eux-mêmes, à chaque pas; et quelles lignes! quels tons! » Il parvient même à s'accommoder de la cuisine espagnole, qui est loin d'être savoureuse... Et en marge de sa lettre, Saint-Saëns a croqué une maritorne qui tient entre ses bras une marmite fumante. La plupart de ses épîtres sont ainsi illustrées de croquis humoristiques. Quelquefois il écrit : « Excusez-moi si mon billet est si court, mais le temps me manque. » Et, au verso de ce billet laconique, il a buriné une scène de mœurs et un paysage, qui lui ont bien coûté cinq quarts d'heure de travail... Un autre jour, au lieu d'envoyer sa lettre à M. Gallet, il la dépêche à son chien, auquel il a voué une tendre affection, et met gravement sur l'enveloppe : *Monsieur Top, épagneul, chez son Maître, à Paris*. Vous voyez l'étonnement des nombreux facteurs qui ont manipulé ce pli facétieux, dans le trajet de Poulo-Condor en France!...

Ce qu'il y a de piquant dans ces épîtres, c'est leur extraordinaire fantaisie. L'esprit de Saint-Saëns voltige, babille, court d'un sujet à l'autre avec une stupé-

fiante rapidité. Par exemple, il faufile ce quatrain entre deux développements très sérieux :

Les pianos délétères
Tout le long, le long du mur,
Sont rangés comme des stères
De bois tendre et de bois dur.

D'autres fois, c'est une simple bagatelle, une fleurette, exécutée en deux coups de plume, une majuscule ouvragée... et rien autour... deux vers jetés dans la page blanche; — tel ce distique ingénieux envoyé à M. Sarcey, qui avait incidemment parlé dans son feuilleton de *Samson et Dalila* :

Qui m'eût dit que pour moi vous fussiez amical
Au point de devenir critique musical!

Ne croyez pas, au moins, que tous les vers de Saint-Saëns soient taillés sur ce modèle. Il est poète. Son collaborateur a reçu de lui des pièces remarquables, où la noblesse de la pensée s'allie à une grande fraîcheur d'inspiration. On en jugera par ces strophes inédites, que M. Gallet a bien voulu me laisser transcrire :

D'Alger, Saint-Eugène, 12 novembre 1873.

Quand le soir est venu, puis l'ombre et le silence,
Et l'étoile du ciel et celle du gazon,
D'un pas lent et discret je sors de la maison
Pour goûter le repos de la nuit qui commence.

Je vais dans le jardin muet, sombre et désert.
Une vasque de marbre y répand son eau rare,
Don précieux et pur d'une naïade avare...
Des insectes lointains j'écoute le concert.

Nul ne vient en ce lieu; pas de voix ennemies
Qui troublent le silence et son hymme divin;
Et je bois à longs traits comme un céleste vin
Le calme qui descend des branches endormies.

CAMILLE SAINT-SAENS.

« Ces vers, me dit M. Gallet, sont le reflet de son âme, une âme sentimentale, éprise de solitude, de recueillement et de silence... Ils vous expliquent la jouissance qu'éprouve Saint-Saëns à fuir le bruit des villes, à s'enfermer dans son rêve, loin de nos vaines agitations... »

S'il se plaît moins à Paris qu'à Poulo-Condor, il ne se désintéresse pas de ce qui s'y passe, j'entends au point de vue musical. Je lui demandais ce qu'il pensait de la création d'un Opéra populaire. Saint-Saëns se rallie avec enthousiasme à ce projet. Et comme j'émettais un doute sur la possibilité d'établir le répertoire du nouveau théâtre :

« Un répertoire ! Mais il est tout trouvé ! Le théâtre populaire héritera de tous les ouvrages que l'Opéra dédaigne ou néglige de reprendre. Massenet lui cédera le *Roi de Lahore*, qui est une œuvre superbe, injustement négligée. Je lui donnerai, pour ma part, le *Timbre d'argent*, *Etienne Marcel*... Joignez-y le fond d'opéra-comique d'Auber, d'Herold, d'Adolphe Adam, d'Halévy et la production abondante des jeunes compositeurs. Il y a là plus d'éléments qu'il n'en faut ! Que le théâtre soit bien dirigé, avec économie ; que les pièces y soient convenablement montées et

sans prodigalité; que les places ne s'y payent pas plus cher qu'au café-concert, et je me porte garant du succès de l'entreprise. »

Il est à craindre que, lorsque l'Opéra populaire ouvrira ses portes, l'auteur d'*Étienne Marcel* ne soit aux antipodes du Châtelet!...

Mathématicien, philosophe, explorateur, astronome, dessinateur, virtuose, chroniqueur humoristique, critique, poète, musicien de génie, Saint-Saëns est pétri du même limon que les grands artistes de la Renaissance italienne. Il ressemble à Benvenuto dont il a modelé la noble figure. Il ressemble à Léonard de Vinci. C'est un Benvenuto jovial, un Léonard qui ne hait pas le calembour. Mais, sous ce masque de gaieté un peu factice, apparaît le front du créateur, l'œil de rêve et de pensée.

M. BOISSIER

Il y a Boissier et Boissier... Il y a M. Boissier, professeur illustre, grand-officier de la Légion d'honneur, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et M. Boissier qui possède, sur les boulevards, une boutique de confiserie.

Or, si le premier tient dans le monde un rang élevé, la renommée du second, pour être d'un ordre moins littéraire, n'en est pas moins éclatante (surtout à l'époque des étrennes...). M. le confiseur Boissier est un des hommes de France dont on s'occupe le plus, chaque année, pendant quinze jours... Depuis longtemps, je rêvais d'apercevoir, ne fût-ce qu'une minute, ce marchand légendaire, dont le nom est symbolique et dont les produits — bons ou mauvais — allument une convoitise aux yeux des enfants. Qu'est-ce que M. Boissier? Est-il jeune ou vieux, gai ou triste, beau ou laid, ressemble-t-il à Croquemitaine, à Polichinelle ou au bon saint Nicolas?

... J'ai eu l'avantage de faire sa connaissance...

En pénétrant dans ce magasin absurdement oriental et fâcheusement doré qui est son domaine, je me suis trouvé nez à nez avec un personnage qu'un instinct infaillible m'a permis de reconnaître... C'était lui!... Il avait l'allure imposante d'un officier ministériel. Vêtu d'un vêtement noir, de coupe sévère, il tenait à la main un portefeuille, insigne de sa puissance, et dont les plis gonflés devaient renfermer une fortune. Tel un amiral qui veille à l'exécution de la manœuvre, tel il circulait autour des comptoirs, ranimant le zèle des vendeuses ou gourmandant leur paresse. Je l'arrêtai et lui exposai le désir que j'avais de conférer avec lui sur le mouvement du commerce parisien... Je crus surprendre dans son regard comme une impression de défiance; je me hâtai de le rassurer sur l'honnêteté de mes intentions et lui affirmai que ma curiosité était absolument désintéressée.

« Je suis à vos ordres, monsieur, veuillez passer dans mon cabinet. Je tâcherai de vous satisfaire... »

M. Boissier m'ouvre la porte de la petite pièce vitrée qui lui sert d' « office », s'assied entre un bureau de chêne massif et un gigantesque coffre-fort, croise les mains sur son ventre rondelet et m'exprime son sentiment à l'endroit des affaires en général et de la confiserie en particulier.

... Eh bien, M. Boissier est ravi; il estime, à l'exemple de Pangloss, que tout est au mieux dans la meil-

leure des républiques. « Il y a des gens qui se plaignent; je ne suis pas de ceux-là. Je n'ai pas remarqué qu'une crise ait sévi sur mon industrie. Les fondants se comportent avec vaillance, et, si les dragées semblent moins animées qu'au temps jadis, il en faut accuser les variations de la mode et non point la pénurie de l'argent. D'ailleurs, les marrons glacés nous consolent de la baisse des dragées; ils sont en grande faveur. Ils pénètrent aux plus humbles foyers, dans les palais et dans les chaumières. Et la consommation en augmente tous les ans. Lorsque le fondateur de cette maison, le père Boissier, mourut, il y a trente années, la vogue était aux pralines. On s'offrait dans toutes les circonstances de la vie des sacs de pralines. On échange aujourd'hui des sacs de marrons glacés. »

Achète-t-on de gros sacs, ou de petits sacs?... C'est la seule question qui présente quelque intérêt. La diminution des revenus, les difficultés croissantes de l'existence ont-elles une répercussion sur les dépenses de poche? Dans quelle mesure, par exemple, un célibataire qui commandait pour cinquante louis de bonbons a-t-il réduit son budget? Recherche-t-on les objets luxueux ou les objets simples? M. Boissier n'a observé aucun changement dans les façons d'agir de sa clientèle. On fait autant de cadeaux qu'autrefois, et des cadeaux d'égale importance. M. Boissier l'affirme et je dois le croire; un homme aussi solennel ne voudrait pas m'induire en erreur; à moins, toute-

fois, qu'il ne redoute mon indiscrétion professionnelle et ne se tienne sur le qui-vive!...

Rassuré par l'optimisme de M. Boissier sur la bonne tenue du marron glacé, j'aborde un sujet plus frivole et lui parle des demoiselles de magasin. Vous savez combien elles sont charmantes. C'est une joie de suivre leurs doigts agiles dans les flots de ruban et dans la mousse blanche du papier de soie; et lorsqu'elles prennent dans le bocal une pastille de chocolat et la posent délicatement dans la bonbonnière avec des précautions de chatte gourmande, on ne saurait dire ce qu'il y a de plus friand, de la pastille ou de la main blanche... Frôler du matin au soir cet essaim de fines mouches... On perdrait à moins son sang-froid. M. Boissier m'a paru avoir pour ces demoiselles la tranquille affection d'un bon père de famille. Ce sont des jeunes filles très bien élevées, dont les parents ont eu des revers de fortune, ou bien des orphelines qu'il a recueillies; il veille avec sollicitude sur leur vertu. Elles habitent toutes ensemble un vaste appartement, elles sont bien nourries, convenablement payées et elles ont la permission de sortir deux fois par mois; encore faut-il qu'elles soient rentrées à l'heure du couvre-feu. C'est comme au couvent...

« Et quelles sont, lui dis-je, les qualités qui constituent la bonne vendeuse? Par quels moyens (bien entendu innocents) arrive-t-elle à empaumer le client, à l'entraîner dans la voie des achats dispendieux?

M. Boissier n'a pas daigné répondre nettement à cette interrogation, soit qu'il la jugeât inopportune, soit qu'il crût digne de rentrer, pour n'en plus sortir, dans la réserve diplomatique.

Et j'ai dû faire, en dehors de lui, ma petite enquête.

Je me suis adressé à une blondinette dont les yeux rieurs, les dents blanches et la voix argentine avaient attiré mon attention. Celle-là, sans doute, ne se fera pas prier; elle ne demande qu'à causer. Et tout en lui faisant emplir une caisse de fondants, je lui posai des questions sournoises; et je n'eus pas besoin de ruser : il me suffit de lâcher la bride à son caquet. Vingt minutes d'entretien, le temps d'emplir deux paniers (car la petite vendeuse travaillait ferme, tout en bavardant) m'apprirent ce que je voulais savoir. Et je puis, en toute connaissance, vous esquisser la psychologie de la demoiselle de magasin.

D'abord, elle doit être bonne comédienne. Il lui faut, selon les cas, changer d'expression, de langage, d'attitude, et deviner, tout de suite, le caractère et la position sociale de l'acheteur. Si c'est un vieux militaire, en qui l'âge n'a pas éteint l'humeur conquérante, elle peut se montrer coquette, l'aguicher discrètement, lui lancer un regard plein de promesses, en murmurant d'une voix câline : « Avec ça, monsieur? » Et, neuf fois sur dix, le vieux général doublera ses emplettes, pour recevoir de la vendeuse un second remerciement. A-t-elle à faire la conquête d'un bourgeois sévère et méticuleux, elle affectera

un maintien modeste, elle baissera chastement les yeux, et le bourgeois, charmé de cette suprême distinction, pensera : « Cette enfant est exquise. » Si, à à ce moment précis, elle peut rougir, elle a cause gagnée : le client ne s'en ira pas avant d'avoir vidé son porte-monnaie.

Ainsi la demoiselle de magasin se transforme : elle a un sourire pour le magistrat, un autre pour le financier, un autre pour le collégien, un autre pour le riche Américain, un autre pour le poète esthète et mérovingien. Mais c'est surtout pendant la nuit du 1er janvier, de minuit à cinq heures du matin, qu'elle trouve l'occasion de déployer ses talents. Elle se mesure à une catégorie particulière : les gens de cercle. Ils arrivent, pressés et frileux, dans leurs pelisses; ils sont bons à prendre avec des pincettes, fatigués et maussades si la dame de pique les a trahis, très agités s'ils ont à se louer d'elle. Ah! l'influence d'une taille ronde, d'un cou délicat où voltigent des frisons, sur l'homme énervé par l'insomnie! La vendeuse n'a pas besoin d'un grand effort pour s'assurer les bonnes grâces du gagnant et du perdant. Celui-là tire de sa poche une poignée de louis, celui-ci laisse glisser son dernier jaunet. Et tous deux se promettent de revenir voir la jolie marchande, qu'ils auront oubliée le lendemain. Pauvre petite! Elle n'a rien, ou presque rien de cet or qui tinte à ses oreilles. J'admire la blondinette qui m'a servi... Elle s'est levée à l'aube; elle n'a pas eu le

temps de s'asseoir. Elle est avenante et gaie; elle ne gémit pas contre la tyrannie patronale... « Et avec ça, monsieur?... » Je me sens pris d'attendrissement. Et je m'enfuis, pour ne pas succomber à la tentation...

Dehors, le pavé est gras, le boulevard est encombré de voitures, la foule qui patauge dans la boue passe indifférente devant les baraques à treize sous. Elle baguenaude et n'achète point. En vain, les camelots s'époumonnent-ils à appeler les chalands. J'avise un Turc des Batignolles, accroupi derrière une pile de nougats :

« Eh bien! mon brave! et les affaires?...

— Ne m'en parlez pas! Rien ne va plus! *C'est une dégoûtation!...* »

Voilà comme quoi tous les confiseurs ne sont pas d'accord quand on les interroge sur leur commerce...

M. HENRI MEILHAC

« Monsieur Meilhac! »

Le nouveau valet de chambre, correct et grave (vous savez que M. Meilhac a perdu, et dans des circonstances mémorables, son vieux serviteur), m'ouvre la porte. Me voici dans la salle de billard, pièce somptueuse, où le maître de céans, tout en causant avec ses amis, se livre aux douceurs hygiéniques du carambolage. Pour l'instant, cette salle a l'air d'une bibliothèque. Partout des volumes et des brochures. L'illustre dramaturge adore les livres; et il en a de magnifiques, entre autres le « fameux *Molière* de 10 000 fr. » que guettent les bibliophiles... Je franchis le seuil du cabinet de travail. M. Meilhac est assis dans son grand fauteuil, auprès du guéridon où furent écrites les plus jolies pièces du théâtre contemporain. L'auteur de *Grosse fortune* supporte allègrement la xantainesoi; il a le teint mat d'un Fils du Ciel, la moustache d'un guerrier tartare, le ventre rondelet

d'un général en retraite, des yeux curieusement ironiques et mobiles, une voix courte, brève, sèche et sans timbre, une voix de douairière spirituelle. Il s'est placé à contre-jour; je ne puis voir son nez, ni sa bouche, mais j'aperçois son crâne luisant comme une bille d'ivoire, encadré de deux touffes de cheveux follets. Je sens peser sur moi, non sans un soupçon de gêne, son regard indifférent.

... Et l'on cause...

M. Meilhac n'aime pas les phrases : il abhorre les phraseurs; il veut que la question qu'on lui pose aille droit au but et n'exige pas une trop longue réponse. Il ne se complaît pas, comme certains, aux confidences; son *moi* l'intéresse assurément, mais il ne tient pas à l'étaler en public; s'il lui arrive de s'analyser, il préfère garder pour lui ses observations :

« Est-ce bien utile de m'interroger? »

C'est son premier mot... Et comme j'insiste, il part à tout petits pas sur le chemin des vieux souvenirs. Et l'on dirait que chaque parole coûte à sa modestie un léger effort.

M. Meilhac fut au lycée le vétéran de M. Ludovic Halévy et l'élève de M. Joseph Bertrand, qui l'ont précédé à l'Académie. On pourrait supposer que Meilhac et Halévy, sur les bancs du collège, jetèrent les bases de leur future collaboration. Il n'en fut rien. Ils se sentaient médiocrement attirés l'un vers l'autre. Meilhac, qui était poète, avait quelque dédain pour

Halévy, qui ne produisait encore que de la prose. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'une circonstance fortuite les rapprocha et qu'ils eurent l'idée d'associer leurs rares génies. Au reste, Meilhac était un assez méchant écolier, qui dessinait des croquis en marge de ses copies et se reposait du grec en composant des sonnets. Il se préparait vaguement à Polytechnique, quand il ébaucha sa première pièce, *Néron*, trois actes, qu'il destinait au Palais-Royal. C'était une parodie de l'antique, et peut-être l'œuf d'où devaient sortir plus tard les bouffonneries de la *Belle Hélène*. On y voyait un Néron inédit et que n'avait pas prévu Racine, un Néron suggestionné par Burrhus, qui lui faisait commettre mille sottises. *Néron* fut refusé au Palais-Royal; Meilhac fut retoqué à l'X. Et c'est ainsi qu'il entra dans la littérature fri vole... M. Joseph Bertrand n'avait pas oublié le poète-mathématicien auquel il avait infligé tant de pensums; et quand, en 1888, Meilhac eut été élu des Quarante, il lui souhaita galamment la bienvenue. « Eh bien! lui dit Meilhac, vous avez tout de même fini par me recevoir! — Élève Meilhac, en ce jour solennel, je vous pardonne! »

Je ne retracerai pas la carrière de M. Meilhac; ceci n'est pas mon affaire. Et puis, le sujet est rebattu. Admiré des délicats et de la foule, père d'une demi-douzaine de chefs-d'œuvre, acclamé à Paris, joué dans le monde entier, en pleine possession de sa force créatrice, notre auteur n'aurait rien à désirer, si deux

tourments n'empoisonnaient sa vie : l'inquiétude du *troisième acte* et la *fièvre des premières représentations*.

... Donc, M. Meilhac, qui enfante dans la joie l'exposition et le nœud de ses ouvrages, n'en trouve presque jamais le dénouement. Le troisième acte file, comme une anguille, entre ses doigts; il n'arrive pas à le joindre. Et alors s'engage, entre ses personnages et lui, une lutte héroïque qui, pour rester secrète, n'en est pas moins douloureuse. Il tourne et retourne dans tous les sens son scénario; il ajoute, il retranche, il brûle ce qu'il a fait et refait ce qu'il a brûlé; il se prend la tête à deux mains et roule dans des abîmes d'incertitude. Et il n'en sort pas, car la lecture et les répétitions avivent ses peines. Il voudrait tout recommencer à la dernière heure; et, bien loin d'entretenir l'ardeur de ses interprètes, il l'abat par les plus sinistres prophéties. La pièce est exécrable, elle sera sifflée, elle ne finira pas. Et ce maudit dénouement qui ne veut pas venir! Huit jours plus tard il n'y paraît plus, et l'œuvre condamnée va gaillardement à la centième. Quelquefois Meilhac est pris d'un si grand découragement qu'il propose de l'argent aux directeurs pour retirer son ouvrage *in extremis*. On assure qu'il offrit 20 000 francs à M. Samuel pour ne pas jouer le *Brevet supérieur*. M. Samuel passa outre et n'eut pas lieu de s'en repentir — non plus que M. Meilhac. Lorsque *Monsieur l'abbé* fut monté au Palais-Royal, il fallut en vingt-quatre heures improviser un premier acte pour

remplacer le troisième, qui n'allait pas; le second acte de la version primitive devint le troisième et le premier, le second. Ces moments de crises sont cruels.

Un ami de M. Meilhac, qui fut son heureux collaborateur, me disait que ce qu'il y a de plus difficile pour un auteur comique est de garder jusqu'au dernier moment sa lucidité. Vous trouvez un mot en écrivant votre dialogue; ce mot vous fait rire, vous le jugez excellent. Vous le relisez, il vous paraît médiocre. Vous l'entendez sur la scène, au cours des répétitions, il vous semble fastidieux, puis exécrable et, enfin, il vous inspire de l'horreur. Vous êtes obligé de vous raisonner, de vous dire : « Mais, puisque ce mot m'a amusé la première fois, c'est qu'il n'est pas mauvais. Je le maintiendrai envers et contre tous ! » Pour ne pas laisser ébranler son énergie il faut avoir une force de résistance peu commune. M. Meilhac en est dépourvu. Un rien l'effare; il est plus impressionnable que sa « petite marquise ». S'il assiste à une répétition et qu'il ait dans le dos quelques personnes et qu'elles ne rient pas aux bons endroits, le voilà tout démonté et triste à mourir. Ou bien il se forge des chimères et fait d'un grain de sable une montagne. Vous ne sauriez croire le souci que lui ont causé les trente moutons qui paissaient l'herbe de *Panurge* sur les planches de la Gaîté. Quand les trente moutons entraient en scène, M. Meilhac ne pouvait maîtriser son impatience, son cœur se serrait. Notez que les trente moutons montraient une

douceur, une docilité admirables, et que de vieux figurants ayant trente ans de théâtre dans les moelles ne se fussent pas mieux conduits. Malgré tout, Meilhac n'était pas tranquille. Dès qu'un des trente moutons levait la tête, il s'agitait sur son fauteuil.

« Ces moutons sont absurdes. Enlevons-les. Je vous assure qu'ils se feront « emboîter! »

M. de Saint-Albin tint pour les moutons. La pièce fut jouée et les moutons n'ont pas nui à son succès, tout au contraire...

L'auteur de *Ma Cousine* est déjà bien à plaindre, pendant que l'on répète ses comédies. Mais, si vous le voyiez, quand on les joue, le premier soir, devant le public! C'est à faire frémir! Quelquefois il prend le train et, s'il s'arrête à Versailles, au lieu de pousser jusqu'à Cherbourg, c'est qu'il a auprès de lui un ami dévoué qui l'oblige à descendre de wagon. Quand il se sent le courage de demeurer à Paris, il s'enferme dans un cabinet de restaurant ou dans un coin du théâtre, loin de tous les yeux; et il attend, écroulé sur un canapé, un flacon de sel entre les doigts, qu'on lui communique les nouvelles. La veille de son élection à l'Académie, cherchant un endroit écarté où il pût éviter les rencontres et les poignées de mains indiscrètes, il loua une baignoire à l'Odéon et y passa quelques heures dans l'isolement et le silence. Le lendemain il pria M. Louis Ganderax, qui a raconté cet épisode, de retenir un petit salon au cabaret de

Magny, situé dans une des rues les plus sombres du quartier Latin... Apercevant le sopha qui occupait, selon l'usage, un des côtés de la pièce : « Allons! dit Meilhac, c'est là que vous m'étendrez tout à l'heure! » Il eut un moment de faiblesse lorsqu'il entendit le roulement du fiacre qui ramenait Ganderax. Celui-ci lui apportait — heureusement! — un bulletin de victoire.

Ne supposez pas au moins que M. Meilhac fût atteint, à ce moment, d'un amour immodéré pour l'Académie; il y tenait, comme on se plaît à gagner une partie engagée. Rien de plus. Ces terreurs, ces défaillances, ces incertitudes sont causées par son excessive nervosité. Il est impuissant à se dominer; il a besoin que son collaborateur le réconforte. Quelle est la part de M. Meilhac dans la collaboration? La question est délicate. Je n'ai pas eu l'impertinence de la lui poser. Et pourtant, je crois savoir qu'il s'occupe plus volontiers du dialogue que de la charpente, et qu'il s'assimile, avec une merveilleuse rapidité, les idées qu'on lui suggère.

A peine son collaborateur a-t-il ouvert la bouche : « J'ai compris! » s'écrie Meilhac. Et si l'autre continue et veut développer : « Inutile! reprend Meilhac, je vous dis que j'ai compris! » Et la séance ne traîne pas. Le lendemain, M. Meilhac a brodé sur le canevas une délicieuse scène de comédie, empreinte de cette grâce philosophique qui lui appartient en propre. Quand il est bien pénétré de son sujet, il écrit vite et

facilement; j'ai vu plusieurs feuilles couvertes de ses pattes de mouche, sans ratures. Il ne croit pas que la valeur d'un ouvrage soit nécessairement en proportion de l'effort qu'il a coûté. En ce qui le concerne, ce qu'il a fait le plus aisément est ce qu'il a fait de mieux.

Je sais le peu de goût de M. Meilhac pour les entretiens qui s'éternisent, et j'abrège ma visite. Une dernière interrogation, avant de gagner la porte.

« N'avez-vous pas constaté dans le public une certaine évolution, due peut-être à l'influence du Théâtre-Libre, un penchant à s'éloigner de la « pièce d'action » et à se rapprocher de la « pièce d'analyse »?

— Peuh! le public évolue... C'est possible!... Il évolue surtout vers la *cochonnerie*! Dumas n'avait pas attendu Antoine pour introduire la vie au théâtre. Il y a beau temps que l'école de Scribe est passée de mode! Mais, en ce moment, on recherche l'ordure, et l'ordure sans esprit, ce que je déteste le plus au monde. Vraiment, à côté de *Viveurs*, à côté d'*Amants*, dont je raffole, on nous a donné quelques pièces... une surtout!... Enfin! je n'aime pas à parler de mes confrères, si ce n'est pour les louer!... »

M. Meilhac sourit; et ce sourire signifie qu'il aurait beaucoup à dire sur ce chapitre, s'il avait le temps d'y songer, si cela devait servir à quelque chose, et s'il n'était pas du dernier commun de partir en guerre contre son siècle...

LA PRÉSIDENTE DES HALLES

Les Halles centrales sont sur le tapis (si j'ose recourir à cette image). Une grande effervescence y règne. Les commissionnaires et les porteurs d'une part, et d'autre part les vendeuses attendent avec anxiété la loi nouvelle qui doit réglementer leurs rapports et modifier les conditions habituelles de leur commerce. Les facteurs sont de gros personnages, mais les vendeuses sont des personnes bien intéressantes. Elles forment une famille où les illustrations ne manquent point. Sans remonter à l'excellente Ladoucette, qui osa signaler à Marie de Médicis les fredaines du Vert-Galant, son époux, on peut dire que Mme Angot jouit d'une immortelle jeunesse; elle revit en une vaste postérité... Je suis allé demander à Mme Angot, ou à l'une de ses descendantes, son sentiment sur ce qui se passe.

J'ai trouvé Mme Angot au milieu de ses poissons, frais comme l'œil; et, tout de suite, nous avons sym-

pathisé. Mme Angot est une verte commère, haute en couleurs, bien campée sur ses hanches, et dont les mains grasses et luisantes, le nez rubicond, le joyeux sourire et l'air de franchise appellent le pinceau du maître peintre Roybet. Elle a été, pendant près de dix ans, présidente du syndicat de ces dames; elle sait sur le bout du doigt tous les mystères des Halles, elle *la connaît dans les coins* et elle a mené tambour battant les affaires de la corporation; elle n'a pas craint d'affronter les ministres; elle a soumis ses griefs au chef du gouvernement, qui ne l'a pas embrassée, comme eût fait le roi Henri, mais qui l'a reçue avec tous les honneurs dus à son rang. Mme Angot est donc très informée et il y a profit à l'interroger. Je m'en suis donné à cœur joie; je lui ai arraché d'amples confidences. Et notre causerie, interrompue par la circulation des chalands, m'a semblé très attachante. Tout en vidant ses rougets, en enveloppant ses turbots, en parant ses maquereaux, en disputant sur le prix des soles, la bonne marchande m'a ouvert son âme, sans plus de façon, avec la crânerie qui convient à son état. On a le droit de parler haut, quand on est fille, petite-fille, arrière-petite-fille de vendeuse de marée, qu'on n'a pas un sou de dettes et qu'on est connue sur le carreau de Paris depuis cinq générations!...

Eh bien! Mme Angot n'est pas satisfaite. Ça ne va plus, décidément!... D'abord le commerce languit. Moins heureux que le marron glacé dont la prospérité

est inébranlable, le poisson souffre de la crise. Les fortunes diminuent; chacun restreint ses dépenses; les dernières fêtes du jour de l'an ont été chômées avec une fâcheuse parcimonie...

« Tenez (me dit Mme Angot, me montrant une vieille dame qui venait de lui demander un petit bar), cette cliente s'est toujours servie chez moi. Elle est riche, ou plutôt elle l'était. C'est une rentière. Elle donnait autrefois un dîner par semaine, et un beau dîner; elle m'achetait des pièces de quarante francs; aujourd'hui elle donne un dîner par mois, elle n'y invite que des intimes et elle m'achète des morceaux de douze francs. Et elle marchande, faut voir! L'autre jour, j'en ai été offusquée... « Est-ce que vous « croyez que je veux vous voler? Vous me faites de « la peine! » Elle m'a répondu : « Vous ne savez donc « pas que mon argent ne rapporte plus que deux et « demi? Mes revenus ont baissé de dix mille francs! » Il n'y a rien à répliquer, mais c'est malheureux... Aussi, monsieur, le pavillon se dépeuple. J'ai vu le temps où, pour obtenir un bout de marbre, il fallait attendre son tour cinq ans, six ans. Personne ne voulait partir. Aujourd'hui, la première venue peut faire sa demande; huit jours plus tard, elle s'installe. Les places ne manquent pas. Et je vous assure qu'il faut avoir besoin de travailler pour se donner tant de mal et gagner si peu. Je suis là, moi qui vous parle, depuis cinq heures. Et, ce matin, ça piquait dur! Et je ne m'en irai qu'à six heures. Treize heures

de « turbin »! Je ne me plains pas, je gagne ma vie et j'élève mes petits... Mais, c'est égal! Il ne faut plus songer à faire fortune! »

Encore, si les dames de la Halle n'avaient à lutter que contre la misère des temps!... Les commissionnaires et les facteurs leur font une terrible concurrence. Elles disent *déloyale*, mais je n'ai pas à prendre parti dans cette querelle qui va, tous les jours, s'envenimant. En principe, les facteurs ne doivent vendre que le gros; or, ils ne se gênent pas pour vendre au détail, et ils piétinent insolemment sur les privilèges de leurs voisines. *Inde iræ.* Celles-ci bouillonnent et fulminent... En me retraçant ces forfaits, Mme Angot ne peut contenir son indignation; elle trépigne, ses joues s'empourprent et son nez passe au violet. Elle me débite avec une incroyable volubilité un long récit compliqué que j'ai peine à suivre. Elle en appelle au témoignage de ses camarades, qui écoutent bouche bée et non sans admiration ce véhément discours... « Croiriez-vous, madame Thérèse, que tout à l'heure, chez X..., on est venu solder une note de cinq francs! » Cinq francs! Un chœur d'indignation s'élève vers les cieux! Cinq francs! Voilà ce qu'ils appellent la vente en gros! Ces facteurs ne manquent point de toupet!

Mille historiettes courent autour des Halles sur ces abus. La plus plaisante est celle de l'*oie du général Cluseret*. L'ex-général Cluseret, qui représente à la Chambre le département du Var, a pris sous sa tutelle

le nouveau projet de loi. Il est le grand redresseur de torts, la providence des marchandes persécutées. Or, dernièrement, l'honorable M. Cluseret, éprouvant le désir de se procurer une oie, alla rendre visite à un commissionnaire de ses amis. A vrai dire, M. Cluseret ne songeait guère, ce jour-là, à la réglementation des Halles et il ne pensait guère, en allant acheter une oie chez son ami le commissionnaire, être complice et principal auteur d'un délit... Donc, comme il arrivait chez son ami, sa vue fut réjouie par une collection d'oies de bonne mine, fraîchement plumées et qui semblaient lui sourire. Il exposa son dessein. Le commissionnaire, trop heureux d'être agréable à M. le député, appela des hommes de peine, fit enlever toutes les oies qui encombraient le magasin. Puis il ouvrit un panier au fond duquel se trouvaient une oie, un lapin et un poulet. « Cette oie vous convient-elle? » lui demanda-t-il. L'oie était dodue. M. Cluseret l'agréa et la paya. Le commissionnaire ajouta, à voix basse : « Je vais vous l'envoyer au restaurant du *Mouton rôti.* »

M. Cluseret s'en alla attendre son oie au *Mouton rôti*, un peu étonné de tout ce mystère. Il en eut bientôt l'explication. Le soir même, le bruit se répandit que M. X..., commissionnaire, avait vendu une oie, au détail, à M. le député Cluseret... Mais X... avait prévu cet orage, et il avait pris ses précautions. Les facteurs ont le droit de vendre ce qu'on appelle les *fonds de panier*, c'est-à-dire ce qui reste — après

que la vente en gros les en a débarrassés — de leurs marchandises. Voilà pourquoi il avait fait enlever son régiment d'oies et avait pris ostensiblement l'oie unique qui demeurait au fond du panier, en compagnie d'un poulet et d'un lapin. Et c'est ainsi que par l'astuce d'un commissionnaire, né malin, l'honorable M. Cluseret fut sauvé d'une méchante aventure.

Cet incident acheva de l'éclairer. Il poursuivit son enquête. Il est maintenant l'homme de France le mieux instruit de ce qui s'accomplit, de minuit à huit heures du matin, entre la fontaine des Innocents et la Bourse de commerce. Et il s'y accomplit d'assez vilaines opérations. Certes, on peut citer, parmi les facteurs, des gens sérieux et dignes d'estime... Mais il en est d'autres! Ce sont des noceurs de bas étage, venus d'on ne sait où, qui taillent des banques dans les cabarets des environs. Quand ils ont perdu, ils n'hésitent pas, pour se refaire, à user de manœuvres dolosives; ils se servent de ce qu'on appelle, en termes d'argot, de l'*écriture d'harnache*, qui consiste à mal tracer les chiffres sur le carnet de vente, à y inscrire des 9 qui ressemblent à des 1, des 5 et des 8 qui ressemblent à des 3... Essayez donc d'y débrouiller quelque chose! M. Cluseret ne cache pas l'indignation que lui inspirent ces pratiques. Sur ce sujet, il est intarissable et il cite de vrais tours de Scapin dont il a été témoin ou qu'on lui a signalés. Le plus comique assurément est le tour du *panier de poires*.

Un de ses collègues du Palais-Bourbon apporte à Paris des poires superbes, cueillies dans son jardin, et les dépose chez un facteur avec ordre de les vendre... Trois jours plus tard, on lui soumet la note. Le facteur lui écrit : « Monsieur, j'ai vendu vos poires, *vous me devez douze francs*! » Le député croit avoir mal lu. Il demande des explications. Mais non! le facteur ne s'est pas trompé. Il détaille ses frais, manutention, camionnage, que sais-je? le total se chiffre en perte. Et comme le vendeur proteste, le facteur s'écrie, pour couper court au différend : « Vos poires étaient pourries! — Je les ai choisies moi-même! — Elles se sont gâtées en magasin! » Comment prouver à un intermédiaire de mauvaise foi que des poires, négociées depuis quarante-huit heures, étaient saines et non blettes! Le diable y eût perdu son latin.

Mon Dieu! les dames des Halles ne sont pas des saintes! Et j'imagine qu'elles ont sur la conscience qnelques peccadilles. Malgré tout, je ne crois pas qu'elles aient l'âme si noire. Et tandis que Mme Angot me dévidait son boniment, il me semblait que son regard était plein de loyauté. D'ailleurs, si elle eût voulu me tromper, elle m'eût caché les petits secrets du métier, les *trucs* plus ou moins licites qui servent à duper la clientèle. Elle me les a dévoilés.

« Expliquez-moi, lui demandai-je, comment certains restaurants démocratiques arrivent à donner pour vingt-deux sous un potage, une bouteille de

vin, du pain à discrétion, et deux plats, à choisir sur une carte, où figurent des mets recherchés, tels que du saumon hollandaise et du salmis de faisan? »

Mme Angot se mit à rire... Je vis qu'elle prenait en pitié mon inexpérience. Et elle daigna m'instruire... Il arrive un moment où les viandes ne sont plus en bon état et ne sont pas encore pourries. Elles se trouvent à la limite qui sépare l'extrême maturité de la naissante putréfaction. La horde des petits traiteurs s'abat sur cette proie qu'on leur cède à très bon compte. Le marchand est heureux de se débarrasser d'un comestible qu'il serait obligé de jeter à la voirie... Une sauce pimentée, relevée d'épices, dissimule le mauvais parfum des chairs douteuses et flatte le palais des consommateurs. Passez, muscade! le tour est joué!

Pour ce qui est du poisson, la fraude est plus malaisée. Le dîneur le moins subtil se fâche, quand on lui sert une sole avariée. Mais les progrès de la science viennent en aide à messieurs les gargotiers. Ne pouvant se résoudre à débiter du poisson frais, ils donnent à leur clientèle du poisson *rafraîchi*. Considérez la nuance, je vous prie! Mme Angot me montre un superbe saumon, destiné, pour le moins, à une table royale.

« Ce saumon est mort depuis trois mois; il a été conservé dans la glace et très bien conservé. Je le vends à raison de 4 francs le kilo. Le saumon frais vaut 10 francs, deux fois plus cher. Mais aussi

quelle différence! L'un est rêche et insipide, l'autre fond dans la bouche comme un miel... »

Cruelle invention du frigorifique! Que de tripatouillages se consomment à la faveur de ces artifices! Combien de paniers, aux anses légères, dans lesquels le saumon rafraîchi se substitue sournoisement au saumon frais!

Lorsque j'ai pris congé de Mme Angot, elle a bien voulu me donner une poignée de main, pour m'assurer de sa bienveillance, ce dont j'ai été touché. Une dernière question me brûlait les lèvres. Je lui exprimai l'étonnement où m'avait plongé la distinction de ses manières et de son langage. Pas une faute de syntaxe ni même de goût! Pas un mot de la langue verte! Pas une négligence!... De la tenue, du purisme!... On ne parle pas si bien dans le monde!...

« Oui! oui! l'*engueulade* des dames de la Halle! Fini! disparu! Ce sont les légendes du temps jadis! C'est comme notre fameux bouquet porté en députation au chef de l'État... Ça ne se trouve plus que dans les livres! »

J'adressai mes excuses à Mme Angot. Et je ne lui avouai pas que je l'avais trouvée un peu trop bourgeoise, à mon gré, et pas assez « peuple »... Le pittoresque s'en va!...

Vous verrez que bientôt les vendeuses de marée auront leurs brevets supérieurs!...

M. AURÉLIEN SCHOLL

... Il est midi et l'on se met à table. M. Aurélien Scholl a ce matin pour convives deux chroniqueurs, un poète, un docteur en médecine, un musicien, un peintre, trois jolies comédiennes, deux chiens, un angora, une perruche, un cacatoès, deux tourterelles. A midi cinq, on apporte l'omelette et M. Aurélien Scholl commence à avoir de l'esprit. Il en a jusqu'à deux heures — l'heure où l'on s'en va. Les anecdotes, les souvenirs, les traits piquants tombent de ses lèvres. C'est un éblouissement, ce n'est pas une fatigue. M. Scholl n'y met aucune prétention, il ne pose point au grand parleur, il obéit à son tempérament, qui le porte à voir le côté comique des choses. Le plus pauvre sujet l'inspire ; il en fait sortir des étincelles. Il n'a pas la voix claironnante de Flaubert, la voix âpre et blessante de Barrière; il ne crie pas, ni ne pérore, ni ne se répand en grosses saillies. Il y a en lui un je ne sais quoi d'abandonné et de retenu,

d'agressif et de narquois dont l'agrément est irrésistible. Il a apporté de Gascogne, sa patrie, la belle humeur et un très léger accent qui donne à ses phrases comme un parfum de terroir — la gousse d'ail dans le manche du gigot. Mais cette exubérance s'est affinée au contact du boulevard.

M. Aurélien Scholl, depuis longtemps, a perdu ses illusions; il n'a plus envie de s' « emballer ». Songez que depuis près d'un demi-siècle il est mêlé à la vie parisienne, qu'il en a pénétré tous les dessous, connu les drames et les scandales, qu'il a coudoyé les personnages célèbres, aux titres les plus divers, et promené son monocle dans tous les mondes, dans le grand, dans le demi, dans les coulisses et les clubs, dans les salles de rédaction et dans les salons de restaurant, qu'il sait tout, qu'il a tout vu. Rien ne saurait l'étonner. Quand il vous a conté quelque bonne histoire, où s'étale la vilenie d'un contemporain, il vous regarde et sourit. Et ce sourire est terrible tant on y lit de mépris pour l'humanité : « Eh oui ! les hommes sont de tristes sires. Gardons-nous de les prendre au sérieux; moquons-nous d'eux sans vergogne ! » L'âme de Scholl tient dans ce sourire : c'est l'âme d'un sceptique redoutable et bon enfant...

Je voudrais pouvoir vous rendre sensible la grâce de son entretien, vous peindre au naturel ce causeur. Cela n'est point aisé... Il y a plusieurs façons de tenir de brillants propos de table. Méry et Chavette, qui

jouirent d'une illustre renommée, prenaient la parole au potage et entamaient une histoire qui ne se terminait qu'au dessert, et que les personnes présentes écoutaient avec une religieuse attention. Et l'on était ravi, et l'on s'exclamait sur cette verve intarissable. Et, sans doute, l'historiette de Chavette ou de Méry était excellente, mais peut-être avait-elle été préparée dans le silence du cabinet. On était en droit de le supposer.

Il me semble que le véritable esprit de conversation doit jaillir plus librement, s'accommoder des diversions, des irruptions, courir d'un train moins uni et faire l'école buissonnière. Qui dit causeur ne dit pas orateur. L'orateur est un général qui mène ses troupes au feu; le causeur est un fantassin qui se bat dans le rang et tire des coups de fusil. Qu'il vise juste, que sa balle touche au bon endroit, on ne lui en demande pas davantage. Or M. Scholl est un tirailleur prestigieux et dont les munitions ne sont jamais épuisées. Dès que l'ennemi se découvre, il épaule, le coup porte. Et c'est un éclat de rire. Et le blessé ne fait pas toujours bonne contenance. Malheur à qui s'est attiré la colère du chroniqueur. Il a sur la conscience plus d'une victime; il a lancé des mots meurtriers et demeurés légendaires.

« Est-il vrai, lui demandait-on, que V... soit un lâche? — Lui? Il a failli avoir un duel. — Vraiment? — Il en a même eu la première moitié... le soufflet... »

M. Scholl s'est battu vingt fois, il serait allé cent fois au Pré-aux-Clercs, s'il avait voulu y suivre tous ceux qu'il avait égratignés. Il sait repousser avec désinvolture les cartels qui lui déplaisent. On se rappelle sa réponse à certain banquier, de réputation douteuse, qui tenait à s'aligner contre lui : « Ainsi vous voulez vous battre? — Oui, monsieur! — Mais alors, reprend Scholl, sans se départir de son flegme, *on vous ôtera les menottes sur le terrain!...* »

Le banquier eût mieux aimé recevoir deux pouces de fer dans le ventre qu'une telle réplique. Scholl en trouve à la douzaine, qui sont d'une aussi belle insolence. Et l'on prétend que, malgré son extrême galanterie, il n'a pas épargné les femmes et que certaines coquettes eurent à se repentir de lui avoir été trop cruelles... Il a toujours détesté les prudes minaudières, qui font mille embarras, avant de refuser — ou d'accorder — leurs faveurs.

Il poursuivait jadis la belle comtesse de X..., connue pour son humeur peu farouche. Et la comtesse l'ajournait, le bernait, feignait de ne pas croire à la sincérité de ses sentiments. « Vous êtes un homme banal, lui dit-elle en le menaçant de son éventail, vous débitez partout les mêmes fadeurs... Je n'aime pas les personnes si faciles!... — Ah! comtesse, s'écria Scholl impatienté, si je vous en disais autant!... »

Le maître journaliste est devenu moins méchant; il ne fait plus la guerre aux coquettes — ou si peu! Il

a gardé sa vivacité. Il pétille, il scintille, il est la joie des dîneurs et des dîneuses. La soixantaine a argenté ses cheveux, mais n'a pas vieilli son caractère...

Sa mémoire est étonnante... Il se rappelle les moindres événements et vous parle des hommes du second empire, morts ou oubliés, comme s'il les eût quittés d'hier. Peut-être son imagination ajoute-t-elle à ses souvenirs. Mais qui songerait à s'en plaindre si elle les embellit!... Il faut l'entendre raconter l'odyssée de son premier voyage à Paris. C'est un roman qui vaut, par la fraîcheur des épisodes, le début de *Manon Lescaut*. Scholl avait quinze ans, un père jurisconsulte et bordelais, c'est-à-dire doublement sévère, une petite blanchisseuse qu'il honorait de sa bienveillance et une tirelire où il plaçait ses économies. Le jeune Scholl manifestait une grande aversion pour la rhubarbe. Chaque fois qu'il consentait à en absorber une dose, sa mère mettait une pièce de cent sous dans la tirelire. Autant de purges, autant d'écus. Il n'y avait guère plus de cinq écus. Scholl y joignit quelques louis que sa sœur eut la faiblesse de lui prêter; il transporta, de nuit, chez la petite blanchisseuse, une valise, deux chemises, un pantalon de rechange, une demi-douzaine de mouchoirs, jura à sa belle de ne jamais l'oublier, sauta dans la dilligence et vint chercher fortune à Paris. Depuis longtemps, le goût des lettres le tourmentait. Il s'en était ouvert à son père :

« Si tu pouvais gagner douze mille francs par an

comme M. Jules Janin, dit ce magistrat, je te laisserais partir... »

Aurélien se passa de sa permission. Dix ans plus tard il était payé plus cher qu'un ministre.

Ce que fut l'existence de Scholl de 1850 à 1870 on ne peut guère se le figurer, la presse d'alors ne ressemblant pas à la presse d'aujourd'hui. Les journaux politiques étaient rares et se montraient prudents. Le public se jetait sur les journaux littéraires et s'en amusait. Ils étaient extrêmement frivoles... Quand on ouvre une collection du vieux *Figaro* ou du *Nain jaune* on est confondu de n'y trouver que des chroniques, des dialogues sur des sujets parisiens, quelques articles de critique et un chapelet d'échos que l'on appelait les « Nouvelles à la main » et qui y tenaient la place prépondérante. Scholl était l'homme de ce genre; on peut dire qu'il en avait le génie. Il excellait à enfermer en vingt lignes le racontar, le potin dont tout Paris se délectait le lendemain; il donnait à ce rien un tour infiniment pittoresque. Il collabora à toutes les feuilles, au *Satan*, qui s'imprimait chez un marchand de vin, à la *Naïade*, journal en caoutchouc « pour lire au bain », au *Paris-lundi*, au *Voleur*, à l'*Événement*. Il devint le « lionceau » des boulevards (le lion c'était Nestor Roqueplan). On le rechercha, on l'attira, il vécut dans la quasi-intimité de tous les hommes illustres, des Dumas, des Hugo, qu'il allait voir à Bruxelles, des About, des Murger, de cent autres.

Ah! quand on le met sur ce chapitre! il est intarissable. Un matin, il entre chez Dumas père et le trouve furieux; le bon géant vient de lire dans je ne sais quel libelle une note venimeuse qui insinue que la *Tour de Nesle* est l'œuvre exclusive de Gaillardet et qu'il n'en a pas écrit une ligne : « Je t'en fais juge, mon enfant. Quand Gaillardet m'a apporté sa pièce sais-tu comment s'appelait le principal personnage? *Anatole, capitaine d'aventures!* J'ai transformé Anatole en Buridan. N'eussé-je rien ajouté de plus au drame, que cela suffirait, je pense, pour qu'il m'appartînt! » Le trait est délicieux. Il peint Dumas avec sa naïve outrecuidance et son indulgence familière.

Je demandais à M. Scholl lequel avait le plus d'esprit, au sens que l'on attache vulgairement à ce terme, de Dumas père ou d'Edmond About.

« Dumas, me dit-il, était épanoui, bruyant, puissamment entripaillé. Il avait toutes les notes et toutes les cordes. Quand il narrait une aventure, on fût resté suspendu à ses lèvres pendant des heures sans se lasser. Mais il savait aussi trouver les drôleries qui éclatent au feu roulant des conversations. Edmond About était plus féminin, à la fois impertinent, enveloppant, plein de grâce, aimable... comme Chausson, sachant trouver, avec une merveilleuse promptitude, le mot agréable ou le mot utile. Je me souviens d'un certain souper chez Fould, le ministre. About allait être décoré; la nomination devait paraître le lendemain au *Moniteur*. Fould dit à About : « Fermez les

« yeux. » About obéit. Fould prend un ruban rouge, l'accroche à sa boutonnière : « Que fais-je en ce mo-« ment ? » Et About sans ouvrir les yeux de répondre : « Vous me nommez *commandeur* de la Légion d'hon-« neur ! »

D'About on saute à d'autres sujets. M. Aurélien Scholl continue de vider son sac aux souvenirs ; il nous ouvre ses tiroirs, il nous récite les lettres qu'il a reçues ou qu'on lui a confiées, des lettres de Victor Hugo surprenantes de lyrisme, ce billet adressé par le poète à l'écrivain Battaille qui lui avait dédié un de ses livres : « Votre nom n'est pas Battaille, mais Victoire. » Et cette réponse du romancier : « Vous vous trompez, cher maître, je m'appelle bien Battaille ; Victoire est le nom de ma bonne. » Et Scholl possède ces autographes et une copieuse collection de pièces originales. Et, tandis qu'il nous entretient de ces trésors, les langues se délient, les plats et les vins circulent.

« Goûtez ce château-margaux ! Il n'a que trois ans. Je n'aime pas à laisser vieillir mes vins. Ce sont eux qui me laissent vieillir. »

Le château-margaux est proclamé excellent quoique très jeune. Une gaieté nous monte au cerveau. Et nous ne savons si c'est Bacchus qui nous grise ou bien notre amphitryon...

Maintenant, M. Scholl a changé de vie. Tout s'est transformé autour de lui, il est un peu détaché du journalisme. Il montre de la bienveillance aux jeunes

écrivains, voire aux plus décadents, qui reconnaissent cette sympathie en ne l'attaquant pas dans leurs feuilles. Ce Parisien, qui n'avait vu de vaches qu'au Pré-Catelan, s'est pris de passion pour la campagne. Il s'est fait bâtir une maison à Étampes avec une écurie, une basse-cour, une volière pour ses bêtes... Scholl à Étampes! Quel paradoxe! Il a choisi un café qu'il a baptisé le *Tortoni étampois*, et où il se rencontre avec le commandant de gendarmerie et le receveur des postes. Et c'est là, dans cette calme retraite, qu'il passe la belle saison. Il s'y trouve très heureux. Son perroquet Antoine, sa perruche Totoche l'égayent par leur babil; sa tourterelle Zelmire roucoule sur son bureau; sa chatte Moumoute ronronne au soleil. Et Scholl fume sa pipe, en écoutant le vent bruire dans ses arbres.

« Quand je suis arrivé à Étampes pour la première fois avec ma ménagerie, la ville s'est soulevée. Un employé me réclamait trente centimes pour Antoine, me soutenant que ce perroquet était un faisan. Et j'entendis le chef de gare murmurer : *ce doit être Bidel!...* »

Seulement, voilà!... On ne va pas souvent à Étampes. Scholl y reçoit peu de visites, — et il s'en plaint :

« Que voulez-vous! C'est trop loin! les amis se font tirer l'oreille pour venir me voir. *Il leur faudrait des appointements!* »

LA LOGE DE M. MOUNET-SULLY

... Une pièce de douze pieds carrés, où règne un beau désordre qui n'est pas un effet de l'art, car M. Mounet-Sully ne l'a pas prémédité... Des meubles de tous les styles, espagnols, flamands, levantins, encombrés de bibelots et de cartes de visite, de photographies et de maquettes... Tout autour, des couronnes en papier doré, un peu poussiéreuses, clouées au mur... Ce sont les trophées recueillis çà et là par le maître tragédien... Cette loge lui ressemble; elle est, comme lui, tumultueuse. C'est la retraite qui convient à cet artiste bouillonnant, toujours en quête d'impressions nouvelles, chercheur infatigable, analyste inquiet de ses sensations... On ne se figure pas M. Mounet-Sully dans un salon bourgeois, garni d'acajou et de reps vert, ni dans la mièvrerie d'un boudoir Louis XVI, ni dans la froide correction d'un cabinet empire. La noble fièvre dont il est dévoré bouleverse tout ce qui l'environne. Son âme est tour

à tour grecque, romaine, sarrasine, mystique et romantique. Elle serait ibsénienne si la Comédie-Française avait jugé à propos de recueillir le *Canard sauvage*. M. Mounet-Sully vibre comme un luth aux grands sentiments, aux grandes passions. Et, n'en déplaise aux railleurs, il en raisonne à merveille. Ses théories sont quelquefois contestables; il les développe avec une flamme et une abondance d'argumentation et une conviction admirables. C'est un délice de l'entendre disserter sur les choses de son art...

Justement, ce soir, j'ai quelques éclaircissements à lui demander. En l'écoutant tout à l'heure dans le *Fils de l'Arétin*, il m'a semblé qu'il avait modifié l'interprétation de son personnage, qu'il l'avait attendri, qu'il en avait atténué les côtés violents et mieux fait ressortir les parties humaines et douloureuses. Pourquoi ces changements?... Je vais le savoir...

Il est minuit, la représentation est terminée, je me faufile le long des étroits corridors, propres et vernis comme des couloirs de paquebot, qui conduisent chez M. Mounet-Sully. L'huis est entre-bâillé. Le tragédien, encore tout suant des belles colères du dernier acte de l'*Arétin*, est aux mains de son masseur qui le frictionne vigoureusement. Je le mets au fait et le prie de contenter ma curiosité.

« Eh oui! me dit-il, je m'étais mépris sur le caractère de mon rôle. Le jour de la première je l'ai poussé au noir, je l'ai rendu odieux. J'avais mis de l'emportement dans ces vers et ceux qui suivent :

. . . . Je fus, il faut le reconnaître,
Mauvais père longtemps... Mais je ne veux plus l'être!
Puisque je ne suis pas mort de honte à tes yeux
C'est que j'ai mieux à faire!

« En sortant de scène, et malgré l'accueil très chaleureux du public, j'étais mal à l'aise, j'avais conscience d'avoir commis une erreur. Et je ne tardai pas à m'en rendre compte en analysant le personnage... Quels sentiments troublent et agitent l'Arétin? C'est la douleur, c'est la pitié. Il ne doit pas menacer son fils, il doit le plaindre; il est affreusement torturé en voyant le mal dont il est la cause; et il voudrait le guérir et panser d'une main légère la blessure de ce malheureux enfant... J'ai rendu peu à peu à l'Arétin sa véritable physionomie. Je crois que la pièce ne peut qu'y gagner... »

Cet exemple vous montre le procédé de travail de Mounet-Sully et par quoi il diffère de l'ordinaire pratique. En général, le comédien étudie son rôle avant de le jouer. Mounet-Sully achève de l'étudier en le jouant; la plupart des acteurs fixent d'une façon précise la ligne et les nuances de leurs personnages, et, lorsqu'ils en ont arrêté la silhouette, ils n'y touchent plus. Elle se grave dans leur mémoire comme sur une plaque photographique. Mounet-Sully n'est jamais tout à fait identique à lui-même. Son rôle est entre ses doigts comme un morceau de glaise aux doigts d'un sculpteur. Il ne se lasse pas de le pétrir. Tantôt, les modifications portent sur le

détail, tantôt, et plus rarement, sur l'ensemble. Il en résulte ces curieuses inégalités qui scandalisent les ennemis du tragédien et, parfois, déconcertent ses amis... Car, enfin, nul n'est infaillible si ce n'est Dieu, et M. Mounet-Sully n'est qu'un demi-dieu. Il lui arrive de frapper à côté, dans ses éternels tâtonnements. Et c'est le grand écueil de sa méthode, ou de son absence de méthode, et c'est pourquoi il n'enseigne pas la tragédie au Conservatoire...

Les « variations » de M. Mounet-Sully sont-elles toujours voulues? N'est-il pas, en de certains moments, emporté par une force irrésistible, à laquelle il obéit sans qu'il sache au juste où elle le mènera? Ceci nous conduit à aborder les plus hauts problèmes... M. Mounet-Sully, tout en s'occupant de décoller sa fausse barbe et en l'inondant d'eau de Cologne, veut bien m'ouvrir sa pensée et définir ces trois mots dont tant de gens se servent sans les comprendre : le *Génie*, le *Talent* et le *Métier*.

« Le *génie* est la faculté créatrice, qui appartient à l'acteur non moins qu'au poète. Il est soulevé par l'inspiration, et brusquement il trouve ce qu'il cherchait ou ce qu'il ne cherchait pas : le cri, le geste qui touche au cœur le public; il atteint à la suprême expression du sentiment qu'il a mission de traduire. Or, le génie est capricieux; il n'est pas toujours là quand on a besoin de lui; c'est alors que le *talent* intervient. Le talent supplée au génie; il répète et copie, avec plus ou moins de perfection, ce que

l'effort du génie a fait jaillir. C'est un travail d'imitation et non plus un travail d'invention. Hélas! il y a des soirs où l'on n'a que du talent! Le spectateur, distrait et superficiel, ne s'en aperçoit pas toujours; il ne remarque aucune différence entre telle ou telle autre représentation. Mais l'acteur n'en est pas dupe. Il sent bien, lui, s'il a reçu ou non le baiser de la Muse, s'il a joué avec son âme ou seulemennt avec sa mémoire. Dans ce dernier cas, il se méprise secrètement, il prend en dégoût ce métier, le plus vil des métiers quand ce n'est pas le plus sublime. »

Mounet s'est levé; et vraiment une majesté olympienne descend de lui; sa voix de bronze, sa belle voix sonore s'échauffe, il est plein de son sujet... Il me montre, — tel Jupiter du haut de son nuage, — les menus objets qui encombrent sa toilette :

« Se maquiller, se mettre du noir aux yeux, du rouge aux lèvres, s'appliquer un masque sur le visage. Que cela est laid!... Je plains les malheureux qui ne connaissent que ces bassesses et que n'a pas secoués le frisson de l'art. Mais il suffit que le frisson passe pour que tout le reste soit oublié. Arriver à sentir, à penser comme Néron, comme Polyeucte, avoir la vision — fût-elle plus rapide qu'un éclair — que l'*on est Œdipe*! Quelle jouissance! Je ne l'ai pleinement éprouvée que sept ou huit fois dans ma vie. »

Ce n'est point à Orange, ainsi qu'on pourrait le supposer, que Mounet-Sully a sub cette commotion

divine. Ce qui lui advint, sur la scène du théâtre antique, fut d'un ordre tout particulier. En y montant, pour la première fois, au mois d'août 1888, en se trouvant, seul, debout devant le peuple assemblé, en contemplant ce beau ciel de Provence, scintillant d'étoiles, en écoutant les acclamations qui le saluaient, il perdit la notion des choses réelles; son imagination lui suggéra un tableau grandiose ; il se crut transporté en d'autres temps, en d'autres lieux. Il n'était plus Mounet, sociétaire à part entière de la Comédie-Française, il s'appelait Aristodème ou Roscius, il était contemporain de Sophocle, ou, pour le moins, de l'empereur Marc-Aurèle. Il dépensa en cette représentation une énergie surhumaine Il lança à toute volée, par delà les collines orangeaises, et jusqu'aux remparts avignonais, les alexandrins de Jules Lacroix...

« Il y a loin, observe Mounet, de notre petite salle de la rue Richelieu à l'hémicycle du théâtre antique. Voulez-vous apprécier la différence? »

Et Mounet déclame lentement, avec une gravité harmonieuse et triste, le début d'*Œdipe roi* :

> Enfants du vieux Cadmus, jeune postérité,
> Pourquoi, vers ce palais, vos cris ont-ils monté?..., etc.

Les vers s'envolent comme une musique éolienne.

« Maintenant, nous sommes à Orange. Écoutez! »

Il reprend les mêmes vers, et l'on dirait qu'un ouragan passe dans la loge, les meubles tressaillent,

les vitres frémissent. Le mistral est moins redoutable lorsqu'il balaye la vallée du Rhône...

« Je dus, continue Mounet, me tenir pendant deux heures à ce diapason. J'eus, à plusieurs instants, l'intuition que j'allais mourir. Et, — me croirez-vous? — j'eusse voulu mourir, en effet, tomber foudroyé devant le palais de Thèbes et ne plus me relever. Quelle fin pour un artiste!... »

M. Mounet-Sully se grise à l'évocation de ces souvenirs, et je comprends son exaltation, et je vous assure qu'elle est sincère et que c'est de très bonne foi qu'il dut souhaiter le trépas, au mois d'août 1888, entre le quatrième et le cinquième acte d'*Œdipe*.

Il n'est pas mort, heureusement pour lui, pour nous, et pour l'art! Il est même très vivant. Sa santé, qui fut si durement ébranlée, est redevenue vaillante. Il travaille allègrement. Nous l dievrons encore, et pendant longtemps, de nobles joies. Il n'est pas près d'abandonner le rôle d'Hamlet, prince de Danemark.

Et ceci nous lance sur une autre piste... Mounet me conte ses recherches, ses efforts, pour arriver à l'intime compréhension du personnage. Les Anglais y veulent voir un philosophe, un poète, un dialecticien (*To be or not to be*); il a cherché à faire d'Hamlet un homme qui souffre et qui côtoie la folie, — un homme et non pas un jeune homme. L'opinion qui attribue vingt ans à Hamlet est erronée : il a trente ans et bien sonnés.

« Banville n'en voulait pas demeurer d'accord. Je le lui démontrai preuves en mains, en lui citant deux lignes du cinquième acte. Les fossoyeurs exhument le crâne de Yorick et ils ajoutent : « Il y a déjà vingt-« trois ans que ce crâne est enterré »... A quoi Hamlet répond : « J'ai connu Yorick; il m'a porté sur son « dos un millier de fois »... Vous voyez que Shakespeare a tout prévu. Ce dialogue a la précision d'un papier de l'état civil.

« Beaucoup de personnages sont ainsi déformés par la légende. La foule aperçoit Marguerite à travers la musique de Gounod. Ophélie, l'ardente et bien portante Ophélie, est devenue une créature presque immatérielle. C'est aux artistes qu'il convient de réagir contre ces fausses interprétations. »

... L'heure s'écoule et Mounet, qui a coutume de ne s'endormir qu'à l'aube, ne semble pas fatigué. Je le regarde, tandis qu'il développe ses théories ou narre ses anecdotes, et je suis frappé de sa bonne grâce et de la simplicité avec laquelle il expose des idées qui ne sont pas toujours simples; et je songe que cet homme est très mal connu et très mal jugé. Cent histoires extraordinaires courent sur son compte. On le dit autoritaire, orgueilleux : l'autorité ne messied pas à Joad ni l'orgueil à don Rodrigue. On prétend qu'il fait faire la nuit sur la scène pendant les répétitions; peut-être est-ce par esprit d'économie ou pour ménager la faiblesse de ses yeux. On l'accuse encore d'immodestie. Mais un artiste de cette allure

ne saurait être modeste, au sens humble du terme. Il sait son mérite et il en parle sans embarras... Il y a bien, autour de sa loge, ces fâcheuses couronnes en papier doré... Mais les plus grands comédiens goûtent les hommages, même quand ils s'offrent à eux sous une forme enfantine. Laissons de côté les rivalités professionnelles. M. Mounet-Sully inspire à tous ceux qui l'approchent une sympathie profonde, égale à leur admiration. Ce n'est pas peu dire! On l'aime parce qu'il a le cœur ardent et qu'il a foi en son art.

Lorsqu'il parcourut la Roumanie, le soir où il jouait à Bucarest, il fut rappelé trente-cinq fois; et tous les spectateurs lui envoyèrent leurs cartes avec ces mots : *Vive la France et Mounet-Sully!*

Il pourrait, comme d'autres, ramasser beaucoup d'or à travers l'Europe. Il préfère rester fidèle à la maison de Racine. Et c'est aussi pour cela que nous l'aimons...

M. ALPHONSE DAUDET

La cordiale maison !... L'hiver rue Bellechasse, l'été dans la jolie villa de Champrosay, perchée au bord de la Seine, comme un nid dans les grands arbres, les amis accourent et s'empressent. Ils furent innombrables. Ils sont restés nombreux. Il n'est pas un homme de lettres qui n'ait traversé ce logis; pas une cigale de Provence — ou d'ailleurs — qui ne soit venue y déposer ses hommages. Et tout de suite on s'y sent à l'aise. Un sourire, une bonne parole rassurent les plus timides. On y respire comme une atmosphère d'activité cérébrale et de paix bourgeoise. Tout y est propre, joliment rangé, harmonieux à l'œil : ce n'est pas le luxe parvenu, la régularité commerçante, ni le débraillé rapin. Une main souverainement intelligente, une main de ménagère et d'artiste a disposé ces objets, à chacun desquels s'attache une impression ou un souvenir. Voici le douloureux portrait d'Alphonse Daudet, peint par

Carrière, voici l'image d'Edmond de Goncourt, par Raffaelli, des meubles rapportés de tous les coins de France et d'Europe, des poteries du Midi, des paysages ensoleillés... Cela est luisant, astiqué, on n'y aperçoit pas un grain de poussière et cela est imprégné d'intimité et de tendresse. L'âme familiale, l'âme du foyer y est éparse.

Et dans son cabinet plein de livres, assis devant son large bureau, le maître de céans laisse vagabonder, sur mille sujets, son délicieux esprit.

Le charme de M. Alphonse Daudet a résisté aux cruels maux physiques qu'il a soufferts. André Gill, dans une vieille lithographie, représentait l'auteur des *Amoureuses* chevauchant sur une sauterelle à travers l'espace. L'écrivain continue de voltiger; sa causerie a toujours des ailes; je n'en connais pas de plus mobile. M. Daudet, qui ne quitte guère son fauteuil, suit d'un œil attentif les événements du monde : il les juge avec une grande lucidité. La politique, les lettres, les faits divers, les théâtres, la gazette des tribunaux, rien ne le laisse indifférent. Je me rappelle l'avoir entendu commenter d'une façon saisissante le procès de Nayve. Ce qui le frappait, c'était le caractère exclusivement provincial de cette affaire ; son instinct de romancier s'éveillait, évoquait avec une surprenante clairvoyance les acteurs du drame et les peignait au vif, bien avant que les débats publics eussent révélé leur physionomie.

Les phénomènes de cet ordre le passionnent. Il

adore collectionner les documents humains. Sa mémoire est un répertoire inépuisable d'anecdotes, de traits curieux sur tous les personnages qu'il a coudoyés. Et il excelle à mettre en relief le mot, le détail caractéristique, à le préparer, à l'amener. Il déploie en causant un art très subtil qui ne sent pas l'artifice et ne lui coûte aucun effort. Il parle sans se presser, d'une voix musicale, où chante comme un lointain écho des magnanarelles; sa verve est d'une essence particulière : elle tient de la gaminerie parisienne avec un soupçon de *galéjade*; il y entre du lyrisme, une finesse mouillée de grâce, une malice attendrie. Quand il entame quelque histoire du temps passé, à voir Alphonse Daudet la pipe aux lèvres, d'où il tire de lentes bouffées, l'œil vif et profond, la chevelure emmêlée, on songe aux pâtres de son pays; il ne lui manque que le bâton, le chapeau de feutre et la besace du vieux berger Balthazar; mais c'est un berger qui a connu M. de Morny et M. de Villemessant...

L'époque sur laquelle il revient de préférence est la guerre de 1870. Elle l'a profondément remué. Les visions de l'année terrible, après un quart de siècle, ne cessent de le hanter. Il les a notées dans une foule de contes, de nouvelles, de romans, mais il n'a pas tout écrit. Il a reçu des confidences terribles dont il n'a point fait part au public.

« Il y aurait, me disait-il récemment, à composer un livre admirable sur ce sujet : la *Psychologie des*

combattants... Que se passe-t-il chez l'homme qui va au feu, qui se trouve en présence de l'ennemi? La première émotion évanouie, l'être barbare, l'être primitif reparaît. Le soldat ne songe plus qu'à tuer. Ainsi toute bataille se compose d'une série de combats singuliers et meurtriers. Des haines soudaines éclatent entre des hommes qui, deux minutes plus tôt, ne se connaissaient pas. Deux soldats se regardent et ils se détestent. Chacun dans la mêlée choisit son adversaire, après lequel il s'acharne. Pourquoi celui-là, et non pas un autre? Il l'ignore... Une seconde a suffi pour faire éclore cette aversion furieuse et qui exige du sang. C'est un drame qui n'aura jamais connu de personne que des acteurs. Est-il rien de plus tragique? »

M. Daudet a vu de près ces horreurs et celles, encore plus barbares, de la Commune. Il accorde une égale pitié aux vainqueurs et aux vaincus. Il parvint, en 1871, à attendrir Villemessant sur une pauvre femme qu'il eut soin de lui présenter comme une victime de l'insurrection, et qui était, en réalité, la légitime épouse d'un pétroleur. Quand Villemessant découvrit la supercherie, il pensa suffoquer d'indignation : « Qu'on lui donne 500 francs, s'écria-t-il, et que je ne la revoie jamais! » L'auteur de l'*Arlésienne* n'en demandait pas davantage. « C'est la seule fois, ajoute-t-il, où j'aie réussi à *rouler* Villemessant! »

Je voudrais vous présenter un Daudet inédit, ou

presque inconnu. Sachez donc qu'il y a en lui, outre le romancier, le dramaturge, le poète, un autre personnage qui ne se révèle qu'aux initiés. Peut-être supposez-vous que M. Alphonse Daudet a de quoi se trouver heureux, ayant produit une douzaine de chefs-d'œuvre? Eh bien! il considère qu'il a manqué le but de sa vie et que la nature l'avait expressément formé (je vous le donne en mille!) pour être un *directeur* de journal ou de revue. Cet écrivain que la fortune a comblé et qui a le loisir de travailler à ses heures et de n'entreprendre que les tâches qui lui plaisent, regrette de ne pas connaître les soucis, les tourments dont se compose l'existence des rédacteurs en chef. Est-ce concevable? Et, réellement, il possède les qualités de l'emploi; et il y a profit à lui demander conseil. Il a des idées neuves, il invente des combinaisons, il s'attache à connaître le goût du public, à en étudier les variations. Il veut savoir ce qu'on pense, ce qu'on lit, ce qu'on aime à lire loin de Paris, dans les départements et à l'étranger. Il n'a pas, pour les petites villes, le dédain de certains boulevardiers, et ne méprise nullement le suffrage des pharmaciens et des notairesses.

Gouverner l'esprit de ces braves gens, envoyer sa pensée au bout du monde dans les plis d'un journal : la besogne est attachante... M. Daudet fut à même, il y a quelque temps, de s'y dévouer. Il vit entrer chez lui, certain soir, un Yankee au parler bref, aux allures décidées, qui commença par tirer de sa

poche un carnet de chèques. C'était une façon très américaine d'entrer en matière.

« Je vous apporte un million, dit-il, je désire fonder une revue internationale et je vous demande d'en prendre la direction. Je vous offre 100 000 francs d'appointements et une part dans les bénéfices... Les fonds sont déposés ; nous pouvons signer tout de suite... »

M. Daudet demanda quarante-huit heures pour réfléchir — ce qui ne laissa pas de surprendre son visiteur. Il s'enquit de ses antécédents, de sa moralité et recueillit d'excellents renseignements. La proposition était sérieuse. Il lui fallut pour la repousser une grande force de caractère. Et encore s'il avait été livré à lui-même! Mais Mme Daudet jugea, dans sa haute raison, que l'auteur de *Sapho* n'avait pas le droit de se dérober aux lettres. Et voilà comment Daudet, qui pourrait être aujourd'hui « manager » d'un important magazine, est resté tout bonnement Alphonse Daudet. Il a gardé une mélancolie de ses ambitions déçues et compte bien, un de ces jours, prendre sa revanche. Vous le verrez, quand il sera vieux et retiré dans ses terres, fonder le *Journal de Champrosay*, organe humoristique et philosophique, qui sera rédigé, composé et imprimé en plein air, devant la belle nature!

Si M. Daudet n'a point d'abonnés aux antipodes, il y compte des lecteurs; et ceux-ci l'honorent quelquefois de leur familiarité. Sa correspondance est

formidable. Confessions, envois de manuscrits, demandes de secours et demandes d'autographes; il subit les mille importunités qui s'abattent sur le bureau des hommes célèbres... Parfois une lettre amusante le dédommage des lettres fastidieuses. Lorsque le *Petit Journal* organisa son concours de feuilletons, il s'en suivit une grande surexcitation chez les littérateurs de sous-préfectures. L'un d'eux, domicilié à X.-sur-Seine, s'offrit à Alphonse Daudet comme collaborateur : « J'ai une idée superbe, lui écrivit-il; un sujet de cape et d'épée, auquel n'avait pas songé Dumas. Nous l'intitulerons le *Siège de X.-sur-Seine*... » Là-dessus il développait amplement son scénario et terminait par un argument irrésistible, destiné à vaincre les dernières hésitations de Daudet : « Le plus curieux, c'est que X.-sur-Seine est la seule ville de France qui n'ait jamais été assiégée ! Vous voyez si ce sera piquant! »

M. Daudet ne saurait répondre à tant de billevesées; il s'arrête de préférence aux missives que lui envoie la jeunesse. Il examine avec une curiosité mêlée d'effroi la génération montante, les passagers du « dernier bateau ». Il les connaît bien, il les a analysés d'une plume aiguë. Le Paul Astier de l'*Immortel*, le Charlexis de la *Petite paroisse* sont pétris en pleine réalité, et ils n'atteignent pas à la sécheresse, à l'effroyable égoïsme des modèles.

Ils sont à Paris cent cinquante ou deux cents « esthètes », qui poussent l'irrespect jusqu'à la sau-

vagerie. Ces cannibales de lettres n'ont pas de plus vive joie que de coucher un grand homme, mort ou vivant, sur le marbre du laboratoire, je veux dire dans les pages de leurs libelles. Ils se ruent sur cette proie; c'est à qui lui portera les coups les plus acérés; ils tranchent, ils charcutent, ils arrosent de poison les blessures qu'ils ont faites, afin de les rendre plus douloureuses et les empêcher de guérir. Ces habiles tortionnaires sont venimeux, mais non redoutables, car la foule les ignore. Alexandre Dumas fils fut une de leurs dernières victimes. Ils ne ménagent pas Alphonse Daudet, qui a adopté le sage parti de ne plus les lire. A quoi bon s'agiter les nerfs et se mettre en colère?

« Ce qui nous console, c'est qu'après nous avoir déchirés, ils se déchirent. Dès que l'un d'eux émerge au-dessus de la moyenne, ils commencent à le haïr. L'envie, la jalousie percent jusque dans les louanges qu'ils lui décernent! »

C'est bien le même esprit qui souffle dans toutes les républiques, y compris la république des lettres!

... Et l'Académie?... M. Daudet ne s'en occupe guère, je vous assure. Il a, comme on dit, d'autres chiens à fouetter. Qu'irait-il faire au palais Mazarin? Sa maison n'est-elle pas, à elle seule, une académie où tout le monde travaille : le maître, la maîtresse, le fils du logis; celle-ci, fixant en des pages subtilement nuancées ses impressions de voyage; ce dernier portant joyeusement, sur ses fortes épaules, l'œuvre

et la science d'un bénédictin... Alphonse Daudet n'a pas le loisir de songer à l'Académie. Mais ses amis y pensent pour lui. Pas plus tard qu'hier, un « habit vert » me disait :

« Nous l'aurons! Il nous le faut! Nous n'avons qu'un moyen de nous venger de l'*Immortel*. C'est de nommer l'auteur notre confrère. Et il n'en coûtera rien à son amour-propre, puisque l'état de sa santé le dispense des visites! »

On veut que le père de Tartarin soit le héros d'une comédie nouvelle : l'*Immortel malgré lui*... Il aura à se défendre.

LE TÉNOR G. DUPREZ

L'illustre créateur de la *Favorite* vient d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année. Il habite rue de la Tour, à Passy, un petit appartement, au seuil duquel expirent les bruits du monde. M. Duprez, depuis longtemps, ne va plus au théâtre et ne s'intéresse plus aux ténors qui ont continué sa tradition. Il vit dans la paix sommeillante et recueillie de son grand âge... J'ai voulu, une dernière fois, lui rendre visite et faire appel à ses souvenirs.

Le logis est propre et bien rangé, meublé d'acajou et de velours d'Utrecht, à la mode de 1845, rempli de bibelots et de portraits. Tous les maîtres dont le viril artiste fut l'interprète et l'ami, ses camarades et même ses directeurs lui ont donné leurs images, ornées de dédicaces flatteuses. Ils sont là, rangés en bel ordre : Rossini, bedonnant et narquois, le grave Meyerbeer, Cherubini, Donizetti, Lablache, Baroilhet... Sur le bureau, j'aperçois des statuettes mode-

lées par Mélingue et représentant Duprez dans ses rôles principaux, puis des objets rapportés d'Italie, présents offerts par des mains fameuses, quelquefois royales. Duprez n'a-t-il pas reçu une montre du comte Demidof et une bague de l'archiduchesse Marie-Louise, veuve de l'empereur Napoléon? Il aurait pu suspendre aux murs les couronnes en papier doré qu'il a moissonnées; il a eu le bon goût de les cacher. Du reste, elles doivent tomber en poussière... depuis le temps! Songez que Duprez a débuté en 1825, qu'il a pris sa retraite en 1849!... On croit rêver, en lisant ces dates. Et il est toujours debout, comme un chêne, bravant les durs assauts de l'hiver. La nature l'a forgé d'un métal robuste... Lorsqu'il chantait à Lucques, vers 1832, il se rendait en sortant de scène, encore tout bouillant et trempé de sueur, à la rivière voisine, entrait dans l'eau jusqu'à mi-jambes et pêchait au flambeau jusqu'à cinq heures du matin. C'était son délassement favori. Il avait coutume de répéter : « J'ai fait ce que j'ai pu pour tuer en moi quatre hommes et un caporal... » Et l'on parle de la santé vacillante des ténors!...

... Un léger bruit de pas dans la pièce d'à côté. La porte s'ouvre... Celui qui fut Arnold, Raoul, Fernand m'apparaît. Il n'est pas trop cassé, il s'appuie sur une canne et marche droit; sa main ne tremble pas, sa parole est assez ferme, quoique lente et rare. Il réfléchit profondément avant de répondre aux questions que je lui pose; sa mémoire est devenue pares-

seuse, et il s'en excuse avec la meilleure grâce. Il y a des noms qui lui échappent, des événements dont il n'a gardé qu'une impression confuse. Peu à peu, cependant, l'écheveau se débrouille; les idées s'enchaînent; un fait en appelle un autre. M. Duprez, comme il arrive à tous les vieillards, se rappelle assez mal les circonstances récentes; au contraire, sa première enfance, les premières impressions qu'il a ressenties, tout ce qui l'a frappé durant sa jeunesse, est demeuré gravé dans son esprit. Et rien n'est plus intéressant que d'évoquer ces tableaux évanouis. Il semble qu'on feuillette un livre d'estampes...

La naissance de Gilbert Duprez eût, en effet, fourni un joli sujet à Carle Vernet ou à Boilly. Ce matin-là, le 6 décembre 1806, une grosse agitation se manifestait rue Greneta devant la boutique du sieur Godard, bonnetier soumissionné du ministère de la guerre. Une vingtaine de soldats en brillant uniforme, portant sous le bras des instruments, fifres, clarinettes, petites flûtes, ce qu'il fallait pour donner une sérénade, s'étaient mis en rond et préludaient à l'exécution du morceau intitulé : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?...* Toutes les fenêtres s'ouvrirent, des applaudissements éclatèrent. Les soldats encouragés jouèrent avec entrain leur second morceau : *La victoire est à nous!* Alors, l'huis de la boutique s'entre-bâilla, et le sieur Godard se montra, la mine béate et souriante; il tira de son

gousset un napoléon tout neuf qu'il plaça dans la main du chef d'orchestre... Le sieur Godard, bonnetier soumissionné, pouvait se permettre cette libéralité, car il venait de gagner un terne au dernier tirage de la roue de Lille. Et, le bruit s'en étant répandu dans Paris, la musique de la loterie impériale s'était rendue rue Greneta pour congratuler l'heureux gagnant. A peine venait-elle, pour la deuxième fois, d'achever l'hymne triomphale : *La victoire est à nous!* que des cris perçants retentirent au premier étage de la maison de M. Godard. L'honorable bonnetier se tourna vers son épouse : « C'est au moins Mme Duprez qui accouche de son douzième garçon!... » Le digne Godard ne se trompait point. Mme Duprez donnait le jour, non pas à une fille qu'elle eût passionnément désirée, mais à un fils qui complétait la douzaine. Elle avait bien mérité de la patrie et de l'empereur!... Ce Benjamin était Gilbert, qui ouvrait les yeux à la lumière juste au moment où les musiciens soufflaient pour la dernière fois, en prenant congé, *La victoire est à nous!* Un ténor ne pouvait pas naître sous de meilleurs auspices.

Je ne conterai pas la carrière de Duprez, si courte et si glorieuse, les aventures héroï-comiques qu'il affronta de Gênes à Venise, de Florence à Naples. Il y aurait une curieuse étude à écrire sur les mœurs bohémiennes de cette Italie de 1830, qui ressemble si peu à l'Italie d'aujourd'hui. Chaque petite ville

y possédait un théâtre de musique, desservi par des artistes habiles et fréquenté par un public idolâtre. C'était le seul luxe qu'il consentit à payer. Duprez chanta à Varèse, à Novare, à Foligno, à Sinigaglia. Il avait affaire à des impresarii fabuleux qui se nommaient Barbaja, Granara, Lannari. Barbaja était une sorte de nabab, qui traînait après lui un sérail, dont les malheureux auteurs, indignement exploités, faisaient les frais. Rossini se vengea de Barbaja et vengea tous ses confrères en enlevant sa favorite, la signora Marcella, qui était premier sujet de la troupe, de telle sorte que Barbaja se trouva doublement déshonoré, comme directeur et comme amant... Granara passait pour le plus fin des renards, Lannari pour le plus affreux des ladres. Duprez n'a pas oublié le tour de Scapin que lui joua ce dernier...

Il se trouvait à Lucques, où il avait interprété avec beaucoup d'éclat *Guillaume Tell* et *Lucie*... Lannari lui annonça qu'en récompense de ses services il organisait à son profit une représentation extraordinaire. Duprez fut ébloui; et il fut touché quand il vit le zèle qu'apportait son directeur à préparer cette imposante manifestation. Lannari y convia tous les marquis des environs, la recette promettait d'être magnifique. Lorsque tout fut préparé, la salle garnie et le rideau prêt à se lever, Lannari prit à part le ténor : « Eh bien! êtes-vous content? — Certes, répondit Duprez, je crois que toutes les places sont occupées; cela va produire une jolie somme. — Oui!

reprit Lannari, et j'en avais bien besoin pour emplir ma caisse. — Votre caisse? — Sans doute! Cette soirée me sauve de la faillite. » Et comme Duprez protestait contre une telle violation du droit des gens, Lannari continua avec bonhomie : « Voyons, cher ami, vous êtes le grand Duprez (*il gran Douprez*), vous êtes le roi des chanteurs passés, présents et futurs. Vous ne pouvez tout avoir. Je vous laisse la gloire, je prends l'argent... » Duprez eût préféré un peu moins de gloire, un peu plus d'or monnayé.

Que ces choses sont lointaines! Il connut Garat, Elleviou, il donna la réplique à la Malibran. C'était une femme extrêmement vive et impressionnable, qui riait aux éclats dans la même minute et fondait en larmes. Il eut le désagrément, jouant auprès d'elle la *Sonnambula* au théâtre de Naples, d'être sifflé. Il était atteint d'un rhume qui lui enlevait les trois quarts de ses moyens. Le parterre fut impitoyable, les pelures d'oranges jonchèrent la scène; il en résulta une sorte d'émeute; si bien que le ministre de la police, ému de ce scandale, manda Duprez le lendemain et lui dit :

« Monsieur, quand on est premier ténor, on n'a pas le droit d'être enrhumé, car cela compromet l'ordre public!... »

Tout artiste a, dans sa carrière, une heure lumineuse, celle où il atteignit au plus haut point de sa renommée, où il accomplit son plus bel effort. Ce fut le 17 avril 1837 que Duprez livra et gagna sa grande

bataille. Il chanta *Guillaume Tell* à l'Opéra. Depuis un mois la curiosité était surexcitée outre mesure; la foule, restée fidèle au prestige d'Adolphe Nourrit, était fort mal disposée. Il s'agissait de la dompter, de vaincre ou de mourir...

J'ai demandé à M. Duprez s'il se souvenait de cette lutte suprême et des émotions qu'elle lui fit éprouver :

« Terrible, me dit-il, terrible!... De ma vie, je n'ai vu tant de lorgnettes... D'abord un silence qui me glaçait... Puis des murmures... On riait des talons énormes qu'on avait mis à mes souliers pour hausser ma taille trop courte. Enfin, j'abordai l'épreuve où l'on m'attendait : *O Mathilde! idole de mon âme...* Tonnerre d'applaudissements... Je pouvais montrer mes talons... On ne riait plus! »

Cette représentation triomphale ne fut pas seulement l'apothéose d'un ténor. C'est une date qu'il faut retenir. Un art nouveau se révélait. Nourrit chantait à l'ancienne mode, c'est-à-dire considérait ses rôles comme une réunion de morceaux brillants reliés entre eux par des récitatifs sacrifiés. Le récitatif *faisait le pont* entre les duos, les cavatines et les romances. Duprez s'avisa de donner aux récitatifs une importance dramatique qu'on ne leur soupçonnait pas; il rendit à la déclamation le caractère qu'elle avait perdu. Il fut l'ancêtre de cette génération de *tragédiens lyriques* qui marquent aujourd'hui au premier rang, et qui ont remplacé les virtuoses de l'école italienne... Duprez est donc, à ce titre, un

précurseur... Il a souvent dit à ses élèves : « On peut chanter sans voix, quand on a quelque chose dans la tête et dans le cœur. » Sage maxime, qui devrait être inscrite au fronton de notre Conservatoire !

... Je ne veux pas quitter Duprez, sans emporter de lui un souvenir. Il va chercher dans sa bibliothèque un mince cahier : ce sont des vers. Le vieux chanteur est poète. Il a taquiné la muse à ses moments perdus. Et vous pensez s'il a eu des loisirs depuis 1849 ! Le poème qu'il me remet est un petit roman dialogué qui pourrait s'intituler : *Une fausse vocation*. Eudoxie, jeune fille du peuple, est tourmentée par le goût de la musique et s'attire les rebuffades paternelles :

Allons, as-tu fini, Doxie,
N'est-ce pas vraiment une scie,
D'entendre tapoter toujours ce piano?

EUDOXIE

Papa, c'est un petit solo
Qui, l'autre soir, m'avait ravie
Au concert de l'Eldorado.

Doxie a résolu d'entrer au Conservatoire, et le déclare à son père, qui se suicide de désespoir !! Alors, Doxie se tourne vers son parrain...

Ce parrain, jouissant d'une certaine aisance,
Déjà sur le retour et d'un esprit badin,

n'a rien à refuser à sa pupille qui, je le crains, lui montre un peu trop de reconnaissance. Elle fré-

quente l'école du faubourg Poissonnière; elle y noue des relations détestables :

Un directeur est là, qui la guigne au passage :
Il lui prend le menton et lui dit d'être sage.

La pauvre enfant se laisse séduire par ce directeur fallacieux. Elle abandonne ses études commencées; elle entre au théâtre prématurément; en vain est-elle protégée par l'amitié vigilante de son parrain :

Le parrain au parterre organise la claque.

Elle échoue, elle est congédiée, elle roule dans la galanterie et finit par mourir à l'hôpital, après s'être fait « emboîter » sur toutes les scènes de province. Quelle leçon! Duprez la formule en trois alexandrins, pleins de noblesse :

L'art est ouvert à tous, prenez-en votre part;
A vos dons naturels ajoutez la science,
Mais n'en souillez jamais le si noble étendard!

Avis aux néophytes que perd un excès de présomption!...

Avant de le quitter, et comme l'aimable vieillard me reconduit jusqu'au seuil, je lui demande :

« Avez-vous interprété, parfois, la musique de Wagner? »

Il lève sa canne vers le ciel; un éclair d'indignation luit dans ses yeux; et, d'une voix où je crois entendre gronder les anciens orages de *Guillaume*, de *Robert* et de *Lucie*, il s'écrie :

« Jamais!!! »

ALBERT Ier, PRINCE DE MONACO

Monaco, février 1896.

C'est le plus simple et le plus savant des princes. Je l'avais aperçu, l'an dernier, au milieu d'un bal qu'il avait offert aux officiers de notre escadre; il m'avait paru un peu triste et solennel. Il m'a fait l'honneur de m'accorder, cette année, une audience particulière; il a daigné, pendant deux heures, me confier ses projets et m'initier à ses travaux scientifiques, et je suis sorti de cet entretien charmé par la bonne grâce, par la haute distinction de son esprit. Ce souverain, allié par ses ancêtres à tous les trônes d'Europe, vit dans son palais de Monaco comme un naturaliste du Muséum entre ses collections et ses livres. Il les quitte à regret pour s'occuper des affaires de son gouvernement; il y retourne avec délices dès qu'il en a le loisir. L'âme d'un sage et d'un philosophe habite en lui; et s'il ne regrette

pas les richesses dont la Providence l'a comblé, c'est qu'il les peut mettre au service de la science...

Donc, hier, à trois heures et demie, on m'a fait prévenir que le prince m'attendait.... Une voiture m'a déposé dans la cour d'honneur, devant l'escalier de marbre à double rampe qui conduit aux appartements de réception... Les carabiniers, vêtus de bleu et montant la garde, les valets à culotte courte, formant la haie, les huissiers à chaîne d'argent, stationnant dans l'antichambre, l'aide de camp de service, tiré à quatre épingles et chamarré d'or : cet appareil ne manque point de majesté et inspire au visiteur une appréhension respectueuse. Il est bientôt rassuré.

La porte s'est entr'ouverte... Je pénètre dans le cabinet de Son Altesse. C'est une pièce de grandeur moyenne, très sobrement décorée, illuminée par de larges baies s'ouvrant sur la place du Palais. Elle est meublée de quelques fauteuils en bois laqué blanc, de style Louis XVI. Au fond, un canapé, encombré de paperasses; au centre, une table ovale avec des photographies; à droite, un bureau-cylindre en vieux palissandre. Le prince se lève courtoisement, dès qu'il m'aperçoit, m'indique un siège. Et nous causons... Et tout d'abord, je sens comme une gêne, comme une impression de froideur. Je me hâte d'exposer l'objet de ma visite, je demande au prince, tout en m'excusant de mon importunité, quelques renseignements sur ses voyages passés et futurs.

Soudain, son visage se rassérène, perd l'expression de réserve qui m'avait un peu glacé ; il s'éclaire d'un sourire... Et c'est d'un air affable, presque familier, que mon royal interlocuteur ajoute :

« Interrogez-moi. »

Eh bien! Son Altesse n'est nullement lasse de courir les mers pour y ramasser des poissons et des coquillages. Elle attend avec impatience le moment de repartir; et ses expéditions se renouvelleront, s'il plaît à Dieu, pendant de longues années... L'œuvre que le prince a entreprise ne se réalise pas en un jour; il la poursuit depuis sa jeunesse; elle est à peine commencée. Chaque découverte ouvre au chercheur de nouveaux horizons; chaque campagne complète la précédente et prépare celle qui suit : c'est une chaîne ininterrompue.

« Ma conviction, me dit-il, est que l'homme peut arriver à connaître, dans tous ses détails, le globe qu'il habite. Il est le roi de la création. Il ne doit rien ignorer de son domaine. Je travaille pour ma part, et le mieux que je puis, à cette conquête. J'apporte une petite pierre à l'édifice qu'achèveront mes successeurs... »

Et voilà pourquoi la *Princesse-Alice*, yacht d'étude et de plaisance, quitte au mois de juin la rade de Monaco ou tel autre port de France, où le prince lui a donné rendez-vous pour, de là, gagner l'Atlantique et manœuvrer autour des Açores. L'heureux moment! En mettant le pied à bord, Son Altesse oublie les

charges de son nom, de son rang, de sa fortune. Albert Ier n'est plus qu'un capitaine au long cours, l'ami de ses collaborateurs, le père de ses hommes. Ses collaborateurs sont enthousiastes, son équipage l'adore. Il le recrute en Bretagne, parmi les pauvres pêcheurs du Finistère. Et il s'intéresse à ces braves gens, à ces rudes compagnons, dont le cœur est dévoué et l'imagination enfantine... Il me parle d'eux avec tendresse.

« Rien n'est amusant comme de voir leur surprise, quand nos appareils sont ramenés sur le pont et qu'on en retire des spécimens de faune sous-marine. Ils manient gauchement, entre leurs gros doigts, ces animaux extraordinaires aux formes et aux couleurs féeriques. Ils posent des questions ingénues et demandent la permission de rapporter au pays quelques débris de ces coquillages qu'on ne connaît point à Brest... Ils sont doux comme des moutons et durs à la fatigue. On peut compter sur eux... J'en ai fait l'expérience, car nous avons couru ensemble quelque danger!... »

Son Altesse me narre ses aventures... Un jour son premier bateau, de moindres dimensions que la *Princesse-Alice*, fut pris par un cyclone, ballotté pendant vingt heures sur les côtes d'Afrique et ne dut son salut qu'à l'exiguïté de sa taille qui offrait peu de résistance à l'ouragan. Une autre fois, il s'échoua contre un rocher de la Baltique et coula à pic. L'équipage eut grand'peine à gagner un îlot

désert, où il demeura sans abri, sans nourriture, jusqu'à l'arrivée d'un bateau suédois qui le recueillit...

Il y a plaisir à se rappeler les périls auxquels on a échappé, comme par miracle. Les vieux généraux aiment à raconter leurs victoires. Le prince Albert, qui n'est pas encore un vieux marin, puisqu'il n'a pas atteint la cinquantaine, est ravi d'évoquer ses souvenirs. Il s'est levé et je puis observer sa physionomie qui se détache en pleine lumière. Mince et souple, il a le teint hâlé d'un loup de mer, les cheveux coupés en brosse, des yeux de rêve, dont l'expression est indéfinissable, et extrêmement mobiles. Quand il garde le silence, son œil semble maussade, ennuyé, indifférent; dès qu'il parle, dès qu'il sourit, ce n'est plus le même homme. Le regard s'illumine, s'emplit de cordialité, de bonté; après vous avoir déconcerté, il vous inspire une irrésistible sympathie.

Le prince est allé prendre dans sa bibliothèque des planches et des feuilles fraîchement tirées, les derniers fascicules du grand ouvrage qu'il prépare et qui s'imprime auprès du palais, dans des ateliers installés *ad hoc* et superbement aménagés. L'exécution typographique en est très soignée, le papier porte gravées dans l'épaisseur de la pâte les armes des Grimaldi. De superbes lithographies l'accompagnent; elles représentent les animaux pêchés l'an dernier à la hauteur des Açores. Ce sont des monstres pourvus de mâchoires formidables, de

fortes nageoires et d'organes d'une délicatesse inouïe.

J'examine, je demande des explications, qu'on me fournit avec une inépuisable complaisance. Et nous voilà, voyageant à 3000 mètres au-dessous du niveau des eaux; ces solitudes s'animent à la voix de mon guide; j'y pénètre avec lui. J'entrevois ces champs immenses, dépourvus de végétation et dont les habitants n'ont qu'une ressource : s'entre-dévorer les uns les autres pour ne pas mourir de faim. Là règne, dans toute son horreur, le *struggle for life*. Le plus fort détruit le plus faible. Et les luttes sont ardentes, féroces, car les combattants sont bien armés... Quelques-uns sont aveugles et pourvus de tentacules infiniment sensibles qui les avertissent de l'approche du péril. La plupart possèdent des appareils visuels très développés et d'une rare puissance. Leurs yeux ne sont pas des yeux, mais d'énormes lanternes phosphorescentes qui leur mangent la moitié de la tête. Ils évoluent et cherchent leurs proies, en ces profondeurs où ne pénètre pas la lumière du soleil... Ces ténèbres sont-elles aussi profondes que nous le supposons?... Qui sait si l'œil du *néoscopulus*, du *chauliodus* n'est pas doué de facultés spéciales que la science arrivera à déterminer?

« Peut-être y a-t-il lieu d'établir un rapprochement entre la découverte du docteur Rœntgen et l'appareil de vision de nos bêtes... Nous allons pousser nos recherches dans ce sens... Que d'efforts à tenter

avant d'obtenir un résultat positif! Que la route est longue qui mène à la vérité! Enfin, il est déjà très beau d'y poser quelques jalons! »

Ce n'est pas une sinécure. Le prince et les savants qui composent son état-major sont nuit et jour sur la brèche; ils consignent, heure par heure, avec une précision minutieuse, les résultats obtenus. Me montrant une douzaine de cahiers, reliés en maroquin noir, et rangés sur son bureau :

« Chacun de ces petits livres, ajoute-t-il, vous représente un voyage. Ce sont mes notes classées et mises au net. Elles m'ont valu quelques insomnies et des rhumatismes dont je commence à ressentir les atteintes. Bah! ce sont les petites misères de la vie! Je n'y songe guère, je vous assure, quand mes dragues et mes chaluts me ramènent un riche butin. Nous nous moquons, en ces moments-là, du vent et de la pluie, du chaud et du froid... D'ailleurs, nous allons nous donner du mouvement. Je fais armer la *Princesse-Alice* en baleinière. Nous comptons, au mois d'août prochain, chasser le poulpe et le cachalot... »

Vous n'êtes pas sans avoir lu la page célèbre où Victor Hugo décrit le combat soutenu par un pêcheur contre une pieuvre géante. Vous connaissez aussi la légende du *kraken*, animal fantastique dont les bras formidables entouraient les navires et les retenaient captifs. Eh bien! ces monstres apocalyptiques n'appartiennent pas à la fiction; ils existent, le prince Albert les a vus et il compte bien les revoir et les

capturer. Il a assisté, de loin, à l'assaut que se livraient un cachalot et un poulpe. Il en a pris une photographie instantanée, dont il m'a présenté l'agrandissement. Rien n'est plus effroyable. La gueule du cachalot s'ouvre comme un *maelstrœm* et aspire le poulpe de toutes ses forces. Celui-ci se retient, en appliquant ses ventouses sur les lèvres de son ennemi. Or ces ventouses sont munies de crochets acérés comme des griffes de tigre et possèdent une énorme résistance. Le cachalot se livre à de violets efforts de déglutition. Le poulpe se raidit. Et la bataille dure, jusqu'à ce que la tête du poulpe se détache. « Le poulpe (me fait observer le prince) a la taille fine; il a cela de commun avec une jolie femme. » Enfin, les tentacules inertes lâchent prise et le cachalot reste vainqueur. Mais il a durement acheté sa pitance quotidienne... Le prince affirme que ce spectacle dépasse en horreur et en intérêt les luttes de gladiateurs dont les anciens étaient si friands et nos modernes courses de taureaux. Et, le *kraken* retrouvé, il espère bien rencontrer aussi, dans quelque coin perdu de l'Océan, les autres bêtes fantastiques qui peuplent, depuis des siècles, les cauchemars de l'humanité, à commencer par le « Serpent de mer » que le *Constitutionnel* rendit à jamais célèbre!

« Monseigneur, lui dis-je, puisque nous sommes sur le terrain des légendes, donnez-moi votre sentiment sur l'Atlantide. Avez-vous, dans vos sondages,

reconnu quelque vestige de cette île disparue, des fûts de colonnes, des fragments de temples, un indice qui corrobore l'hypothèse de Platon et d'Euripide?

— J'ai cherché et je n'ai rien découvert. Non, l'Atlantide n'a point existé! Ce qu'il faut chercher, dans les abîmes, ce ne sont pas les ouvrages de la main des hommes, mais les mystères de la nature. Voilà le vrai domaine du merveilleux. J'aime mieux ramener dans mes filets un nouveau type de crustacé qu'une médaille d'or, fût-elle contemporaine de Ptolémée... »

Donc, dans quelques semaine, la *Princesse-Alice* va faire sa toilette du départ, et le prince Albert s'y installera avec ses savants, ses mathurins, ses cahiers de notes et ses appareils enregistreurs. Cette année, il prendra ses mesures pour n'être point dérangé. Il veut s'absorber dans ses études et ignorer, pendant deux mois, ce qui se passera en Europe. Rien n'est odieux comme d'avoir l'œil fixé à la fois sur le fond de l'Océan et sur les côtes de la Méditerranée... Il faut attendre le courrier, il faut y répondre, se déranger de sa route pour le joindre.

« J'ai pris un grand parti. Je délègue, pendant mes vacances, la régence à la princesse. Je m'en remets à elle du soin de gouverner mes sujets. »

Le prince peut être tranquille. La princesse s'y entend. Il ne saurait déposer en de meilleures mains son petit royaume... Et puis, il n'a pas à redouter d'invasions!

Mme MADELEINE BROHAN

« Je vous reçois avec la robe de la marquise de Villemer », me dit Mme Madeleine Brohan, quand je pénètre dans son salon.

Ce n'est pas la robe de la marquise que je revois, mais la marquise elle-même. Mme Madeleine n'a presque pas vieilli depuis dix ans, depuis qu'elle a pris sa retraite. Dix ans! Que le temps coule vite! J'ai encore dans l'oreille les mots gaulois de la duchesse de Réville, l'éclat de rire de Jeanne Samary, l'amoureux emportement de Delaunay. Hier, du moins, j'ai vécu, pendant deux heures, en pleine illusion... Mme Madeleine a gardé, en dépit de l'âge, la grâce de son sourire, cet air de noblesse et de bonté par où elle fut incomparable, et sa voix, cette voix merveilleuse qui savait s'attendrir, tour à tour, et lancer par delà la rampe le trait mordant. Son corps s'est alourdi, son esprit est resté jeune, sa mémoire infaillible. Elle aime à causer et à entendre

causer. Chaque dimanche, ses amis l'entourent et lui apportent les plus récentes nouvelles de la cour, du théâtre et de la ville. Elle leur donne gaiement la réplique. Son salon redevient, une fois tous les huit jours, le salon de Célimène... C'est, d'ailleurs, un salon délicieux, orné avec un goût exquis d'objets d'art, de tableaux, de bibelots auxquels s'attachent mille souvenirs. La perle de la collection est un admirable portrait de Baudry destiné à enrichir le musée du Louvre. L'autre portrait de la maîtresse de céans, peint par Heilbuth, est dès à présent légué à la Comédie-Française... Et l'on aperçoit, dans toutes les pièces de l'appartement, suspendues à tous les murs, des aquarelles, des gravures, des photographies. L'âme du passé flotte en ce logis; les maîtres de Mme Madeleine Brohan, les compagnons de sa vie d'artiste, les auteurs qu'elle a aimés se pressent autour d'elle... J'aperçois, dans la pénombre, leur regard pensif; le soir tombe; là-bas de l'autre côté de la rue, le jardin des Tuileries s'endort dans la paix du crépuscule. L'illustre comédienne s'est assise au coin de la cheminée, elle a ramené par un geste de théâtre (ô l'influence des habitudes anciennes!) les longs plis de sa jupe de douairière. Et d'un ton enjoué, où je crois discerner un soupçon d'ironie mêlé à beaucoup de bienveillance, elle s'écrie :

« Je suis à vos ordres... Feuilletez-moi ! »

... Et voilà les scènes qui se déroulent... C'est la Comédie-Française des temps héroïques, alors qu'on

n'y gagnait pas d'argent, la Comédie des Samson, des Provost, des Regnier, des Desmousseaux, des Allan... Madeleine Brohan est née sur ces planches; elle y a grandi. Si loin qu'elle remonte, elle se rappelle les coulisses du théâtre et la physionomie de ces grands acteurs, et jusqu'à leurs intonations et à leurs gestes, et jusqu'à l'accent qu'ils imprimaient à certaines phrases de leurs rôles. Celui qui laissa sur elle la plus durable empreinte fut Samson auquel nul parmi les modernes ne peut être comparé; il réalisait avec des moyens médiocres, un organe défectueux, un physiqne étriqué, des bras anguleux, l'idéal de la perfection et, quand il voulait s'y appliquer, de la distinction. Quand il arrivait botté, éperonné dans *Mademoiselle de la Seiglière*, on devinait que ce marquis ridicule descendait d'une lignée de preux; quelque chose de sa race subsistait en lui. Et, avec un seul mot, appuyé d'un fin regard, il soulevait la salle. Il avait une façon inimitable de jouer le sénateur de la *Camaraderie*; il entrait en chattemite, piteux, sournois et murmurait, en menaçant de son doigt maigre les bourreaux de son honneur : *Tremblez! tremblez!* le public se pâmait. Et ce public était difficile, sinon très nombreux... C'était une élite de connaisseurs.

« J'ai vu, ajoute-t-elle, des représentations éblouissantes, avec la fleur de la troupe, se donner devant cinq cents personnes. Le secrétaire délivrait des loges à qui en voulait; on ne lui en demandait pas

toujours. L'année où les sociétaires eurent 6000 francs à se partager, Samson exultait. Aujourd'hui nos jeunes camarades font la grimace quand le dividende ne dépasse pas 20 000 francs. Et si vous saviez le respect que Samson avait pour la maison, avec quel orgueil il en parlait! Comme il s'appliquait à en défendre les traditions! Ce n'est pas lui qui fût allé courir le cachet en province ou à l'étranger! »

A cette époque, les sociétaires et les pensionnaires ne vivaient pas sur un pied de fraternité démocratique. Le sociétaire était dans l'Olympe; le pensionnaire le contemplait d'en bas avec une craintive timidité... Delaunay m'a conté que, passant, le soir, devant la porte du foyer, y apercevant ses anciens qui devisaient ensemble, il s'éloignait sur la pointe du pied et n'osait s'approcher d'eux... Les femmes s'effarouchent moins aisément. Madeleine, qui était « enfant de la balle », avait des hardiesses de joli page. Rachel lui inspira un enthousiasme qui dure encore et dont elle m'a fait part avec une extraordinaire vivacité :

« Le vers qu'elle a le mieux dit, celui, du moins, qui m'a le plus fortement impressionnée, est le vers de *Polyeucte* :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

« Rachel accourait, émue, transfigurée, illuminée, ayant dans le regard comme une joie surnaturelle et

divine... *Je vois*, *je sais*, *je crois*. Chacun de ces mots semblait battre de l'aile, monter vers le ciel, on avait la sensation d'un envolement, d'une ascension en pleine lumière. Et l'on n'entendait jamais la fin du vers, qui se perdait dans les applaudissements... »

La seconde des Brohan débuta en 1850 à côté de son aînée Augustine, qui était déjà célèbre. Que n'a-t-on pas imprimé sur les deux sœurs! Que de boutades plus ou moins piquantes ne leur a-t-on pas attribuées! On ne prête qu'aux riches... Augustine passait pour avoir le ramage pointu de Sophie Arnould... Madeleine était si belle qu'on ne l'écoutait pas; on préférait l'admirer. On s'aperçut un beau jour qu'elle excellait dans l'art d'aiguiser les épigrammes. Est-ce Augustine, est-ce Madeleine qui lança au nez du comte de X... cette réplique fameuse? Il traversait le théâtre tout bouillant. « Où allez-vous, mon cher comte? — Je vais chez Rachel. — C'est juste! aujourd'hui vendredi vous faites maigre! » Est-ce la cadette, est-ce l'aînée qui, s'habillant dans sa loge, y fut dérangée par la plus candide des ingénues : « Ouvrez, mais ouvrez-moi donc! » criait la jeune personne! Et elle entendit une voix qui disait : « Est-ce qu'elle me prend pour une écaillère! » On n'en finirait pas, si l'on voulait ramasser, dans les anas, toutes ces malices... Ne pensez pas au moins qu'elles fussent prétentieuses ou cherchées! Elles jaillissaient sans effort, comme la source du rocher. Augustine s'abandonnait à son naturel caustique,

Madeleine laissait s'épanouir sa belle humeur verdissante et cordiale. Combien de fois l'ai-je vue, au foyer de la Comédie, vers 1880! Elle se tenait auprès de l'horloge et plaçait devant elle, sur une chaise, sa légendaire boîte à ouvrage.

« Je la mets là, avait-elle coutume de dire, pour empêcher les imbéciles de s'asseoir! »

Quand elle daignait ôter sa boîte, elle donnait au visiteur une flatteuse marque d'estime.

Elle n'a pas perdu sa bonne langue; elle trouve toujours l'épithète colorée et qui fait image. Elle m'expliquait le charme particulier de Mme Allan, l'interprète de Musset. En deux bouts de phrase, elle me dessina sa physionomie :

« Mme Allan enlevait les cœurs; et pourtant elle était grosse, elle était laide, elle avait des dents jaunes et boiteuses; vous voyez d'ici sa bouche : *Un village incendié!* »

Mme Madeleine Brohan n'eut jamais tant de succès que vers la fin de sa carrière. Les deux cent cinquante représentations du *Monde où l'on s'ennuie* en furent le couronnement. Elle connut, durant cette période, les plus vives joies que puisse goûter un artiste. Elle était fêtée, acclamée, elle jouait merveilleusement des rôles qui lui plaisaient. Enfin la Comédie-Française avait atteint un degré de prospérité inouïe. Émile Perrin venait d'instituer les abonnements du mardi. Chaque représentation tournait au triomphe et devenait un événement mondain. La duchesse de

Réville continuait d'être duchesse pendant les entr'actes; elle tenait un cercle où les bavardages allaient leur train, et parfois au détriment de la charité chrétienne; les vieux acteurs, dont ce mouvement inaccoutumé dérangeait la quiétude, faisaient grise mine aux abonnés. L'un d'eux accueillit en ces termes un capitaine d'état-major, très brillant, attaché à la présidence de la République, et qui s'était permis de s'aventurer jusqu'au guignol : « *Que vient faire en ces lieux ce parasite décoré!* » Vous devinez le succès de cette phrase déclamée selon les principes du Conservatoire avec un terrible roulement d'rrr..., et une imperturbable conviction!

La marquise de Villemer s'éloigna au moment où M. Jules Claretie montait au pouvoir; elle n'a donc pu apprécier son inépuisable et délicate bonté, mais elle s'extasie sur les vertus du même ordre que possédait son prédécesseur. On a mal connu Émile Perrin; malgré son caractère maussade, il avait l'âme compatissante : on lui doit quelques-unes des réformes qui font le plus d'honneur à la Comédie. Avant lui, les actrices étaient contraintes de s'habiller à leurs frais, et celles que ne protégeait pas la haute banque apparaissaient vêtues comme des guenons. C'était une pitié.

« Nous autres pures jeunes filles, nous étions obligées, faute d'argent, de venir toutes nues sur la scène. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, cher

monsieur, c'est un luxe que nous pouvions nous permettre !! »

Émile Perrin changea tout cela. Il ouvrit des crédits à ses pensionnaires chez les meilleurs couturiers. Mais il était très difficile sur le chapitre de la toilette. Il méprisait les femmes qui ne savaient pas la porter; il les comparait à ces lapins écorchés, qui étalent, à la devanture des marchands, leurs échines disgracieuses et leurs cuisses maigres. « Ça! disait-il quelquefois, ce n'est pas une femme, c'est un *derrière de lapin* (il se servait d'un mot plus bref et plus énergique)... Et, pour les « derrières de lapin », inutile de se mettre en frais! Autant jeter l'or à la rivière!... »

L'aimable douairière continue de bavarder, et je continue d'être sous le charme. Elle a plaisir à se rappeler ces choses heureuses; elle se rappelle aussi des choses tristes. Sa vie est semée de deuils, de mélancolies. Elle eut la douleur d'assister aux tortures du pauvre Bressant et de suivre jour par jour l'effondrement de son talent et de sa santé. Quand il revint de Russie, et qu'il reparut dans lord Brolingbroke du *Verre d'eau*, il tint, pendant toute la représentation, sa main dans la poche de son gilet, pour en dissimuler le tremblement maladif... Bientôt il dut se retirer à Nemours; on le mit dans une petite voiture; il jouait aux dominos pour se distraire ou, plus exactement, son domestique y jouait pour lui. Et l'infortuné n'était pas paralysé du cerveau; il se

rendait compte de son état! La première fois que Madeleine Brohan alla lui rendre visite, lorsqu'il aperçut la charmante femme dont il avait été si longtemps, sur la scène, l'amoureux et le compagnon de gloire, un désespoir lui vint de sa jeunesse perdue; de grosses larmes roulèrent sur ses joues livides. Et comme Madeleine, elle-même très émue, les essuyait, il murmura ces paroles atroces, ces paroles d'agonie :

« Je me pleure! »

... Chassons ces visions funèbres... Bressant lutta, jusqu'à la dernière limite, contre son mal; il ne quitta le théâtre que quand le repos lui fut imposé. Mais comment expliquer qu'un comédien se retire, alors qu'il n'est pas en décadence et que le public lui reste fidèle? Et ceci m'amène à demander à Mme Madeleine Brohan les motifs de sa retraite prématurée...

Elle réfléchit une minute :

« Mon Dieu, c'est bien simple!... Un certain soir je jouais le *Caprice*. Il me fut désagréable de m'entendre dire par Chavigny : *Ernestine, je vous adore!* Et je compris, ce jour-là, que je devais abandonner l'emploi des coquettes... Plus tard, ce fut une autre phrase, d'un autre rôle qui éveilla mes scrupules. Et j'ai toujours écouté cette petite voix intérieure qui m'a donné d'excellents avis... *Ernestine, je vous adore!*... C'est-à-dire prenez garde, disparaissez avant qu'on vous oublie; emportez au moins quelques regrets... »

Mme Brohan s'est levée; elle m'a reconduit jusqu'au seuil de son logis. Et comme je proteste contre cet excès de courtoisie : « Laissez donc, me dit-elle, cela me fait une promenade! » Elle me montre en chemin quelques photographies, dont une de Samson, très ressemblante. Elle me demande de ne pas l'*exhumer*, de ne pas troubler sa retraite.

... Je viens, je le crains, de lui désobéir cruellement... Mais d'abord, sa défense est illusoire : on n'exhume que les morts, et Mme Madeleine est si vivante! Et puis, si elle persiste à me gronder, je lui rappellerai ces quatre vers, dans lesquels Alexandre Dumas père a loué son indulgence :

Reine de l'éventail, elle a de Célimène
Les grands airs et l'esprit sans la méchanceté;
Mais, oubliant les traits aigus de l'inhumaine,
S'il eût connu son cœur, Alceste fût resté.

M. J.-B. FAURE

Il fut, pendant trente années, le premier baryton de France, notre baryton national; c'est un des plus brillants nourrissons du Conservatoire. J'ai voulu lui demander son sentiment sur le vieil établissement de la rue Bergère, autour duquel grouillent tant de projets de réforme, et l'interroger sur ces projets et savoir s'il n'aurait pas, lui aussi, un plan tout prêt pour la réorganisation de notre école lyrique. Car enfin, quand on a joué et chanté superbement Hamlet, don Juan, Nélusko et Guillaume Tell, on a le droit d'avoir des idées personnelles sur les choses de son art.

Je me suis mis en quête de notre baryton national... Et j'ai eu quelque peine à le joindre. S'il ne donne pas ses rendez-vous, comme M. Thiers, à cinq heures du matin, on ne le trouve guère après huit heures; il quitte son logis et s'en va, d'un pied léger, à la découverte des toiles de maîtres et des

bibelots. Il est demeuré grand amateur de curiosités. Il habite un musée, peuplé de chefs-d'œuvre. C'est là, dans cet appartement, qui surpasse en splendeur le palais de la *Favorite*, entre une merveille de Degas et un Manet historique, sous un lustre en cristal de roche plus pur que ceux de Versailles, qu'il a daigné me faire ses confidences. Il m'a reçu avec une bonne grâce non dépourvue de majesté, en parfait homme du monde qui se souvenait d'avoir porté le pourpoint du duc de Nevers. Il a gardé la noble allure de ces héros, dont il fut le souverain interprète; il est resté alerte, malgré ses soixante ans sonnés. Vêtu d'une élégante veste de chambre en velours noir, il avait fort bon air, je vous assure. Et, tandis qu'il se répandait en lumineuses considérations sur le gouvernement du Conservatoire, je retrouvais, dans sa voix, légèrement embrumée par un rhume de cerveau, les superbes notes qui firent l'admiration et l'étonnement de ma jeunesse...

Il y a certainement des abus à réprimer...

M. J.-B. Faure les a signalés dans la préface de son livre sur *la Voix et le Chant*. Et il ne semble pas que l'on ait tenu compte de ses conseils. M. J.-B. Faure s'associe, tout d'abord, à son ami Gailhard pour demander la fondation d'un internat. Cette mesure lui paraît indispensable. Il y a des jeunes gens très bien doués qui ne peuvent, faute d'argent, aller jusqu'au bout de leurs études.

« Lorsque je me présentai au Conservatoire, je dus accepter une place de contrebassiste à l'Odéon. Et c'est avec ce qu'elle me rapportait et avec ce que je gagnais à la Madeleine, que je pus vivre pendant deux ans. »

Quant à l'enseignement proprement dit, il n'est point exempt de reproches. Non que les professeurs soient incapables. Il en est, dans le nombre, qui savent parfaitement leur métier. Mais chacun d'eux s'isole des autres, chaque classe forme une petite église indépendante et fermée. Le maître s'y cantonne jalousement et il n'admet pas qu'aucun regard indiscret y pénètre. Il façonne ses disciples trop souvent, hélas! à son image. Il leur inculque ses procédés, ses partis pris, il ne leur laisse pas la faculté d'aller voir ce qui se passe chez le voisin. Si le maître est actif, consciencieux, intelligent, il n'y a que demi-mal; son impulsion personnelle peut suffire. Mais supposez qu'il soit indolent ou fatigué, ou qu'il ait la faiblesse de trop aimer les répétitions particulières, de trop s'intéresser à ceux qui lui en demandent et de négliger les autres, le dommage causé est irréparable. On y remédierait, en créant un cours public qui aurait lieu une fois par semaine, dans une des grandes salles du Conservatoire, qui serait fait à tour de rôle par chacun des professeurs de chant, et auquel tous les élèves de toutes les classes auraient la permission d'assister... Vous saisissez l'avantage de cette combinaison. Émulation des

maîtres, empressement des auditeurs, qui compareraient entre eux les divers enseignements et y trouveraient de précieuses indications.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette innovation est demandée. Une commission fut nommée, en avril 1870, pour l'examiner : quelques mois plus tard la guerre éclatait. On n'eut pas le courage d'y revenir. D'ailleurs, ce projet souleva dès le premier jour la protestation de MM. les professeurs, qui se sentaient menacés dans leur quiétude. Ils aiment mieux travailler paisiblement, à l'abri de tout contrôle. Ils serinent à leurs dugazons et à leurs ténors quatre airs par an, un air par trimestre, et les préparent de la sorte au grand concours; et ils considèrent que leur tâche est terminée quand ils ont décroché un prix et une demi-douzaine d'accessits... Et que savent faire les jeunes artistes qu'ils ont formés? S'ils possédaient au moins une solide culture, s'ils avaient bien appris leur rudiment!... Neuf fois sur dix, ils ont reçu une instruction première incomplète... Ils sont arrivés trop tard à l'école. Il eût fallu les prendre dès le jeune âge, rompre leurs voix aux difficultés, leur donner, par des exercices gradués, cette souplesse, cette résistance que procure seulement un effort long et soutenu. On condamne aujourd'hui trop aisément l'ancienne musique, la musique italienne. Elle est excellente, si on la considère comme exercice; elle donne de la légèreté, de l'agilité.

« Pourquoi, conclut-il, nos chanteurs, et certaines de nos tragédiennes lyriques ont-ils si souvent des voix « crevées »; c'est qu'ils n'ont pas su ménager leurs ressources et qu'ils n'ont pas suivi une méthode rationnelle.

« Et cette méthode, vous l'inculquez, je suppose, à vos élèves?... »

M. J.-B. Faure me lance le regard ironique que don Juan jette au naïf Leporello :

« Je n'ai pas d'élèves... Si j'ai quitté le théâtre, c'est pour jouir de ma liberté... »

Je conçois que l'illustre baryton chérisse son indépendance, et préfère désormais la peinture aux vocalises. Sa collection, dont il me fait les honneurs, est une des plus remarquables qui existent. Elle témoigne d'un goût très sûr et très large. M. Faure n'y a pas mis que des œuvres consacrées, il a eu le mérite de discerner les talents nouveaux et d'encourager les précurseurs. Il fut le plus fidèle ami d'Édouard Manet; il possède ses plus belles toiles, entre autres le *Bon Bock*, qui vaut un Franz Halz par la fermeté du dessin et la franchise du coloris. Manet, lorsqu'il fit sa connaissance, était le plus ferme rempart de l'École des Batignolles et livrait, chaque soir, à Courbet, dans la brasserie où les membres du Cénacle s'assemblaient, des assauts passionnés. Quelquefois Faure, comme les camarades, recevait et rendait de rudes coups. Il s'était toqué, à un moment de sa vie, de

l'Italien Boldini, et Manet ne lui pardonnait pas cet engouement.

« Ceci prouve bien, lui dit-il un jour, que tu n'entends rien à la peinture!

— C'est possible, répondit Faure. Mais j'apprécie le dessin. Et Boldini dessine mieux que toi... »

Manet se mit en colère :

« Mon Dieu! ajouta-t-il rageusement, quelqu'un affirmait tout à l'heure que tu chantais moins bien que Berthelier! »

La sympathie de M. Faure adoucit les dernières années du peintre, qui furent cruelles. A demi paralysé, il esquissait péniblement des tableaux de chevalet, dont le placement était difficile. Il ne se résignait pas à l'indifférence hostile de la foule. On alla jusqu'à lui refuser des portraits qu'il avait faits *gratis* pour l'amour de l'art. « Désormais, murmurait-il, je les ferai payer vingt mille francs, et tout le monde en voudra... » Lorsqu'il fut décoré par Antonin Proust, quelqu'un lui dit : « Vous voilà lancé... Dès que Gambetta sera président de la République, il vous commandera son image officielle. — Laissez donc, répondit tristement Manet, aussitôt entré à l'Élysée, il se fera peindre par Bonnat! »

M. J.-B. Faure connut aussi les deux sauvages de Barbizon, François Millet et Karl Bodmer. Ils n'étaient guère plus riches l'un que l'autre à cette époque. Bodmer gagnait un peu d'argent avec ses lithogradhies. Millet n'avait pas de quoi renouveler ses pro-

visions de couleurs et de pinceaux; il offrait quelquefois à son voisin de troquer un de ses tableaux contre une toile blanche — semblable à ce personnage des *Mille et une Nuits* qui cédait, pour une lampe neuve, la lampe merveilleuse d'Aladin. C'est ainsi que, voulant reconnaître les bons offices de Bodmer, il le força d'accepter son fameux *Œdipe*. Et Bodmer, un peu plus tard, victime à son tour de la noire « dèche », fut heureux de placer *Œdipe* dans la galerie de Faure, en échange d'un joli paquet de banknotes.

Partagée entre la musique et la peinture, entre ses deux arts de prédilection, la carrière du chanteur s'est déroulée sans accident, sans orages. Il a remporté tous les triomphes que puisse savourer un baryton qui est la coqueluche du public. Les directeurs de théâtre s'inclinèrent devant lui, humblement. Le directeur de l'Opéra lui ayant manqué d'égards, en 1874, il lui dépêcha trois de ses amis, Ambroise Thomas, Ernest Legouvé et Camille Doucet (trois académiciens, s'il vous plaît!), qui le réduisirent à l'obéissance. Il eut la gloire d'imprimer sa marque sur cinq ou six rôles où il n'a pas été remplacé et de créer, de façon inoubliable, après s'être éloigné de la scène, *Rédemption* de Charles Gounod. Il repoussa les cinq cent mille francs qu'on lui offrit pour se rendre en Amérique, mais il refusa aussi (et ce refus est plus regrettable) d'interpréter *Tannhæuser* en 1861. L'engagement qui le liait à l'Opéra fut

rompu, pour des raisons pécuniaires, avant la représentation de l'ouvrage. Il l'avait pourtant étudié, sous la direction du maître. Il se rendait, chaque matin, dans le petit hôtel où Richard Wagner avait fixé ses pénates. Il put assister aux impatiences, aux fureurs, aux désespoirs du grand musicien. Et c'était, sans doute, un curieux spectacle. Wagner mettait ses collaborateurs sur le flanc. Alphonse Royer, qui administrait l'Académie impériale de musique, rentrait exténué de ces séances terribles et s'écriait en levant les bras au ciel : « *Quel homme! Il a un mot désagréable pour tout le monde!* » Mais la plus navrante victime de Wagner était le traducteur du poème, l'infortuné Edmond Roche, un brave garçon d'employé, qui lui avait été présenté par Victorien Sardou. Edmond Roche accourait le dimanche, à sept heures du matin, et jusqu'à midi, parfois jusqu'à deux heures, il demeurait courbé sur sa tâche, sans repos, sans répit, sans qu'on lui permît de poser la plume... Wagner, insensible aux défaillances humaines, déambulait, l'œil ardent, le geste épileptique, tapait au passage sur son piano, chantait et criait : « Allez! allez! » Le pauvre Roche, mourant d'inanition, demandait grâce. Et Wagner en était tout étonné. — « Qu'avez-vous donc? — Hélas! j'ai faim! — C'est juste, je n'y songeais pas! Mangeons vite un morceau et continuons. » Edmond Roche a conté en des pages enjouées, quoique un peu mélancoliques, les péripéties de cette lutte qui dura un an, mais qui repré-

sentait le travail de dix années. On juge par cela de l'effort que Wagner imposait à ses interprètes. C'était, du moins, un effort intéressant. M. Faure est fâché de n'avoir pas assisté, comme soldat, à la bataille du *Tannhæuser*. Je n'ose prétendre qu'il l'eût changée en victoire... Peut-être eût-il, çà et là, obtenu du public quelques moments de silence. Et sûrement, il eût fait applaudir la *Romance de l'Étoile*.

Notre promenade est achevée... L'heureux M. Faure (c'est lui qui devrait porter le nom de *Félix*) m'a montré les plus beaux fleurons de sa couronne de collectionneur. J'en suis encore ébloui. Au moment de le quitter, je reviens à notre point de départ.

« En somme, vous souhaitez qu'on améliore le Conservatoire, non qu'on le bouleverse? Vous demandez des réformes, et non la revision de la Constitution? »

M. Faure me répond par ces mots pleins de sagesse :

« Croyez-vous que si le président de la République voulait gouverner, il aurait besoin de lois nouvelles? Il n'aurait qu'à appliquer les lois qui existent et à les interpréter intelligemment... »

On ne saurait mieux dire. Après avoir incarné sur la scène tant de rois et tant de princes, on en arrive à s'exprimer en homme d'État.

M. L'ABBÉ DAENS

Bruxelles, mars 1896.

La demi-journée que j'ai passée dans la petite ville d'Alost ne s'effacera pas de ma mémoire. J'y ai reçu des torrents de pluie qui m'ont saucé de la tête aux pieds et j'ai eu l'honneur d'y entretenir M. l'abbé Daens, qui est le chef populaire des « démocrates chrétiens » de Belgique. Cette averse et cette conversation m'ont très vivement impressionné.

On m'avait dit à Paris : « Tâchez de causer avec l'abbé Daens, il vous donnera des renseignements précis sur la condition des ouvriers et des paysans belges... » En arrivant, je suis allé aux informations. L'abbé Daens est fort connu à Bruxelles; il est presque légendaire. Il n'habite point la capitale; il y vient entre deux trains pour assister aux débats du Parlement, et il regagne, aussitôt après, sa résidence d'Alost. On le rencontre, aux environs de la

gare, assis à la table d'un café, devant un verre de faro et fumant sa pipe. On lui pardonne ces allures familières qui jurent avec son habit; on le considère comme un original, mais non pas comme un charlatan. Ses adversaires les plus résolus le traitent avec un certain respect; ils savent l'action qu'il exerce sur ses ouailles, qui sont nombreuses et bien disciplinées, et sur les villageois des Flandres, dont il a su gagner la confiance et l'affection.

La foi est demeurée très vive en ces contrées; elle affecte encore les formes naïves et intolérantes qu'elle avait au moyen âge. Les hameaux des environs de Gand ou de Bruges n'ont presque pas changé moralement depuis le XVIe siècle. Quiconque n'y suivrait pas les offices du dimanche et n'accomplirait pas ses devoirs religieux serait montré au doigt, mis en quarantaine et ne trouverait personne pour le servir. Les bonnes femmes refuseraient de laver son linge, le boulanger de lui vendre du pain; il en serait réduit à se nourrir de racines, ou à émigrer dans les villes, qui sont animées d'un tout autre esprit. On conçoit l'influence qu'a pu prendre sur ces populations primitives un homme comme l'abbé Daens. Sa bonhomie un peu rustique le rapproche d'elles. Il est installé à Alost, comme en un camp retranché, d'où il pousse des pointes aux alentours. Alost est son domaine, son fief; et je ne crois pas qu'on l'on puisse déloger. Cette cité ouvrière, qui compte environ 25 000 âmes, est déchue de son antique splendeur; elle renferme

de pauvres diables d'artisans qui parviennent malaisément à gagner leur vie et qui seraient trop disposés, pour peu qu'on les y poussât, à grossir l'armée du socialisme. L'abbé Daens s'est efforcé de les détourner de cette voie. Il les a lancés dans une autre direction; il leur a prêché les avantages de la *démocratie catholique*; ils se sont enrôlés sous sa bannière et ils attendent, pleins d'espérance, les satisfactions qu'il leur a promises... Et, vraiment, son rêve est généreux. Point de révolution brutale, point de coups de force, des victoires successives remportées sur l'égoïsme capitaliste. La subsistance du travailleur, celle des siens, assurées par une augmentation de salaire... Des institutions de prévoyance, des sociétés coopératives, partout organisées et partout prospères... Et tout cela, sous l'égide d'un saint prêtre!... Vivre à peu près heureux en ce monde, faire son salut dans l'autre... Quel rêve!... C'est le rêve que l'abbé Daens a caressé et qu'il s'attache à réaliser avec une remarquable énergie...

Je m'embarque à onze heures trente sur la ligne de Bruxelles à Bruges. A midi un quart, je serai rendu... Simple promenade!... L'eau tombe en cascade sur les vitres du wagon. La campagne est noyée sous ce déluge et peu réjouissante à contempler. Le train s'arrête, j'ouvre mon parapluie et je demande l'adresse de l'abbé Daens. Le chef de gare s'empresse de me la fournir; il me donne des explications très embrouillées, d'où je conclus qu'après avoir enfilé

une douzaine de rues et marché pendant vingt minutes j'aurai chance d'arriver au but. Je cherche du regard une voiture; les fiacres sont inconnus à Alost. Allons! il faut s'armer de courage et partir d'un pied léger dans les flaques jaunâtres et la boue gluante. Je suis bientôt trempé et crotté comme un barbet; et c'est avec un soulagement inexprimable que je frappe à la porte de M. l'abbé. Une servante a pris ma carte et m'interroge en dialecte flamand. Elle me fait signe de la suivre. M. l'abbé n'est pas chez lui, il est dans la boutique tenue par sa sœur... Et nous voilà cheminant, toujours sous l'ondée, vers la boutique de M. l'abbé.

Pas bien grande, la boutique, ni bien riche : un magasin d'objets de piété, de papeterie, où l'on vend aussi de la chandelle et de menus articles d'alimentation. Au seuil, une enseigne se balance :

BOCKHANDEL
F. DE GALAN DAENS
BOCKBINDER-SCHOOL EN BUREAU GERIEF

En montre, des vignettes de première communion, des chapelets, des paroissiens grossièrement reliés, des crayons, des almanachs. Le loquet grince et je suis introduit dans une sorte de salon vulgairement meublé d'une table ronde, d'un poêle en faïence et de deux chaises. J'aperçois, cloués au mur, une mauvaise lithographie de Léon XIII et une superbe

photographie agrandie, représentant une tête d'ecclésiastique... le maître de céans, je suppose... C'est, en effet, son image; il vient d'entrer et je reconnais l'original du portrait. L'abbé Daens est dans la force de l'âge, plutôt gras que maigre, plutôt réservé qu'expansif. Il s'assied et attend que je lui expose l'objet de ma visite. Il écoute impassible mes phrases de courtoisie et me dévisage attentivement. J'ai peur de lui inspirer une confiance modérée; je ne me suis muni d'aucune lettre d'introduction. Suis-je un frère? Suis-je un traître? Je ne suis qu'un passant curieux de s'instruire et d'apprendre du nouveau. L'abbé Daens semble enfin se rassurer sur la droiture de mes intentions; il sourit et lève sur moi des yeux à la fois cauteleux et énergiques, où je crois discerner comme une nuance de rouerie paysanne.

« Vous êtes Français, monsieur... Et pourtant, nos misères vous intéressent? »

Se moque-t-il? Veut-il reprocher à mes compatriotes cette légèreté d'humeur qui les rend indifférents à ce qui se passe hors de chez eux? Je proteste de la sympathie que nous inspire la Belgique, notre exellente voisine. L'abbé quitte son expression railleuse, il prend un air grave :

« Oui, me dit-il, nous avons à vaincre de grosses difficultés. Ceux qui devraient nous soutenir nous paralysent; nous avons comme ennemis ceux-là mêmes dont nous défendons la cause!... »

Il s'anime, sa voix devient vibrante, les paroles se

pressent sur ses lèvres. L'orateur de club perce sous la robe du ministre.

« Que voulons-nous? Réaliser une œuvre de paix et de charité. L'émeute gronde, nous cherchons à l'apaiser. Nous luttons contre le socialisme, qui n'aspire qu'à verser le sang. Nous repoussons l'emploi de la force, nous exhortons à la douceur les humbles, les déshérités. Nous demandons pour eux le droit de vivre en travaillant, rien de plus, c'est-à-dire le droit sacré que Dieu confère à toute créature humaine... Ah! monsieur, si vous saviez ce qu'endurent ici les pauvres gens! »

Il m'a dépeint ces souffrances... Les ouvriers sont trop peu rémunérés; la moyenne des salaires ne s'élève guère au-dessus de 2 francs par jour. Cela n'est pas suffisant. Le célibataire s'en tire encore, mais l'artisan marié qui a femme et enfants à soutenir! Et le mal engendre le mal. L'ouvrier insuffisamment nourri n'a pas de forces; il accomplit une médiocre besogne. Les produits s'en ressentent. Les patrons se plaignent... « Nous ne pouvons, s'écrient-ils, donner beaucoup d'argent à des ouvriers si pitoyables! » A quoi les démocrates répondent : « Payez-les mieux, ils seront meilleurs! » Il faut pourtant que quelqu'un commence! C'est un problème sans solution, c'est un cercle vicieux! Les paysans ne sont pas plus heureux que les ouvriers. Ils n'écoulent pas leurs produits; beaucoup d'entre eux quittent le champ pour l'usine, les autres mur-

murent. Et qu'on y prenne garde! De ce côté s'annoncent de redoutables tempêtes :

« Je me trouvais, dimanche dernier, à Gand, poursuit l'abbé; j'étais entré dans le bureau de rédaction d'un journal, où j'ai quelques amis. Nous vîmes arriver un brave homme d'abonné qui nous fit ses confidences. Et elles étaient terribles! Il nous annonça que la doctrine révolutionnaire se propageait chez lui avec une effrayante rapidité et que le candidat socialiste qui, jusqu'alors, avait toujours succombé, serait sûrement nommé aux prochaines élections. Le symptôme est significatif. Le jour où les populations rurales seront acquises au socialisme, c'est la fin de tout, c'est l'anéantissement de la société, c'est la guerre civile, c'est l'inconnu!... »

L'abbé Daens s'est levé, il marche à grands pas dans sa chambre... Du doigt, il montre le ciel, avec un geste de prophète; il prend à témoin le Dieu de clémence, le Dieu de justice :

« Aveugles! aveugles! ceux qui ne voient pas le péril! »

Et, tout à coup, il ressaisit son sang-froid. Peut-être considère-t-il qu'il a trop parlé... Son masque redevient impénétrable; il affecte de laisser de côté les affaires de Belgique; il me questionne sur celles de France, qu'il connaît, d'ailleurs, à fond. L'état d'esprit de notre clergé le préoccupe. Nos jeunes prêtres commencent-ils à sentir le passionnant intérêt qui s'attache aux questions sociales? Quand cesseront-ils

d'être les prisonniers d'un parti, les défenseurs d'une politique surannée? Quand marcheront-ils pour le peuple, à côté du peuple?

« Je sais bien que votre république est voltairienne; le mot *catholique* est, pour vous, synonyme de *conservateur*; vous comprendrez un jour qu'il peut être synonyme de *démocrate*. Ah! si vos curés de campagne étaient zélés et surtout intelligents! »

Et une fois de plus, l'abbé, plein de son sujet, me développe la doctrine de la *démocratie chrétienne*, dont la devise se trouve être celle des bons chirurgiens-dentistes : « Guérissez! n'arrachez pas! »

A un regard furtif, jeté par l'abbé du côté de la pendule, je comprends que l'entretien a assez duré. Je me confonds en remerciements et, tout en prenant congé, je risque une dernière interrogation. Celle-ci est délicate. J'ai appris que l'abbé Daens avait eu maille à partir avec le Vatican et que le pape, naguère, lui avait infligé une pénitence.

« Est-il indiscret, monsieur l'abbé, de vous demander ce que l'on pense à Rome de votre œuvre et de vos efforts? »

Un long silence s'ensuit, non exempt d'embarras. Pourtant, M. Daens se décide, et me dit, en pesant chaque syllabe :

« Le saint père est certainement illuminé de clartés surnaturelles. Mais il habite l'Italie où il y a du soleil toute l'année; il ne peut juger exactement de ce qui se passe dans nos tristes pays du Nord ! »

Puis, redoutant une insistance importune et voulant y couper court, il s'incline avec politesse : « Pardonnez-moi de vous quitter si vite, mais on m'attend pour souper ! Nous reprendrons à Paris, si vous le voulez bien, ou à Bruxelles, la suite de cette conversation. »

Pauvre abbé ! Je me reproche d'avoir bouleversé ses habitudes. Son estomac doit crier famine. Et il a besoin d'exalter ses énergies, en vue des luttes futures... Je rouvre mon parapluie... Et, contemplant, dans le brouillard, les maisons lépreuses d'Alost, les enfants déguenillés jouant sur le pas des portes, et ce canal de la Dendre, noir comme de l'encre, et ces hautes cheminées dressant vers les nuages leur dur profil, j'ai la vision d'une cité hostile, d'une ville meurtrière et maudite.

Peut-être m'apparaîtra-t-elle sous un jour moins sombre, si j'y reviens au printemps, à l'époque où les houblons sont en fleur.

M. ANDRÉ LEMOYNE

Voici donc un poète qui habite une mansarde... C'est un vrai poète et un très vieux poète... M. André Lemoyne naquit en 1822. Il a tant aimé les oiseaux et les a si bien chantés qu'il est arrivé à leur ressembler... Positivement, quand on le voit passer dans la rue, petit, maigre, enveloppé dans son pardessus noir, toujours brossé et propre comme un sou neuf, marchant d'un pas qui sautille et levant e bec vers les nuages, on songe aux moineaux francs qui se promènent dans les Tuileries et auxquels des messieurs décorés s'amusent à jeter des miettes de pain. Le soir venu, M. André Lemoyne regagne son nid, qui est situé au sixième étage d'un antique hôtel de la rive gauche.

J'y ai grimpé ce matin. M. André Lemoyne que j'avais prévenu de ma visite m'attendait... Il m'a conduit à la fenêtre et m'a dit : « Voilà mon jardin. » Et j'ai aperçu, en effet, dans les profondeurs d'une

immense cour carrée, quelques massifs de verdure. Il a ajouté : « Voici mon arbre. » Et il m'a montré le tronc encore dépouillé d'un peuplier centenaire : « On a coupé la maîtresse branche, m'a-t-il dit avec tristesse. J'ai bien peur que mon ramier ne choisisse cette année un autre perchoir. » Et comme je l'interrogeais sur ce ramier, qui paraissait être son ami, il me confia que, depuis plusieurs années, il voyait arriver chaque printemps un pigeon — toujours le même — qui accourait en droite ligne de Jérusalem et s'installait sur le peuplier. Et je n'osai demander à M. André Lemoyne s'il avait reçu les confidences de ce volatile et s'il était bien sûr qu'il vînt de Jérusalem et non d'ailleurs.... Les poètes et les ramiers ont peut-être des moyens de se comprendre que les simples mortels ne soupçonnent pas...

M. Lemoyne s'est assis au coin de la cheminée, où brûle doucement un feu de mottes. Je regarde sa chambrette. Elle est sommairement meublée d'un lit d'acajou, de trois chaises, d'une commode surchargée de paperasses. Aux murs sont accrochées quelques toiles, parmi lesquelles je distingue tout d'abord une nymphe de Henner et un paysage de Harpignies. Ce sont les richesses du maître de céans, les seules qui lui soient chères, car chacun de ces tableaux est un cadeau, c'est-à-dire un souvenir. Mais, pour le moment, il ne s'occupe pas de ses peintres; il me raconte sa vie, il s'abandonne au charme des évoca-

tions lointaines, oh! bien lointaines... Et il me parle de ses œuvres, sans excès d'humilité ni d'orgueil, en artiste sincère, qui sait ce qu'il vaut.

« Je suis, avec André Theuriet, l'écrivain de France qui connais le mieux la botanique. Et j'ai la prétention de bien posséder mon dictionnaire. Songez que, pendant trente années, j'ai été ouvrier typographe et correcteur chez Didot. A ce métier on apprend à se servir du mot propre! »

Oui! le bon poète André Lemoyne, fils et petit-fils de bourgeois, n'a pas rougi de « trimer » devant les casses et de manier le composteur. Il montra beaucoup de courage et dans des circonstances qui lui font honneur. Lorsqu'éclata la Révolution de 1848, il venait d'être reçu avocat et possédait six cent mille francs de biens au soleil. Un devoir sacré, un scrupule de conscience l'obligea à se dépouiller de sa fortune. Il se trouva nu comme Job sur le pavé de la grande ville. Il aurait pu se rallier à l'Empire, briguer un poste administratif qu'on lui eût facilement accordé. Mais il chérissait la liberté et partageait les sentiments de la jeunesse républicaine; il ne voulut pas déchoir à ses yeux : « Plutôt la misère que la honte! » déclara-t-il : « J'aime mieux être artisan que magistrat, gagner ma vie à la sueur de mon front que servir aux basses œuvres de la tyrannie. » Ses compagnons l'acclamèrent, l'escortèrent triomphalement jusqu'au seuil de l'imprimerie Didot. Tous ne suivirent pas son exemple. Quelques-uns se récon-

cilièrent avec le despote. Et c'étaient peut-être ceux qui criaient le plus fort! André Lemoyne ne regrette pas cet épisode de sa carrière, il aime à le rappeler, je crois même qu'il en est un tantinet glorieux :

« Attendez! attendez! me dit-il, j'ai conservé ma blouse de typographe. Je vais vous montrer ça!... »

Et le voilà qui, toujours trottinant, et vif comme un merle, bouscule les tiroirs de sa commode...

« Où diable l'ai-je fourrée? Dans celui-ci? Non! c'est la cachette aux reliques... Tenez! cette photographie vous représente mon frère, que j'ai perdu pendant la campagne du Mexique. Pauvre frère! Je l'aimais tant! Je l'ai tant pleuré! »

... Il s'interrompt pour déposer un pieux baiser sur l'image fraternelle...

« Ah! je la tiens! »

Il me montre un chiffon maculé de taches d'encre et un gilet jauni; et il contemple avec attendrissement ces vêtements honorables qui n'ont jamais subi le contact du dégraisseur.

« Je portais ce costume quand j'ai reçu la première politesse qu'ait daigné me faire l'Académie. Je venais de publier un petit recueil — mes vers de jeunesse. On me prévint qu'un particulier d'aspect respectable demandait à m'entretenir. Je sortis de l'atelier et je vis venir vers moi un personnage dont la physionomie est à jamais gravée dans ma mémoire. Il portait des souliers vernis, un pantalon gris-perle à sous-

pieds, un habit bleu à boutons d'or étroitement boutonné, une cravate de batiste et un chapeau blanc à longues soies. Il me déclina son nom et sa qualité. « Je suis M. de Pongerville, de l'Institut; j'ai lu votre volume, et j'en ai été charmé. Je suis heureux de vous apprendre que notre compagnie, sur ma recommandation, a bien voulu vous offrir un de ses prix et d'apporter à votre jeune muse ce modeste encouragement. » Vous me croirez si vous voulez : M. de Pongerville, qui n'était point gracieux, m'apparut sous les traits d'Apollon, dieu des arts et des lettres. Ce fut un des beaux jours de ma vie. »

L'Académie a eu le malheur de perdre, et depuis longtemps, M. de Pongerville, mais elle a conservé l'habitude de couronner M. André Lemoyne. Il en est à son cinquième prix. Il aura bientôt la demi-douzaine, si le Seigneur lui prête vie, ainsi que sa verte vieillesse nous permet de l'espérer.

Et le Parnasse? M. André Lemoyne a coudoyé, je suppose, les membres les plus illustres du cénacle : Théodore de Banville, Catulle Mendès, François Coppée, et pénétré dans la familiarité de quelques maîtres, ses aînés, Leconte de Lisle, Baudelaire, Victor Hugo. Il a peu recherché leur contact; il a vécu sur sa branche, en rossignol non apprivoisé. Il ne s'est lié qu'avec un très petit nombre d'écrivains, dont il se sentait aimé et compris. Il avait fondé, avec Jules Claretie et Sully Prudhomme, le « Dîner des

timides », qui leur a laissé à tous trois de chers souvenirs. Oh! les bonnes causeries, les discussions qui se terminaient à l'aube, après d'interminables ballades à travers les rues désertes! C'est au cours d'un de ces repas ultra-littéraires que fut décidé certain voyage en Hollande, d'où M. André Lemoyne rapporta son poème de *Beethoven et Rembrandt*. Il eût voulu, sous l'Empire, entreprendre la traversée de Guernesey et rendre visite à l'auguste exilé. Il se contenta de lui envoyer ses livres; sa pochette était trop légèrement garnie pour lui permettre ce coûteux pèlerinage. L'aigle de l'Océan daigna lui répondre, et sa lettre est conçue en termes des plus flatteurs. M. André Lemoyne n'a eu garde d'égarer ce précieux billet, non plus qu'un autre d'Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes*. Ce sont ses titres de noblesse.

« Voulez-vous les lire? »

Le poète s'est remis à fouiller dans ses tiroirs. Il y cueille une feuille de papier bleu, cassée aux angles, qu'il déplie avec d'infinies précautions. Je reconnais l'olympienne plume d'oie du Maître et son admirable redondance. La missive débute par des louanges, d'ailleurs très bien formulées; puis arrive le coup d'aile, le point d'orgue, la *phrase à citer* par où se terminent, d'ordinaire, les lettres du grand lyrique. Quand un débutant recevait ces choses, il sentait comme une griserie lui monter au cerveau. Et cela le mettait en posture avantageuse devant ses parents

et ses amis. Vous allez voir que M. André Lemoyne n'a point été maltraité. Ce fragment que j'ai copié est du meilleur cru d'Hauteville house... Victor Hugo, ayant complimenté son jeune correspondant, adresse une invocation aux générations nouvelles; il leur tend la main par-dessus les mers. Je cite textuellement :

« Ce lever de jeunes étoiles me console de mes « ténèbres. Du fond de ma solitude je salue votre « orient à tous, jeunes esprits!... »

« L'avez-vous revu, après l'exil? Fûtes-vous un des hôtes du petit hôtel de l'avenue d'Eylau?

— Je n'y ai dîné qu'une fois... François Coppée m'y avait entraîné un peu malgré moi. Car j'appréhendais d'y rencontrer des personnages antipathiques. J'avais tort de craindre. Le hasard me servit. Nous nous trouvâmes nez à nez, dans le vestibule, avec Ernest Renan, qui sortait de l'Académie et venait apporter à son illustre confrère le résultat de la dernière élection. On avait nommé un duc quelconque, et je dois dire que ce choix fut l'objet de critique, assez vives... Victor Hugo fonça sur le duc, et Renan le défendit avec mollesse. « On eût « mieux fait d'élire Gambetta! » déclara Victor Hugo.

— On attendra, murmura Renan, qu'il soit devenu réactionnaire! » Renan sourit. Et j'aperçois encore ses yeux bienveillants, et j'entends sa voix courtoise et sacerdotale...

Le sourire de Renan lisait loin dans l'avenir! Gambetta est mort trop vite : qui sait si les ducs n'eussent pas voté pour lui?...

L'Académie préoccupe les gens de lettres — même ceux qui la dédaignent. M. André Lemoyne ne me cache pas qu'il lui eût été doux d'y pénétrer à la suite de ses camarades François Coppée, de Heredia et Sully Prudhomme. Il y a songé peut-être. Il n'y songe plus. Il est trop vieux. Et puis il n'est pas homme du monde. Il se couche et se lève avec le soleil; il a horreur de dîner en ville et ne va pas aux *five o'clock* des marquises.

D'ailleurs, pourquoi s'embarquerait-il dans cette aventure? Un échec l'humilierait. Le succès lui donnerait un peu plus de gloire, mais non pas plus de bonheur. Il n'a rien à désirer sur la terre; il estime que son destin est rempli. Il a le pied solide, malgré ses soixante-quatorze ans, et gravit allégrement ses cent trente marches. Il occupe, au musée des Arts décoratifs, un emploi inamovible qui l'assure contre le besoin. Son bureau n'ouvrant qu'à midi, il peut employer sa matinée à rimer des sonnets et à contempler les arbres de « son jardin ». A six heures, il est libre jusqu'au lendemain. C'est le paradis. Enfin son propriétaire est un homme charmant qui ne l'a jamais augmenté depuis 1868. Sa mansarde, avant de l'avoir pour locataire, avait abrité Georges Lafenestre, et, avant Lafenestre, Émile Montégut... Il faut espérer qu'après sa mort un autre artiste y

viendra loger. Il serait dommage d'interrompre une si touchante tradition.

En attendant, M. André Lemoyne jouit de sa modeste félicité. Et quelquefois il éprouve une douce émotion. Dernièrement il croise sur les boulevards un lourd chariot traîné par deux bœufs. Et soudain son cœur palpite, car il les a reconnus à leur robe pâle! Ce sont des bœufs de son pays, des bœufs venus de Saintonge! Il a pris aussitôt la plume et griffonné des vers qu'il me remet, et dont je détacherai deux strophes :

En les voyant passer, tout rêveur je m'arrête
Et suis longtemps des yeux ces graves pèlerins,
Qui vont d'un bel accord sans détourner la tête,
Frères bien encornés, forts et souples des reins.

Et rentré sous mon toit, pour la nuit, dans un songe,
Je les revois tous deux encor, longtemps après;
Le mirage des bons ruminants se prolonge
Avec la vision de nos grandes forêts.

M. André Lemoyne retournera en Saintonge — le plus tard possible — pour y joindre ses aïeux.

« Mon testament est fait... Je veux que ma dépouille soit rendue à la terre maternelle et s'y décompose lentement, et y nourrisse les fleurs de chez nous. C'est de l'enfantillage, mais je ne puis pas souffrir le Père-Lachaise. »

Cette idée de la mort ne paraît pas l'attrister. Il en parle avec une sérénité presque joyeuse.

« Je n'ai rien à souhaiter, termine-t-il. Je ne suis

qu'un roitelet qui a parfois chanté juste. Je puis compter que quelques-uns de mes vers figureront dans des anthologies et que mon nom ne sera pas oublié parmi ceux des poètes de ce temps. Mon ambition est amplement satisfaite... »

Il n'en faut pas davantage, en effet, pour être immortel... Ce roitelet est un sage!

M. BODINIER ET « LA BODINIÈRE »

Il a introduit dans la langue un mot nouveau. Tout le monde aujourd'hui connaît la *Bodinière*. Si vous demandez à un cocher de fiacre de vous conduire à la Bodinière, il se dirige, sans autres explications, vers l'étroit boyau de la rue Saint-Lazare où la Bodinière tient ses assises... La Bodinière est célèbre en province et à l'étranger, partout où pénètrent les journaux français. Et ce nom tend à se généraliser; il prend un sens plus large. On commence à dire une *bodinière*, de même qu'on disait une *ruelle*; « je fonde une bodinière », en d'autres termes un petit cercle où les gens du monde viennent se délasser en écoutant des chansons et des conférences. L'instant est proche où les belles dames, se voulant complimenter, murmureront : « Ma chère, votre salon est charmant : c'est une vraie bodinière. » Celui qui a créé ce mouvement, qui a accompli ce tour de force d'attirer dans une sorte d'impasse

étroite et sombre, au fond d'une cour boueuse, la société la plus élégante de Paris, qui réussit depuis plusieurs années à contenter son appétit d'imprévu, celui-là n'est pas sans doute un banal imprésario; sa physionomie mérite d'être esquissée.

M. Ch. Bodinier n'a pas l'œil fiévreux, les traits convulsés que l'imagination populaire prête aux inventeurs de génie. Sa personne respire le calme, la pondération et la douceur angevines. Tout, en lui, semble lénifié et arrondi. Il est de taille moyenne, il jouit d'un aimable embonpoint; les roses de la santé fleurissent sur son visage; il a la bonhomie d'un chanoine, l'accent tranquille d'un fermier de son pays, il s'exprime sans excès de vivacité et avec une grande courtoisie. Ses cheveux sont lisses et bien peignés, sa grosse moustache, sa moustache d'ancien grognard, est maintenant apaisée. A voir M. Bodinier et à l'entendre, on a la sensation de contempler un fonctionnaire modèle, un parfait comptable; il le fut en effet; il fut sergent-major, adjudant d'infanterie; pendant près de dix ans, il tint avec distinction les livres de la Comédie-Française; il émerveilla par la beauté de son écriture la ville et le théâtre, les sociétaires et les abonnés. Sa calligraphie est demeurée sans rivale; rien n'égale la finesse de ses déliés, si ce n'est la majesté de ses pleins... Brard et Saint-Omer en eussent été jaloux...

Fiez-vous donc aux apparences! Cet homme bénin est, en réalité, le plus nerveux des hommes. Sous

son masque placide se dissimule un esprit extraordinairement actif, mobile, entreprenant, une intelligence très éveillée et très souple, une curiosité sans cesse en ébullition. M. Ch. Bodinier a autant d'idées qu'Émile de Girardin, qui en avait une par jour. Il lui a fallu des trésors d'ingéniosité pour créer sa Bodinière.

Je suis allé lui rendre visite. Je l'ai trouvé dans le feu de l'action. Il était quatre heures et demie, et une vive effervescence régnait en ces lieux. Une séance venait de finir, une autre séance allait commencer. Les sortants et les entrants se pressaient dans le hall, où sont exposés en permanence des dessins et des tableaux. On n'apercevait que chapeaux aux nuances printanières, frais minois de jeunes filles, têtes branlantes de douairières; quelques cavaliers se faufilaient parmi les manches ballons et les jupes cloches. Le public féminin était en majorité et il paraissait houleux... M. Bodinier m'expliqua les raisons de ce mécontentement :

« Figurez-vous que mon second conférencier, qui doit parler à cinq heures, a distribué deux fois plus de billets que je n'ai de places. Il comptait que le soleil empêcherait ses amis d'accourir. Mais le temps s'est gâté; et tous sont venus; ma salle est pleine, ils continuent d'arriver. Je suis obligé de les renvoyer. Je vous demande dix minutes. Je les expédie et je suis à vous. »

Je pénètre au premier étage dans un bureau

encombré de toiles, de gravures, de croquis de maître, d'objets d'art. M. le directeur ne tarde pas à m'y joindre.

« Je n'ai que trois cent cinquante fauteuils. C'est peu!... Encore m'est-il arrivé plus d'une fois de ne pouvoir les garnir. Maintenant, le vent souffle dans nos voiles. Mais les débuts ont été durs!... »

Et, répondant à mes questions, M. Bodinier me conte sa vie. Il servit d'abord, comme soldat et comme sous-officier au 51e de ligne. Il était sergent-major quand éclata la guerre de 1870; il prit part à la bataille de Gravelotte, fut fait prisonnier et emmené en Allemagne. « J'ai consigné, me dit-il, dans un petit cahier, mes souvenirs de la campagne. » Il me montre un fascicule poudreux, dédié « à sa mère et à ses vieux parents ». Ce sont des notes manuscrites qu'il transcrivit à Brême, au mois de janvier 1871. Il était interné à la Neustadt Casern et ne savait comment tuer les ennuis de la captivité. Il résolut de rédiger son journal. Je remarque au bas d'une page les noms d'Édouard Lockroy et de Jules Claretie.

« Je revenais de Forbach à Metz, me dit-il. Je m'arrêtai avec mon régiment au village de Saint-Avold et je rencontrai, dans le principal café de l'endroit, deux personnages, l'un tout jeune, l'autre mûr, qui commentaient avec passion les derniers événements. Nous sympathisâmes, nous bûmes à la revanche. Et j'appris que l'un se nommait Claretie

et le second Éd. Lockroy. Je ne soupçonnais pas que je serais un jour sous les ordres de tous deux, que j'aurais à révérer M. Lockroy comme ministre et M. Claretie comme administrateur général. »

La paix conclue, Ch. Bodinier abandonna la carrière, après neuf ans de séjour sous les drapeaux, et chercha à se procurer un emploi civil. Il remplit les fonctions de sous-caissier au chemin de fer du Nord. C'est alors qu'Alexandre Dumas, Émile Augier, Arago et Ed. Pasteur le présentèrent à M. Perrin, qui cherchait un contrôleur pour seconder l'excellent M. Cagnin. M. Bodinier entra chez Molière sous ces glorieux auspices. Le secrétaire général, M. Verteuil, tomba malade : Bodinier fut chargé de son service; quand Verteuil mourut, il en devint titulaire.

A ce moment, son avenir était assuré. Il n'avait qu'à se laisser vivre, il vieillissait paisiblement dans un poste sinon lucratif, du moins agréable. Il n'en est pas qui soient plus enviés et plus dignes de l'être. Songez donc ! On appartient au premier théâtre de France; on travaille sous l'œil auguste de Rachel et de Talma; on a entre les mains de quoi se faire beaucoup d'amis. Que de sympathies vous concilie un coupon de loge, gracieusement offert ! M. Bodinier n'abusa jamais de ces avantages : il fut irréprochable et consciencieux et s'enferma dans les limites de son devoir. Cependant, il était l'objet de faveurs de toute espèce : chaque ambassade lui octroyait

pour ses étrennes, un bout de ruban. Le secrétaire de la Comédie-Française doit être chevalier de plusieurs ordres : ainsi le veut la tradition... Un jour ou l'autre, la Légion d'honneur eût complété la brochette et couronné le zèle du laborieux serviteur. Et M. Bodinier, comblé d'ans et d'égards, muni d'une honnête retraite, se fût retiré en Anjou, dans son village natal qui l'eût choisi comme maire, ou, pour le moins, comme édile.

Un rond-de-cuir n'eût pas ambitionné d'autres destins. M. Bodinier n'avait pas une âme de rond-de-cuir. Tandis qu'on le croyait absorbé dans la revision de sa feuille de première, tandis que M. Coquelin l'interrogeait impérieusement sur la recette de la veille ou que Mlle Suzanne Reichenberg lui disait de sa voix d'or : « Surtout, mon petit Bodinier, n'oubliez pas ma baignoire! » il méditait de vastes desseins. Il songeait aux élèves du Conservatoire, à la nécessité de leur construire une scène où ils pourraient s'exercer et se perfectionner dans leur art. Le projet d'un « théâtre d'application » naissait dans son esprit. Il le soumit aux auteurs, aux critiques, aux comédiens qui l'encouragèrent. Les fonds furent réunis; les abonnés du mardi et du jeudi lui promirent leur concours. Le théâtre minuscule, qui n'était pas encore la Bodinière, ouvrit ses portes au mois de décembre 1887.

« Vous rappelez-vous notre première soirée! » me dit en riant M. Bodinier.

Si je m'en souviens! Il pleuvait. La rue Saint-Lazare était gluante et mal éclairée. Au-dessus d'une porte cochère était accrochée une vague lanterne. C'était l'entrée du théâtre; ou, plus exactement, c'était le cul-de-sac où se trouvait construit le théâtre. En pénétrant dans cette cour, nous aperçûmes tout d'abord à gauche une boutique de serrurier et, tout au fond, une énorme inscription, violemment illuminée : BERNASCONI, ENTREPRENEUR DE FUMISTERIE. Ce fut un immense éclat de rire. Vous savez l'extrême mobilité de l'esprit parisien. Les lazzis tombèrent dru comme grêle sur le pauvre Bodinier. « Elle est bien bonne! Il a bien choisi son emplacement! On se rend au théâtre en passant chez le fumiste! » Les abonnés du mardi en habit noir et les abonnées en grande toilette regardaient avec inquiétude ce fumiste, ce serrurier, ces pavés raboteux, et se demandaient en quelle aventure on les avait entraînés.

L'intérieur du théâtre les rasséréna. Il était fraîchement décoré, peuplé d'estampes et de statues qui évoquaient l'image de la Comédie-Française. La silhouette de Molière s'étalait sur tous les murs. Ils se retrouvaient chez eux. On leur présenta quelques lambeaux de pièces classiques interprétées par des ingénues et des soubrettes du Conservatoire. Ce fut un maigre régal. On crut bien, en s'en allant, que cette terne soirée n'aurait pas de lendemains.

Ch. Bodinier comprit que l'instant était venu de

tenter un sérieux effort, s'il voulait sortir avec honneur de son entreprise. Il fallait émoustiller le public, lui offrir quelque attraction inédite. Mais où se la procurer? Bodinier se creusait en vain la cervelle; il descendait un jour, tout songeur, l'avenue des Champs-Élysées et rencontra M. Campbell-Clarke à qui il exposa ses incertitudes...

« Pourquoi, lui demanda celui-ci, ne fondez-vous pas des *five o'clock* littéraires? Les femmes ne savent comment employer leur après-midi. Donnez-leur une heure de musique ou de causerie, un amusement quelconque. Cela réussit à Londres, cela doit réussir à Paris... » Bodinier remercia avec effusion M. Campbell-Clarke; il entrevit le succès. Le sort en était jeté. Il allait créer les *five o'clock* littéraires. Mais il avait besoin des sympathies de la presse. Il prit son courage à deux mains et s'en alla trouver Francis Magnard, directeur du *Figaro*.

« Je n'oublierai jamais cette visite. Magnard écouta, de son air dédaigneux, mes explications : « Vous êtes fous, me dit-il. Vous croyez que les « Parisiennes vont se déranger de leurs affaires pour « aller écouter au milieu de la journée un monsieur « qui leur parlera d'Ernest Renan, ou un musicien « qui leur jouera des airs de piano... Vous avez, mon « pauvre Bodinier d'étranges illusions! Vous marchez « à un *four noir*! Le public n'aime pas que l'on touche « à ses habitudes. » Comme j'insistais, Magnard, fort obligeamment, me promit un article, mais je sentis

a l'expression de son regard qu'il me prenait en pitié. »

... Six ans se sont écoulés... Les Parisiennes sont venues et revenues : elles ont adopté les *five o'clock*. Mais que de mal on s'est donné pour leur plaire! C'est ici qu'il faut admirer la fécondité d'invention de M. Bodinier.... Il a lancé dans la circulation un certain nombre de menus spectacles qui ont fait fortune. Que l'on se remémore tout ce qui est sorti de la Bodinière... D'abord, nous avons la *Chanteuse présentée en liberté*. M. Hugues Le Roux ouvre la marche avec Mlle Yvette Guilbert; et leurs gracieux exercices déchaînent un enthousiasme immodéré. Les plus fines diseuses de Paris défilent rue Saint-Lazare. Le public s'engoue successivement et simultanément de Mme Amel, de Mme Judic, de Mlle Mily-Meyer, de Mlle Auguez, de Mlle Pierny... Et la série n'est pas terminée. La Bodinière fut encore le berceau du cercle funambulesque; elle nous révéla *Barbe bleuette* et la *Statue du Commandeur*; elle lança les drames sacrés joués avec décors et costumes, les « revuettes » en un acte que l'on colporte dans les salons, les tableaux vivants, les auditions musicales, les envoûtements d'amour et de haine, enfin les sermons de Bossuet!... Que de plaisirs! J'en passe, sans doute, et non des moindres... Et l'on ne peut s'arrêter dans cette voie. Il faut chercher du nouveau, et, tout en exécutant le programme de l'année courante, préparer le programme de l'année qui vient.

M. Bodinier porte avec aisance ce fardeau... Assis dans son fauteuil directorial, il me développe, d'une voix paisible, ses plans d'avenir. Il aspire à l'an 1900. Il entrevoit, dans le décor de l'Exposition universelle, une Bodinière transformée et flamboyante. Il compte ouvrir ses galeries à des artistes inconnus et apprendre leurs noms aux foules. Ce sont de généreux projets. Au reste, M. Bodinier n'a que de bons sentiments; il aime, d'une affection égale, l'art et la vertu...

« Ce qui a assuré notre succès, conclut-il, c'est que la Bodinière est le seul théâtre où une femme du monde puisse venir sans se faire accompagner... »

Et c'est aussi le seul endroit de Paris où l'on puisse entendre un sermon de Bossuet entre une « chanson libertine » et un « cours d'envoûtement ».

UNE JOURNÉE DE M. L'ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

M. l'Administrateur général se lève à huit heures en hiver, à sept heures en été.

Dès son réveil, on lui apporte une liasse de journaux, un monceau de lettres.

Il ouvre les journaux et va tout de suite aux nouvelles théâtrales. Première cause d'irritation... M. l'Administrateur général compte dans la presse de rudes adversaires : dramaturges auxquels il a dû, à son vif regret, fermer les portes de son théâtre; reporters mécontents; jeunes chroniqueurs « amis de la maison », qui épousent avec ardeur les colères de Dorine, s'associent aux regrets de Célimène et servent les rancunes de l'impétueux Figaro ou de l'aigre Sylvia.

Et ce sont des bruits inexacts, des notes perfides dont, malgré sa philosophie, M. l'Administrateur

général est agacé... Ici un chroniqueur, connu pour la violence de son humeur batailleuse, lui décoche des flèches empoisonnées; là, au milieu d'une causerie en apparence inoffensive, s'épanouit une fleur de méchanceté. Telle feuille annonce que M. Coquelin et Mme Sarah Bernhardt vont reparaître sur les planches de la Comédie-Française. Telle autre assure que M. l'Administrateur intente à M. Coquelin une action retentissante et le félicite ironiquement sur sa fermeté, sur la vigilance avec laquelle il assure le respect des traditions.

Les journaux parcourus, M. l'Administrateur général passe aux lettres. Elles sont nombreuses, mais peu variées. Les mêmes missives se retrouvent dans tous les courriers. Ce sont des demandes d'audience, des envois de manuscrits, des réclamations et des plaintes contre les décisions du Comité. A la plupart de ces lettres, M. l'Administrateur général est obligé de répondre de sa propre main, afin d'être bien sûr de ne dire que ce qu'il veut et de ne pas s'engager à son insu.

Ceci le mène à dix heures. Il jette un coup d'œil sur le rapport du semainier relatif à la soirée de la veille; sur le bordereau de la recette; enfin sur le bulletin de répétition qui lui permettra de régler l'emploi de sa journée. Vous croyez peut-être qu'après avoir pris connaissance de ces documents et noirci une vingtaine de feuilles de papier à lettres, M. l'Administrateur général a conquis le droit de se

reposer... Erreur profonde... Presque toujours, le matin, il y a quelque course urgente à accomplir : visite au magasin de décors, boulevard Bineau; visite au dessinateur de la Comédie, pour examiner ses maquettes et ses projets de costumes.

M. l'Administrateur général file comme le vent, rentre chez lui à midi un quart, déjeune en toute hâte; puis sa serviette volumineuse sous le bras, il se dirige vers la Comédie. Il y arrive à une heure précise, se glisse dans son cabinet, esquivant les importuns qui voudraient le saisir au passage, et il trouve sur son buvard un nouveau paquet de lettres, presque toutes fâcheuses et indiscrètes, presque toutes lui demandant quelque chose qu'il lui est impossible d'accorder...

Cependant la vieille pendule du foyer marque une heure et demie, on commence à répéter sur la scène; la présence de M. l'Administrateur général est impérieusement réclamée, il ne peut se dérober à ce devoir... Et le voilà pendant deux heures qui suit la pièce nouvelle, qui confère avec l'auteur, discute avec les interprètes, arrête les détails et règle les idées de mise en scène. Vers trois heures, le régisseur s'approche de lui.

« Monsieur l'Administrateur n'oublie pas qu'il est attendu au ministère?

— C'est juste... Il n'est que temps! »

Et M. l'Administrateur général dégringole l'escalier et se dirige vers un des trois ministères avec lesquels

la Comédie entretient des relations administratives : ministère des Travaux publics (pour les questions d'immeubles); ministère des Finances (pour l'inspection des écritures, la vérification des livres); ministère de l'Instruction publique (pour les affaires qui touchent au comité et au personnel). Cette formalité accomplie, M. l'Administrateur général pousse un soupir de soulagement.

Il ne lui reste plus qu'à rentrer au théâtre, qu'à recevoir une dizaine de visiteurs de marque difficiles à éliminer, qu'à écrire une quinzaine de lettres et à rédiger un ou deux rapports. Il se met courageusement à l'œuvre. Il expédie les visites (moment pénible à passer). Il réconforte M. X..., qui lui soumet ses embarras financiers; il rassure M. Z..., qui craint de voir sa pièce (une pièce reçue) ajournée aux calendes grecques; il reçoit froidement le sociétaire Y..., qui vient lui demander la permission de jouer *le Misanthrope* à Bruxelles, et daigne à peine sourire aux grâces de Mlle W... qui, de sa voix la plus suave, sollicite l'autorisation d'aller passer le prochain mois de décembre dans le Midi.

Enfin, il affronte avec constance, mais non sans ennui, le flot des auteurs grincheux, des blackboulés, des éternels mécontents, anciens camarades du journalisme et de la vie littéraire, qui semblent lui reprocher son ingratitude.

Le torrent des visiteurs écoulé, M. l'Administrateur général s'enferme avec ses paperasses. Il ouvre les

lettres qui se sont empilées d'une heure à cinq sur le maroquin de son buvard. Hélas! il y trouve d'autres récriminations, d'autres protestations, d'autres supplications. Voici quelques-unes de ces lettres que je prends au hasard et qu'Asmodée (le plus indiscret des diables) a bien voulu me communiquer.

Monsieur l'Administrateur général,

Je suis affligé de voir la profonde indifférence avec laquelle vous traitez le répertoire de mon frère. Aucune de ses pièces n'a paru sur l'affiche depuis trois mois. Je sais qu'il est de mode, dans la jeune École, de décrier son génie. Mais je suis étonné que la direction de la Comédie-Française, à qui est confié le culte de nos chefs-d'œuvre, croie devoir s'associer à cet injuste dédain. Laissez-moi espérer que, etc... et veuillez agréer, etc.

A. B.

(Un des plus grands noms de la littérature contemporaine.)

Cher monsieur,

Eh bien! que deviennent vos promesses? Et vos bonnes paroles d'autrefois? Vous adoriez le talent de ma mère, vous vantiez le succès de ses ouvrages, vous lui avez consacré une étude enthousiaste que j'ai pieusement conservée. Vous pourriez maintenant me prouver que votre sympathie était sincère, en remettant à la scène une de ses comédies. Hélas! vous n'y pensez guère, et vous avez d'autres projets. Voyons, cher monsieur, un bon mouvement. Vous me rendrez si heureuse, si heureuse!... Et soyez sûr que le public ne s'en plaindra pas.

C. D.

(La fille d'une femme de lettres justement illustre.)

Monsieur,

On a bien raison de dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens! Vous haïssez les brutalités de l'École réaliste; vous êtes idéaliste dans l'âme; vous aimez la saine littérature et vous refusez obstinément de reprendre une œuvre typique, qui contient une éloquente protestation contre les effets du pessimisme et de la pornographie! Pauvre grand homme! Il serait bien navré, s'il pouvait voir ce qui se passe! Enfin, je veux croire que vous prendrez ma demande en sérieuse considération et je vous prie, etc.

E. F.

(Le fils d'un éminent romancier.)

Mon cher ami,

Vous savez qu'on ne m'a pas joué depuis trois semaines. Ce n'est pas gentil! Allons, faites-moi vos excuses et affichez-moi pour dimanche en matinée.

G. H.

(Un descendant littéraire de Corneille.)

Mon cher confrère,

Non, certes! je ne suis pas satisfait et pour cause... Coquelin devait reprendre ma pièce chez vous. Il est parti, et ma pièce reste en plan. Ne pourriez-vous la jouer sans lui?

I. J.

(Un candidat perpétuel à l'Académie.)

Monsieur et cher maître,

Je me permets de vous envoyer un manuscrit. Ne frémissez pas d'horreur... Je pense que mon nom ne vous est pas inconnu; j'ai fait jouer à l'Œuvre une pièce qui a eu, l'an dernier, quelque retentissement. Celle que je prends la liberté de vous soumettre est absolument moderne par

le concept, moderne par l'écriture. J'espère que vous apprécierez la sincérité de cet effort, tenté dans la voie de la vérité et de la vie.

K. L.

Cher monsieur,

Mon drame est reçu depuis bientôt trois ans. J'attends tous les jours le bulletin de répétition et, comme sœur Anne, je ne vois rien venir. Il y a, dans ce retard, des raisons obscures et qui m'échappent. Je vais publier dans le *Figaro* une série d'études sur la Comédie-Française... Vous me permettrez d'y signaler cet abus... (et quelques autres) dont je ne suis pas seul à souffrir.

M. N.

(Un membre du Cercle de la Critique.)

Mon cher ami,

J'ai une pièce en deux actes, je la tiens à votre disposition; mais je ne veux, à aucun prix, avoir affaire au Comité de lecture. Il me répugne de passer sous les fourches caudines de vos sociétaires. C'est à vous, à vous seul que je veux la lire. Vous m'en direz sincèrement votre avis. Ça vous va-t-il?

O. P.

(Une des gloires du jeune roman français.)

M. l'Administrateur général parcourt avec mélancolie ces missives. Puis il trempe sa plume dans l'encre et il répond. Il répond tout de suite, car le moindre retard amènerait des froissements, allumerait des colères. Que répond-il? Des choses aimables... Il proteste de ses excellentes intentions, il invoque les embarras du théâtre, l'encombrement, les engagements antérieurs. Enfin, il verra! Il

tâchera! Il promet... sans promettre — et jette un gâteau de miel dans les gueules affamées.

Sept heures sonnent, puis sept heures et demie. Et M. l'Administrateur général écrit toujours. Il se décide enfin à aller dîner. Il rentre chez lui courbaturé, préoccupé, la tête lourde. A neuf heures, il revient au théâtre et recommence à écrire, à lire des manuscrits, à recevoir des visites jusqu'à minuit. S'il est trop fatigué, il demeure paisiblement au coin de son feu, s'étend sur un bon fauteuil, se fait apporter le théâtrophone et là, pendant deux heures, il suit, de loin — témoin invisible et d'autant plus redoutable, — la représentation, et note au passage les défaillances et les manques de mémoire de ses sociétaires bien-aimés.

Ainsi s'achève la journée de M. l'Administrateur général. Journée si laborieuse, si féconde en contrariétés, en complications, en difficultés de toute espèce, que parfois M. l'Administrateur général songe au mot souvent cité de Labiche :

« Si l'on me nommait directeur de la Comédie-Française, disait l'auteur de *la Cagnotte*, je n'accepterais que pour une heure — parce que le mois commencé compte, — puis je donnerais ma démission. »

FRANÇOIS COPPÉE AUX CHAMPS

Par une matinée d'octobre, je suis allé voir le poète François Coppée en sa gentilhommière de Mandres. Je connaissais de nom ce castel, et je le savais hospitalier. François Coppée est un des hommes de France qui reçoivent le plus de visites. Et quand les reporters nous parlent de la « Fraizière », c'est sur un ton de joyeuse sympathie.

... Donc, nous voilà partis. A dix heures précises, nous nous embarquons à la gare de Vincennes. C'est tout un voyage. Mandres n'est pas une de ces bonbonnières parisiennes où fréquentent les actrices et les calicots, délices du canotage, hameaux de carton dont les rues fleurent le musc et dont les maisons à tourelles semblent découpées dans un décor d'opéra. Mandres est un vrai village avec de vraies fermes, des tas de vrai fumier, et de vraies poules qui picorent, — et une auberge portant comme enseigne la classique branche de houx.

Nous suivons la route blanche, longue de 2 kilomètres, qui serpente au milieu des champs labourés; nous arrivons devant un portail monumental; de grands arbres balancent leurs panaches au-dessus du mur. Nous sommes à la Fraizière... Coup de sonnette, bruit de pas dans le sable, aboiements furieux. Le maître de céans s'avance, un sourire aux lèvres, la main tendue. Son accoutrement est celui d'un chasseur campagnard : veste de velours gris à côtes, chapeau de feutre enfoncé sur les oreilles. Il n'y manque que la gibecière et le fusil. Mais Coppée aime trop les animaux pour prendre plaisir à les détruire. Il entretient, autour de lui, toute une ménagerie qu'il nous présente : d'abord Truffe, la célèbre Truffe qui eut l'honneur d'être imprimée vive dans le *Journal* et de suggérer au poète une chronique attendrie; puis la chèvre Bella et le chat Petit-Loulou, qui se partagent les tendresses de Mlle Annette Coppée.

A peine avons-nous le temps de jeter un coup d'œil sur le jardin, dont les allées sont jonchées de feuilles mortes. Midi sonne... L'heure est venue de se mettre à table. La bise d'automne nous a creusés, et nous dévorons le plantureux déjeuner qui nous est servi, tandis que Coppée, doué d'un appétit moins robuste, roule une cigarette et s'abandonne à la causerie...

Le Coppée qui écrit ne ressemble pas tout à fait au Coppée qui parle. L'un est lyrique avec une

pointe d'ironie sentimentale et d'enthousiasme cocardier. Le second est jovial, franc du collier, ne boude pas devant le mot cru, et vous trousse l'anecdote en la saupoudrant de sel gaulois... Et ce sont les deux côtés de sa nature. Il a des goûts raffinés et il comprend l'âme des simples. Il a les sens d'un aristocrate avec un cœur plébéien; sa sensibilité d'artiste est doublée d'une gaminerie de Gavroche. Il me souvient des discours que me tenait mon arrière-grand'mère, une Parisienne de la vieille roche, qui avait, aux jours de la Terreur, dansé la gavotte avec Robespierre; ses phrases étaient émaillées de locutions proverbiales qui sentaient le terroir de l'Ile-de-France; j'en ai retrouvé quelques-unes dans les paroles de François Coppée. Il est bien, comme il le proclame, un Parisien de Paris. Sa voix même, claire et grasseyante, a des inflexions qui rappellent l'accent des faubourgs. Une gaieté sournoise rit en ses yeux bleus et se joue dans les plis de ses lèvres minces. Il y a en cet académicien un petit mitron devenu grand, et qui s'oublierait encore à musarder le long des boutiques et à regarder les chiens écrasés, — n'était la copie à écrire et l'éditeur qui attend... Coppée se rend justice et connaît le secret penchant qui l'incline à l'indolence. N'a-t-il pas dit quelque part : « Je suis un paresseux qui a beaucoup travaillé. »

... Nous l'interrogeons sur la Fraizière. Ce domaine est ainsi nommé, non point parce qu'on y récolte des

fraises, mais parce qu'il appartint à un sieur Fraizier, qui l'embellit et lui donna sa forme actuelle. Avant d'échoir au sieur Fraizier, la Fraizière faisait partie d'un vaste groupe d'immeubles, que possédait un traitant du siècle dernier.

Cet opulent personnage y venait goûter des plaisirs champêtres et y conviait une brillante assemblée... Là-dessus, Coppée se répand en considérations ingénieuses sur les mœurs des financiers d'autrefois :

« Ils étaient fripons, mais ils avaient la main large; ils aimaient les arts et les protégeaient et les encourageaient par de royales générosités. Ils savaient même, à l'occasion, se ruiner avec grâce. Ainsi, savez-vous « l'histoire du fermier général et des petits pois »?

Nous confessons humblement notre ignorance...

« Ce financier voulait absolument recevoir en son château la visite d'une grande dame, maîtresse du roi (était-ce la Pompadour ou la Dubarry?), qui mettait la plus vive répugnance à accepter son invitation. Il sut qu'elle avait besoin d'argent. Il lui en fit offrir, mais ajouta qu'il désirait le lui remettre en mains propres. Elle se décida à monter en chaise de poste. Quand elle arriva au château, elle trouva les allées semées de fleurs, les appartements illuminés, une magnifique collation servie. « Je sais, dit le financier, que vous aimez le lait pur, veuillez me permettre de vous en verser une tasse. » Il remplit un

gobelet d'or. « Le trouvez-vous bon? — Je n'en ai jamais bu de pareil, dit la duchesse; il a un petit goût délicieux. » Le financier sourit : « Depuis un an je nourris une vache à votre intention. Je ne lui fais manger que des pois verts... » Et il disait vrai... Depuis un an, chaque jour, hiver comme été, la vache recevait un énorme sac de petits pois fraîchement cueillis. N'admirez-vous pas cette extrême délicatesse? Et vous représentez-vous ce que devait coûter cette alimentation luxueuse, à une époque où, les chemins de fer n'ayant pas encore été créés, les ballots se transportaient à dos de mulets d'un bout de la France à l'autre? »

Nous avouons qu'un tel excès de galanterie confond l'entendement et que nos boursiers modernes n'en sont point capables et qu'ils sont cruellement dégénérés... « S'il n'y avait que les gens d'affaires! » s'écrie Coppée. Et il profère d'amères invectives contre ses contemporains. C'est encore un autre Coppée — le Coppée *réactionnaire*. Le poète (on n'a jamais su pourquoi) est animé d'un violent esprit d'opposition à l'égard des gouvernements démocratiques. Il hait la politique et ceux qui en vivent; il hait le Palais-Bourbon et les discours qu'on y prononce, et les professions de foi qui y conduisent, et les réunions publiques, et l'appareil du suffrage universel, et l'écharpe des maires, et l'habit brodé des préfets (qui a pourtant une vague analogie avec l'habit d'académicien), et les bouquets tricolores offerts aux minis-

tres par les jeunes filles vêtues de blanc, et la *Marseillaise*, et les orphéons, et les divers rouages de la pompe officielle. Et si forte est son aversion qu'elle s'affirme aux dépens de son esprit. Le mot brutal lui vient à la bouche et quelquefois glisse de sa plume... « Tenez! causons d'autre chose, dit le poète, qui ressaisit son sang-froid. Vous voulez ma tête, je vous la livre... »

Il s'assied à son bureau, allume une cigarette. L'appareil photographique est braqué. Soudain une même pensée nous arrête. Et Truffe? Il nous faut Truffe! Truffe doit poser près de son maître! Truffe Truffe! Mlle Annette appelle de sa plus douce voix la vilaine bête. Truffe demeure invisible. On la découvre enfin blottie derrière un meuble, morte d'épouvante. On l'installe tant bien que mal sur un fauteuil; mais le gros œil de l'objectif et ces hommes inconnus qui la contemplent augmentent son trouble. On voudrait qu'elle montrât sa tête intelligente, son museau spirituel; en vain Mlle Annette lui prodigue-t-elle les exhortations; en vain le jardinier lui montre-t-il un doigt menaçant, Truffe s'obstine à n'exposer aux regards du photographe que les parties les moins nobles de sa personne... Mais le photographe Henri Mairet a l'esprit subtil. Et au moment où Truffe se retourne, crac! l'éclair jaillit, l'image est prise...

... Maintenant, nous errons sous les ombrages du parc. Grâce aux fraîcheurs persistantes du dernier été, les arbres ont conservé leur verdure... Quelques

feuilles rousses tachent la pelouse; les rameaux vigoureux, à peine jaunissants, encore pleins de sève, bruissent sous le vent de nord. Cela vous donne l'illusion de la vague qui déferle et des galets remués... Coppée, devenu frileux, s'est enveloppé d'une chaude limousine. Il aspire avec délices ces murmures, ces senteurs; il en jouit; il se trouve heureux. Il se plaît en cette retraite qu'il a choisie. Il a si souvent traduit, avec une émotion si sincère, la joie des humbles qui peuvent, après toute une vie de labeur, réaliser leur rêve et se retirer aux champs, dans une maisonnette à volets verts — fruit d'héroïques et lentes économies! N'est-il pas juste qu'à son tour, le bon poète, le bon ouvrier qui, depuis trente années, forge sur son enclume des rimes d'or, éprouve ces mêmes douceurs, et puisse dire, en regardant ces gazons, ces rosiers, ces massifs et ces murailles blanches, et ces toits où fument les cheminées, et, plus loin, ces beaux choux pommelés et ces pommiers chargés de fruits : « Je suis ici chez moi; et tout ceci m'appartient, et je l'ai gagné honnêtement par le seul effort de ma pensée... »

J'imagine que lorsqu'il se promène, tout seul, ou au bras de sa chère sœur, dans les sentiers de la Fraizière, il doit sentir monter en son cœur, avec la mélancolie du crépuscule, les souvenirs de son enfance chétive; il revoit le petit salon meublé de reps, la pauvre salle à manger, et l'ombre de sa mère, créature admirable, qui mourut de fatigue et

de dévouement. Que Coppée est éloquent quand il évoque cette image ! Avec quel amour il parle d'elle ! Sous chacun de ses mots, on sent une larme prête à couler :

« Ma mère était femme d'un employé de ministère. Elle avait eu huit enfants; il lui en restait quatre, trois grandes filles et un petit garçon. Il fallait faire vivre ce petit monde avec les appointements du père. C'était un dur problème à résoudre. Car on voulait garder son rang, malgré tout; on était fière, on voulait rester une bourgeoise, une *dame*. Eh bien, le courage et les doigts de fée de l'excellente mère suffisaient à tout. Les fillettes avaient des robes fraîches; le petit bonhomme était bien tenu. On ne peut imaginer ce que cette bonne ménagère déployait de patience, d'invention, d'activité pour que sa maison et sa famille lui fissent honneur. Lorsqu'elle recevait des parents ou des amis, elle leur offrait avec grâce une tasse de thé et faisait bonne figure en son salon. Ils ne se doutaient pas qu'elle s'était levée à cinq heures du matin, comme une servante, et avait fait elle-même un petit savonnage pour que ses filles eussent des collerettes blanches. Il y avait de mauvais moments... Vers la fin du mois, le dîner était très court et très maigre; mais on le servait toujours sur une nappe éclatante; et, en été, on mettait un petit bouquet sur la table pour la parfumer et la fleurir. Je vous parlerais d'elle jusqu'à demain si je vous contais tous les tours de force qu'a accomplis

cette pauvre mère plus encore avec son vaillant cœur qu'avec ses mains. Elle était gaie, elle riait en travaillant, pour communiquer aux siens son courage et sa confiance. Que dis-je! Aux jours de grande pauvreté, elle redoublait de bonne humeur, et, ne pouvant emplir d'or notre logis, elle l'emplissait de chansons!... »

Hélas! que n'a-t-elle assez vécu, l'excellente ménagère, pour cueillir de sa main les prunes, les abricots et les superbes pêches de la Fraizière!... Elle en eût fait de blondes confitures, de délectables compotes! Elle eût entouré de sollicitude le potager du poète. Ce potager eût été sa gloire. Et certes, elle aurait eu raison de le chérir, car le potager de François Coppée est le plus beau potager du monde. Ce n'est pas un potager de curé, mais un potager de prince. Il s'étend à perte de vue; il est planté d'arbres séculaires, il s'épanouit en plates-bandes géométriques, en allées majestueuses; c'est un potager aux potirons cossus, aux salades orgueilleuses. Que le jardinet de l'épicier de Montrouge fait pauvre figure à côté de ces splendeurs!

Il faut qu'avant de quitter mon hôte, j'aborde quelques questions de littérature. Je l'interroge sur le Théâtre-Français.

« Mes grands drames, me dit-il, ne seront jamais représentés en premier, rue de Richelieu. C'est à croire qu'un mauvais sort s'y attache. »

Et Coppée me retrace l'odyssée de *Severo Torelli*.

Lorsque la pièce fut achevée, il se hâta de soumettre le manuscrit à M. Perrin. Celui-ci l'accueillit très froidement; il déclara même que la scène capitale du second acte, où dona Pia se confesse à son fils, était « injouable »...

Coppée reprit son manuscrit, non sans quelque impatience.

« Si mon drame est injouable sur la rive droite, il sera joué sur la rive gauche. Dieu merci! l'omnibus qui passe devant la Comédie-Française conduit jusqu'à l'Odéon. »

Le poète prit l'omnibus de l'Odéon. Le directeur d'alors, La Rounat, se montra moins dédaigneux.

« J'accepte d'emblée votre *Severo*. Dans huit jours nous commençons les répétitions... »

L'histoire de *Severo* est celle de *Pour la Couronne*. Présenté au Théâtre-Français, ce drame fut accueilli de mauvaise grâce par le Comité. Si le poète avait insisté, il eût fini par forcer la porte. Il aima mieux, une fois encore, monter dans l'omnibus de l'Odéon, et il n'a pas eu lieu de s'en repentir.

Je me rappelle certain déjeuner fondé sous les auspices du *Parti national* et auquel assistaient des artistes, des hommes de lettres, entre autres François Coppée et Gustave Larroumet. C'était au commencement de 1887...

« Donnez-moi donc un renseignement, dit Coppée à Larroumet. Je ne suis pas bachelier et j'ai le droit d'ignorer le grec... Je crois cependant avoir entendu

parler d'un discours très célèbre que prononça Démosthène, et qui figure dans les ouvrages classiques sous le titre de *Discours sur la Couronne*... Qu'est-ce au juste que ce discours? A quelle occasion fut-il composé? »

Larroumet contenta copieusement la curiosité du poète; et, à son tour, il voulut savoir quelles raisons avait l'auteur du *Passant* de s'intéresser à Démosthène. Coppée nous apprit qu'il venait de terminer un drame en cinq actes dont le titre rappelait vaguement celui du fameux plaidoyer grec. Nous le pressâmes de nous en exposer le sujet. Il se déroba tout d'abord, par modestie; il finit par céder à notre insistance. C'est ainsi que nous eûmes, en 1887, un avant-goût de *Pour la Couronne*... Et l'on nous eût étonnés, ce jour-là, si l'on nous avait dit que cet illustre écrivain, membre de l'Académie française, auteur de dix pièces applaudies, attendrait près de dix années la satisfaction de voir représenter son nouvel ouvrage... Je livre cet exemple aux méditations des débutants qui sont dévorés d'impatience. La vérité est que M. François Coppée n'a cessé de demeurer en froid avec la Comédie-Française depuis certain incident qui fut soulevé, si j'ai bonne mémoire, par M. Coquelin aîné, du temps de M. Perrin .. Coppée était, avant M. Monval, bibliothécaire de la Comédie. Il venait, chaque après-midi, dans cette longue et étroite galerie située à l'angle de la rue Montpensier et que connaissent bien les Molié-

ristes. Je n'ose dire que le poète fût un archiviste méticuleux et qu'il connût par cœur les textes et les contextes qui furent consacrés depuis deux siècles à l'auteur du *Misanthrope*. C'était un archiviste décoratif, affable et bienveillant, qui, dans l'intervalle de deux visites, rêvait à son prochain conte et cherchait la dernière rime d'un sonnet. M. Coquelin s'avisa de critiquer cette façon de concevoir l'entretien des archives et il eut le mauvais goût de mettre sur le tapis la question d'argent; il insinua que le poète-bibliothécaire ne gagnait peut-être pas ses maigres émoluments. Ce propos fut rapporté à M. Coppée, qui donna aussitôt sa démission. En vain s'efforça-t-on de le retenir. Il jugea que sa dignité était engagée; il persista à se retirer et ne demanda plus désormais sa subsistance qu'aux belles-lettres. Il ne fut pas beaucoup plus pauvre; il fut plus indépendant.

M. Perrin, M. Jules Claretie mirent tout en œuvre pour effacer le souvenir de cette algarade. Je suis convaincu que François Coppée n'y songe plus. Mais les querelles oubliées n'en laissent pas moins au fond de l'âme un germe de désaccord. Un replâtrage ne valut jamais la franche amitié qu'aucun nuage ne troubla. La Comédie est au mieux avec Coppée; Coppée est aux petits soins pour la Comédie... N'empêche qu'ils se tiennent l'un vis-à-vis de l'autre sur la défensive; — et que finalement *Pour la Couronne* rebroussa chemin vers la rive gauche, après avoir dormi dans les cartons de la rive droite...

.. Ces digressions m'ont entraîné loin de la Fraizière... J'y reviens en hâte, je rattrape le poète au coin d'une allée; et, avant de prendre congé, je lui demande quelques renseignements sur sa méthode de travail... Écrit-il, de préférence, le soir ou le matin? Est-il régulier ou fantaisiste? S'astreint-il, comme Zola, à une tâche réglée d'avance, ou bien attend-il l'inspiration?

« Je suis le caprice même; et ma devise est celle d'Henry Mürger. Il y a des semaines où l'on n'a pas envie de travailler... Ici encore, dans la solitude de ces champs, je puis tous les jours continuer ma besogne. Mais, à Paris, mille dissipations me tourmentent... Ce sont les soirées, les dîners en ville...

— Vous vous laissez facilement entraîner?...

— Je résiste avec une énergie surhumaine... Si je n'écoutais que mon plaisir, je ne sortirais pas d'un cercle de vieux amis...

— Vous dînez souvent chez la princesse Mathilde?

— Son salon me rappelle de chers souvenirs. C'est en son honneur que je fis faire mon premier habit. J'étais bien jeune alors; *le Passant* venait d'être représenté. La princesse voulut me connaître et m'invita à la venir voir dans sa villa de Saint-Gratien. Mon émotion était grande quand je sonnai à la porte. Elle redoubla, quand je me trouvai face à face avec un géant, dont la voix tonitruante effarouchait les moineaux. Ce géant était Gustave Flaubert. Je l'aperçois encore, avec ses moustaches de guerrier mon-

gol, sa joue apoplectique, son œil bleu de pirate normand; il portait un pantalon à la hussarde, du linge magnifique, une chemise à jabot et des bottes vernies qui étincelaient dans l'herbe... Il déclamait en marchant des périodes de Bossuet, de Montesquieu, de Chateaubriand, et il en soulignait d'un geste sacerdotal la noble harmonie : « Je ne sais « qu'une phrase est bonne que lorsqu'elle a passé par « mon *gueuloir*... » Que tout cela est loin! Que les années passent vite!... Il y a bientôt trente ans! Et c'était hier!... »

Si François Coppée a voué quelque reconnaissance à la grande dame qui encouragea ses premiers débuts, la grande dame lui a gardé une sympathie fidèle... Mme la princesse Mathilde assistait à la première représentation de *Pour la Couronne*, et c'est du fond de son avant-scène que le poète, palpitant d'émotion, reçut l'ovation du public.

M. JULES MASSENET

Il y a deux Massenet : l'un qui apparaît le sourire aux lèvres, serrant les mains qui de toutes parts lui sont tendues; l'autre qui se recueille et poursuit, loin de la foule, un labeur de bénédictin. Le premier se tient, chaque après-midi, en permanence chez son éditeur, M. Heugel; il accueille avec mansuétude les visiteurs qui s'y pressent; et si générale est sa bienveillance que nul, en le quittant, ne peut savoir s'il a été importun. Le second habite, aux environs de Saint-Augustin, un logis tranquille, qui ne s'ouvre qu'à quelques rares amis. Il m'a fait l'honneur de m'y recevoir. J'étais tout prêt à m'y rendre à cinq heures du matin si M. Massenet l'eût exigé... Car il se lève à l'aurore comme les laboureurs et les grands hommes d'État. Mais il s'en serait bien gardé. Il ne travaille avec plaisir et avec fruit que dans le silence, lorsque la maison et la rue sont endormies. C'est donc à neuf

heures, sa besogne terminée, qu'il m'a permis de venir le déranger.

Je l'ai trouvé dans son cabinet, qui ressemble à un coin du musée de Cluny, tant il est luisant, ciré et rempli de belles choses. Il était assis devant une petite table — la petite table de *Manon* — il s'occupait à transcrire, de son écriture nette et incisive, quelques notes de musique. Aucun désordre autour de lui, point de paperasses traînant sur les meubles, pas une tache d'encre, pas un grain de poussière. Les cuivres de la cheminée flambaient. Et les chandeliers anciens, en argent ciselé, jetaient dans la chambre une note claire. Le maître était à merveille dans ce cadre frais, reposé, l'œil limpide. Il me tendit les bras et nous causâmes; et, une fois de plus, je fus sous le charme. Il me parla du passé et du présent ; il se montra tendre et enjoué, spirituel et doucement ému. Il me conta des histoires marseillaises et m'éleva avec lui jusqu'aux plus hauts sommets de l'esthétique. Ce musicien est, à tous égards, un virtuose.

« Tirez-moi d'un doute, lui demandai-je. J'ai lu un tas d'historiettes sur votre enfance : que vous étiez le dernier-né de vingt et un frères et sœurs, que vous aviez fui le toit paternel et fait le voyage de Paris à pied pour y terminer vos études. »

La légende n'a pas menti. La vocation de M. Massenet fut précoce. A neuf ans, il était lauréat du Conservatoire. Son père le rappela en province et

l'enferma dans un séminaire. Il mit en cage cet oiseau chanteur qui aspirait à la liberté. On dut écouter ses plaintes et se rendre à ses prières. On l'embarqua sur la diligence, on le munit d'un léger pécule et on l'autorisa à courir le monde. Ce fut un temps très joyeux et très rude, dont le maître aime à évoquer le souvenir. Il se nourrissait mal, mais il aimait l'art de toutes ses forces et croyait en l'avenir. Il marchait à pas de géant pour arriver au but suprême qui était le prix de Rome. Il résolut d'avaler en quelques mois son contrepoint, énorme fardeau qui écrase les plus robustes. Il avait besoin de leçons particulières. Il les demanda au bonhomme Savard, un musicien de l'ancienne école, savant et modeste, qui demeurait dans une ruelle voisine de Saint-Sulpice. Massenet était niché à Montmartre. Chaque soir, il prenait ses jambes à son cou, dînait en chemin de deux sous de « frites », et volait chez le vieux professeur qui lui versait le vin de la science.

Pourtant, Massenet avait des scrupules, il entendait rémunérer l'enseignement du père Savard. Il avait calculé que le montant des répétitions atteindrait trois cents francs, total fabuleux dont il n'avait pas le premier sou. Comment se les procurer? En courant lui-même le cachet. Il se mit en campagne. Il offrit des leçons de piano à raison de 2 francs l'heure, le tarif des cochers de fiacre. Il plaça ses écus si péniblement gagnés au fond d'un bas de laine, et quand la somme fut réunie, il se dirigea, le cœur

débordant de fierté et d'allégresse, vers le grenier du brave M. Savard. L'excellent homme vit bien tout de suite, à la physionomie embarrassée de son élève, que celui-ci allait aborder la question d'argent. Il ne lui laissa pas le loisir de s'expliquer. « Je viens, lui dit-il, vous demander un service... » Massenet ouvrait des grands yeux... « Un éditeur m'a confié une besogne longue et difficile. Il s'agit de mettre en partition des morceaux de Bach. Voulez-vous vous en charger? C'est un très bon exercice et qui vous profitera. Il m'offre quinze louis pour ce travail... Les voici. » Savard tira trois billets de banque de son tiroir. « Mais, cher maître, balbutia Massenet, c'est justement le chiffre que je vous dois... — Eh bien, mon enfant, puisqu'il en est ainsi, je ne vous donne rien. Nous sommes quittes... » Massenet remporta son bas de laine. Savard avait imaginé cet ingénieux détour pour refuser l'obole de l'écolier sans offenser sa délicatesse...

M. Massenet est tout ému en me narrant cet épisode. Une larme coule sur sa joue.

« N'est-ce pas gentil? Ce jour-là, je vous assure, je voyais en rose l'humanité. Pauvre papa Savard! J'éprouvai, vingt ans plus tard, la plus grande joie de ma vie, quand son fils entra dans ma classe au Conservatoire. Je lui rendis les soins que j'avais reçus. Je m'occupai de lui avec tendresse, et, Dieu merci! il a fait honneur à son nom. C'est un musicien de premier ordre. »

Tout n'est pas faux dans les légendes qui circulent sur M. Massenet. Mais il en est d'erronées, je dirais presque de calomnieuses. Ainsi, certains le présentent comme une sorte d'improvisateur qui pond sans effort chaque hiver son opéra. On se rappelle le mot célèbre et ridicule d'Oscar Comettant : « Ce compositeur produit trop; il fatigue la critique. » Un tel reproche est excessif. M. Massenet travaille avec méthode et régularité, ce qui ne signifie pas qu'il travaille vite. Il est ponctuel comme M. Zola, il obéit à la même discipline. Qu'il soit à Paris ou à Bruxelles, sous un ciel bleu ou sous un ciel gris, chaque matin, à l'aube, il s'attelle à la tâche accoutumée. Il fournit cinq ou six heures d'un labeur intensif. Il arrive, de la sorte, assez promptement à d'énormes résultats. Il besogne tandis que d'autres sommeillent. Il ne trouble même pas le repos de ses voisins, car — l'eussiez-vous cru? — il n'a pas de piano. Il a banni cet instrument de son *home*. Il remplace les touches d'ivoire par des feuilles de papier. Les mélodies qu'il invente ne chantent que dans sa tête...

J'ai voulu connaître son état d'âme, alors qu'il enfante un nouvel ouvrage; et, pour ne pas troubler sa modestie, j'ai interrogé un de ses collaborateurs, psychologue subtil et poète délicat, M. L. Gallet, qui a bien voulu satisfaire ma curiosité. Il m'a peint un Massenet que j'ai lieu de croire ressemblant. Je puis reproduire, sans trop d'indiscrétion, ses confidences.

Donc, M. Massenet commence par s'engouer d'une

figure historique ou légendaire, et presque toujours d'une figure de femme. Il en devient amoureux. Il l'emporte avec lui, il y rêve nuit et jour et n'en vient que longtemps après à l'exécution. C'est à ce moment que le librettiste entre en scène. On prend rendez-vous. Et M. Massenet passe infailliblement par trois phases qui se succèdent dans un ordre invariable... *Première phase* : *l'enthousiasme*... M. Massenet est heureux, il applaudit, il approuve, il est ravi du scénario; il accable l'auteur de suaves compliments. Et le lendemain il écrit une lettre vibrante de fièvre et d'exaltation. Tout va bien... Mais attendez! Le revirement s'apprête. *Seconde phase* : *l'inquiétude*... Une deuxième missive arrive le surlendemain. Et celle-ci est plus indécise. Le musicien a relu le livret, il a relevé des imperfections, il y demande des changements, sous une forme d'ailleurs exquise et toujours polie : *Cher ami*, *ne croyez-vous pas comme moi?* etc. *Si vous partagez mon sentiment*, *je vous prierai de vouloir*, etc. Comment résister à des requêtes si gracieusement présentées? Le librettiste se met en quatre, il sue sang et eau. Il rogne, il ajoute, il transpose et interpose. L'*ours*, léché et reléché, prend sa physionomie définitive. Nous touchons à la *troisième phase* : *l'équilibre*... M. Massenet est en possession de son sujet. Il en a arrêté les grandes lignes, fixé le détail. Le plus difficile est achevé. Il n'a plus qu'à s'occuper de l'« écriture ». Et là, il est sans rival. Sa science, son adresse, ses ressources techniques tien-

nent du prodige. Il s'avance avec la sûreté d'un bon pilote parmi les récifs.

Il lui arrive quelquefois d'être troublé, sa sensibilité féminine est accessible aux impatiences. Il connaît les abattements, les dégoûts passagers. Son collaborateur le voit entrer chez lui, dolent, la mine tirée. « Qu'avez-vous donc? — Décidément, j'y renonce! Ce que j'ai fait aujourd'hui est exécrable. — Allons, vous voulez rire! » Il le remonte, et, peu à peu, M. Massenet reprend courage. Il n'était peut-être qu'à demi sincère en étalant tout à l'heure sa lassitude. (Qui peut lire dans le cœur des musiciens?) *Il avait besoin de se faire consoler!* Et c'est un sentiment naturel, qu'éprouvent beaucoup d'artistes. Ils exagèrent leur mal pour le mieux guérir; ils écoutent avec douceur la voix amie qui les réconforte, cette voix fût-elle un tantinet sceptique et moqueuse. Et d'ailleurs ces incertitudes sont un gage de probité. Il n'y a que les médiocres qui soient sûrs d'eux-mêmes. Les hommes supérieurs sont perpétuellement craintifs. M. Massenet est une vraie sensitive; il vibre comme une harpe éolienne à toutes les brises. Il chercherait en vain à dissimuler cette mobilité d'impressions; elle se trahit par mille nuances qui ne trompent point. Il avoue de bonne grâce ces défaillances momentanées. Il a écrit des mémoires qui formaient un cahier de quatre cents pages. Il les a jetés au feu. Espérons qu'il en retrouvera quelque part une copie. Il a voulu détruire ses partitions

manuscrites. Et Mme Massenet a dû arrêter la main qui s'apprêtait à consommer ce sacrilège.

D'autre part, la fantaisie de M. Massenet revêt les formes les plus imprévues. J'ai dit qu'il s'éprenait de ses héroïnes; il s'éprend avec une égale ferveur d'un paysage, d'un nom, d'un titre. Dernièrement il songea à adapter la *Rôtisserie de la reine Pédauque*. Il voyait cette rôtisserie avec ses poulets dorés, ses petites femmes en jupes courtes, la patronne du lieu, l'honorable amie de l'abbé Jérôme Coignard. Ce tableau lui était suggéré par ce seul mot de rôtisserie, et soyez sûr qu'un jour ou l'autre il mettra une rôtisserie en musique. Ce projet va se cristalliser dans son esprit et mûrir. Pour l'instant il est tout à *Cendrillon*, sa prochaine œuvre, où la fiction coudoiera la réalité, mélange de féerie et de gaieté familière. Puis il s'occupera de *Sapho*, la tragique amoureuse d'Alphonse Daudet, dont il voudrait traduire l'infinie tristesse.

« Vous remarquerez, m'a-t-il dit, que mes ouvrages sont empruntés à des sources très diverses. Je tâche d'en varier les sujets. *Manon* est venue après *Hérodiade*, *Esclarmonde* après le *Cid*. Je m'arrache à un milieu et me plonge aussitôt en un milieu opposé, pour changer le cours de mes idées. C'est le meilleur moyen d'éviter la motononie. »

Eh oui! Manon, Chimène, Esclarmonde, Hérodiade sont des créatures dissemblables. Qui peut dire, cependant, qu'elles n'ont pas ensemble un air de

parenté? C'est que, malgré tout, elles sont issues du même père. Ce sont des charmeuses.

Charmeur, M. Massenet l'est au degré suprême. Il a tout ce qui séduit : l'esprit, la gaieté, la grâce, la caresse du regard et du sourire, l'art de discerner l'endroit sensible par où chacun se laisse empaumer. Je ne conçois pas qu'il puisse posséder un ennemi. Ceux qu'on lui connaît sont plutôt des jaloux, qu'exaspère la fécondité de son brillant génie... Au bout d'un quart d'heure de conversation, il les aurait désarmés. Il n'est pas de farouche inimitié qui résiste à un dîner auquel assiste M. Massenet. Ce quinquagénaire a des vivacités de gavroche, un pétillement de verve qui parcourt toute la gamme des jovialités françaises. Son répertoire est très riche; je vous recommande la *Séance de l'Institut*, scène mimée et chantée, et la symphonie du *Chameau dans le désert*. Ce sont deux numéros remarquables. Et il est d'une complaisance si attentive! Il reçoit presque autant de lettres qu'un ministre; il y répond de sa main, et le jour même! Cela est admirable! Il m'a montré sa correspondance du mois. Elle formait trois énormes paquets, classés, étiquetés, enrubannés. M. Massenet serait l'exemple des archivistes s'il n'était le plus illustre des musiciens... Parfois une dame, abusant de son humeur débonnaire, lui glisse un album entre les doigts et lui demande d'y graver une pensée. Et M. Massenet ne se fâche pas. Il écrit : « Le plus cruel des maux est l'*albuminurie*! » Les

facéties de ce genre sont goûtées en France, elles laissent les étrangers un peu rêveurs... La ville de Gand (dans les Flandres) est l'extrême limite où il ose les risquer.

Un ami de M. Massenet m'a dit :

« Je l'adore... Il m'irrite bien quelquefois par son excès de nervosité. Mais dès qu'il a le dos tourné, je ne vois plus que ses qualités, j'oublie ses défauts. »

Un autre m'a dit :

« Quand il n'est pas là je l'égratigne (quoique je l'aime). Aussitôt qu'il arrive je suis reconquis, je lui demande pardon. »

Heureux Massenet qui sait plaire à tout le monde — aux présents et aux absents!

TABLE DES MATIERES

MÉDAILLONS

Mme Séverine 3
M. Hugues Le Roux 17
Gyp 25
M. Étienne Grosclaude 33
Un ménage de fauvettes : Edmond Rostang, Rosemonde Gérard 39
M. José-Maria de Heredia 49
M. Catulle Mendès 57
M. Yann Nibor 65
M. G. Clémenceau 77
M. Edouard Lockroy 85
M. Albin Valabrègue 93
Le marquis Costa de Beauregard 101
M. Émile Deschanel 115
M. Ferdinand Brunetière 121
M. Valdeck-Rousseau 129
Le Père Ollivier prédicateur 135
M. J.-L. Forain 143
M. Coquelin aîné 151
Mlle Yvette Guilbert 157

PROMENADES ET VISITES

M. Henri de Bornier 167
M. Camille Flammarion 173
La citoyenne Louise Michel 183

M. Camille Saint-Saëns..... 191
M. Boissier..... 199
M. Henri Meilhac..... 207
La présidente des Halles..... 215
M. Aurélien Scholl..... 225
La loge de M. Mounet-Sully..... 235
M. Alphonse Daudet..... 245
Le ténor G. Duprez..... 255
Albert Ier, prince de Monaco..... 265
Mme Madeleine Brohan..... 275
M. J.-B. Faure..... 285
M. l'abbé Daens..... 295
M. André Lemoyne..... 305
M. Bodinier et « la Bodinière »..... 315
Une journée de M. l'Administrateur général de la Comédie-Française..... 325
M. François Coppée aux champs..... 333
M. Jules Massenet..... 347

378-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-04.

Au Pays russe, par Jules Legras. Un volume in-18 jésus, 2e *édition*, broché. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

En Sibérie, par Jules Legras. Un volume in-18 jésus, avec *une carte en couleur et 22 gravures hors texte*, 2e *édition*, broché. . . . . 4 »

La Pensée russe contemporaine, par Ivan Strannik. Un volume in-18 jésus, broché. . 3 50

Littérature russe, par K. Waliszewski. Un volume in-8° écu, 2e *édition*, broché, 5 fr.; relié toile. 6 50

L'Idéal américain, par Th. Roosevelt, traduit par A. et E. de Rousiers, préface par *Paul de Rousiers*. Un volume in-18 jésus, broché 3 50

Politiques d'autrefois : **La Fayette dans la Révolution** (1775-1799), par Henri Doniol, de l'Institut. Un volume in-18 jésus, broché. 2 50

Un Ministre, Victor Duruy, par Ernest Lavisse, de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Un vol. in-18 jésus, br. 2 »

Taine, Scherer, Laboulaye, par Ém de l'Institut. Un volume in-18 jésus, broché. .

3175. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie

LIBRAIRIE
ARMAND COLI

PQ 2603 R45P64 t.2
Brisson, Adolphe
Portraits intimes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 18 05 04 011 7